

GASPARO GOZZI,

JOURNALISTE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

PAR

GUILLEMETTE DE BEAUVILLÉ

(*Diplômée d'Etudes Supérieures d'Italien*)

PARIS

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

4, Place de l'Odéon

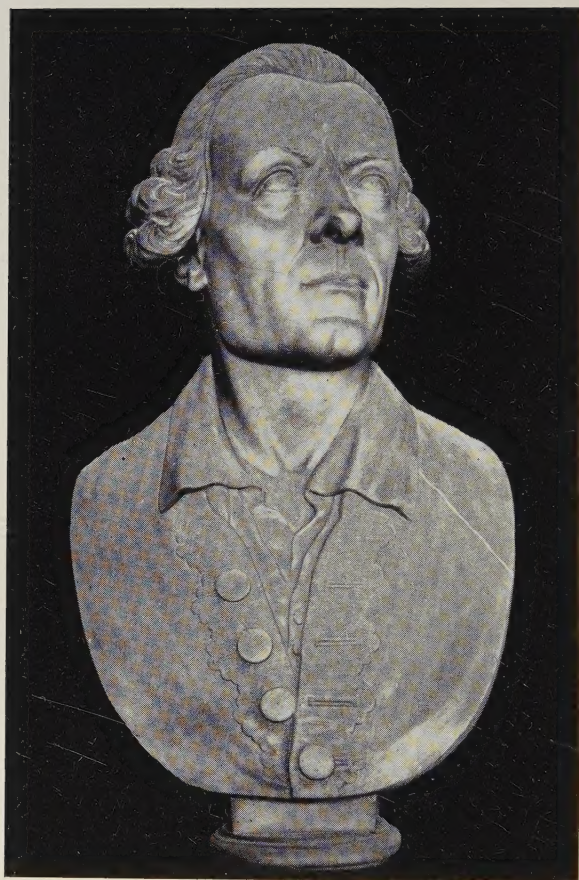
1937

GASPARO GOZZI

Journaliste



Digitized by the Internet Archive
in 2026



GASPARO GOZZI

(Venise, Palais Ducal)



Armes des Gozzi

GASPARO GOZZI.

JOURNALISTE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

PAR

GUILLEMETTE DE BEAUVILLÉ

(*Diplômée d'Etudes Supérieures d'Italien*)

PARIS

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

4, Place de l'Odéon

1937



A MONSIEUR ALFRED JEANROY.

INTRODUCTION

Vers le milieu du dix-huitième siècle, alors que Venise était en Europe « la Capitale des plaisirs », l'on pouvait voir errer, parmi la foule bruyante et insouciant, un homme de haute stature, à l'allure étrange et impassible, un de ces observateurs nés qui semblent ne rien regarder et qui cueillent cependant tout au vol. Il se promenait lentement, s'arrêtant volontiers devant les boutiques, achetant en pensée seulement ces livres qu'il désirait de toute son ardeur (1). Enveloppé dans son grand manteau noir, il était attentif à ce qu'il entendait dire dans la rue, au café, au théâtre, et, si parfois quelques mots plus vifs, une phrase plus piquante frappaient son oreille, sa mémoire s'en emparait aussitôt, son imagination les ornait, les embellissait. Il n'en fallait pas davantage

(1) A passo a passo

Dotto moderno, io rivolgo il guardo
Spesso ai librai di quà, di là leggendo
Frontispizi di libri, e or questo e or quello
Comprando in fantasia...

(Lettera al Seghezzi.)

pour fournir au comte Gasparo Gozzi le sujet de remarques fines ou profondes, pour lui permettre de brosser un savoureux tableau à la manière de Longhi ou de Guardi.

S'il cherchait ainsi à amuser ses concitoyens, c'est qu'il voulait les moraliser et, plutôt que d'employer la satire virulente propre à Baretti, il masquait la rigueur de ses préceptes par mille songes, allégories, fables, contes, toujours empreints de douce et spirituelle ironie.

La personnalité de Gasparo Gozzi revêt un quadruple aspect: il est tout à la fois moraliste, journaliste, poète et critique littéraire. Il se montre noble et généreux dans sa *Difesa di Dante* (2) où, nouveau paladin, il combat victorieusement, en la personne du Jésuite Saverio Bettinelli, auteur des *Lettere Virgiliane*, l'ennemi acharné du poète de la patrie et de la liberté. Il se révèle inégalable dans les *Sermoni* où il peut (de l'avis de plusieurs critiques) disputer la palme à Horace lui-même. Il est le poète bien connu d'une quantité de sonnets, d'églogues, de fables (3).

(2) *Giudizio degli antichi poeti sopra la moderna censura di Dante (Difesa di Dante)*, Venezia, Zatta, 1758, in-4°.

(3) Les *Sermoni* ont été publiés dans les Œuvres complètes de G. Gozzi.

Esopo in città (commedia), Venezia, Pier Basaglia, 1748, in-8°.
Rime piacevoli di un moderno autore, Lucca, 1751, in-8°.

Il Trionfo dell' Umiltà, Venezia, Zatta, 1759, in-folio.

La Ghita e il Piovano (égloga rusticale), Venezia, Colombani, 1760, in-4°.

Pour les *Favole Esopiane*, les *Rime burlesche*, les *Poesie inedite* et les autres œuvres de Gozzi, publiées après sa mort, voir plus loin.

Il est surtout, et c'est son plus grand titre de gloire, le créateur de la prose moderne italienne (4).

Il n'occupe cependant pas dans l'histoire de la littérature la place éminente qu'aurait dû lui valoir son très réel talent. L'abbé Angelo Dalmistro, son premier éditeur, assurait en 1794, qu'on ne se souciait guère à Venise des œuvres d'un écrivain qui n'eut pas d'égal en son temps dans le « maniement de la langue italienne ».

Gozzi jouit pourtant d'une certaine faveur au dix-huitième siècle et dans la première moitié du dix-neuvième, ainsi qu'en témoignent (mieux encore que le monument que lui dédièrent ses compatriotes en 1847) (5) les nombreuses éditions ou rééditions de ses œuvres (6).

Les critiques de cette époque lui sont généralement favorables. Nous verrons plus loin en quelle haute

(4) Gozzi s'est révélé aussi un excellent traducteur de Lucien, de Plaute, de Klopstock, de Marmontel, de Boursault, de Mme du Bocage. Cf. à ce sujet un bon chapitre d'Ottavia Bassi: *Gasparo Gozzi*, Milano, 1932, X, page 93-120.

(5) Il s'agit d'un buste du Palais Ducal de Venise sur le socle duquel on peut lire l'inscription suivante: « Gasparo Gozzi. Corresse con arguzia e senza astio i depravati costumi ed il mal Gusto. Nobilitò la Periodica Letteratura. »

(6) *Opere*, Venezia, Palese, 1794, 12 vol. in-8°. *Favole Esopiane*, Venezia, Pinelli, 1809, in-4°. *Rime burlesche*, Venezia, Parolari, 1817, in-8°. *Opere*, Padova, 1818-1820, 16 vol. in-8°. *Poesie inedite*, Venezia, Picotti, 1821, in-4°. *Componimenti ora per la prima volta pubblicati*, Venezia, Alvisopolo, 1821, in-8°. *Opere scelte*, Milano, 1821-1822, 5 vol. in-8°. *Alcune operette*, Venezia, Alvisopolo, 1824, in-16°. *Opere del Conte Gasparo Gozzi*, Viniziano, Bergamo, 1825, 20 vol. *Opere*, Milano, 1832, 2 vol. in-8°.

estime le tenait Carlo Goldoni. Algarotti ne l'apprécie pas moins (7).

Baretti, que l'on ne peut accuser de prodiguer des compliments, affirme que Gasparo Gozzi, pour avoir su imiter Horace dans ses *Sermoni*, est supérieur à tous les auteurs de son temps (8). Bettinelli fait de son adversaire une critique très sévère à laquelle il fallait s'attendre; après avoir reconnu en lui un « auteur de mérite », au style d'une « particulière élégance », il déclare que, de toutes les œuvres de Gozzi, il n'en est pas une seule qui vaille de passer à la postérité (9). Ecrivant à Sibiliato, le 20 mai 1794, Bettinelli lui fait part de son étonnement de voir les libraires entreprendre la publication des œuvres complètes du journaliste vénitien qu'il tenait pour un parfait galant homme, mais pour un écrivain à l'esprit lent et dépourvu d'imagination (10). Mais

- (7) « Felice turba s'ammaestra, e legge
Gli aurei volumi de' poeti antichi
Cui le Muse lattar più ch' altri mai,
Duce, e maestro fra cotanto senno,
Siede il mio Gozzi, e degli autor vetusti
Mostra i vestigi ed a seguirli insegna. »

(Algarotti, *Opere*, IX, page 221.)

- (8) « Non so alcuno fra i nostri che abbia fatto altrettanto nella nostra lingua. » Baretti, *Frusa Letteraria*, XX.

(9) Dans les livres de Gozzi comme dans ceux de ses confrères, « Granelleschi », dit Bettinelli, « niente s'impara, niente solletica; non un sale che punge, non un detto che resti in memoria, non un fatto istorico, un pensiero veramente sugoso ed istruttivo » (*Opere*, vol. XII, page 203.)

(10) « Io certo non so vedere qual raro pregio abbiano tanti opuscoli e di tanto lievi argomenti, benchè di stile elegante e di gusto sano... Si risente troppo la miseria dell' autore e il bisogno dei scolari tipografici. »

(Lettre publiée « Per Nozze Mocenigo-Spauro », Venezia, 1840.)

Ippolito Pindemonte, lui, n'hésite pas à décerner à Gasparo Gozzi « qui enseigne à bien écrire et à bien agir » le titre enviable d' « émule d'Horace et vainqueur de Chiabrera ». « Lire les journaux de Gozzi, écrit-il, c'est se promener dans un de ces fameux jardins anglais, où un charmant décor qui s'ouvre devant vous vous invite à aller plus loin en découvrir un nouveau, d'où l'on passe à un autre, complètement différent, et cela, sans jamais de fatigue ou plutôt avec un tel plaisir que l'on ne désire ensuite plus rien voir d'autre au monde » (11). Cet éloge d'Ippolito Pindemonte et cet autre de Vincenzo Monti, qui considère Gozzi comme l'écrivain « le plus classique de son temps » (12), montrent bien que, même en dehors de la lagune, la critique était favorable au journaliste vénitien.

Cet état de chose continue jusque vers le milieu du dix-neuvième siècle.

En 1840, Gherardini écrit une *Vita di Gasparo Gozzi*; en 1849, Nicoló Tommaseo révèle au public de nombreuses œuvres, jusqu'alors inédites, de Gasparo Gozzi (13). Il y joint une préface pleine d'intérêt et

(11) *Elogi di Letterati*, Verona, 1826, n. éd. Firenze, 1859, p. 391. A. Malmignati cite ce passage et fait remarquer que le titre même de « *Elogio* » exclut, à priori, toute critique.

(12) « Quel Gozzi a cui per leggiadria del purgatissimo stile e per una certa amabile satira dei suoi tempi, difficilmente sorgerà in Italia l'eguale. » (*Appendice alle Proposte di alcune correzioni er aggiunte al Vocabolario della Crusca.*) Milano, 1817, p. 234 (cité par A. Malmignati, p. 21). (Pour toutes les œuvres citées dans l'Introduction, voir la Table des Références.)

(13) *Scritti di G. Gozzi con giunte d'inediti e rari scelti e ordinati da N. Tommaseo, con note e proemio*, Firenze, 1849, 3 vol. in-18.

qui est sans doute la meilleure biographie que l'on possède de l'auteur de la *Gazzetta Veneta* et de l'*Osservatore*.

L'on cesse alors, semble-t-il, de lire Gozzi, à en croire du moins l'arrêt des rééditions de ses œuvres. Les écrivains le jugent avec une sévérité parfois excessive. Cependant, Ugo Foscolo recommande la lecture de l'*Osservatore* aux Anglais qui se plaignent de ne pouvoir lire les prosateurs italiens sans ennui, et Luigi Settembrini fait l'éloge de Gasparo Gozzi, mais comme s'il voulait le réhabiliter aux yeux de ses contemporains : « ce galant homme, dit-il, toujours serein, même au milieu des tribulations, toujours sage, souriant et modeste, n'est pas assez estimé pour son mérite... On dit qu'il est superficiel; c'est là un jugement de ceux qui admirent les charlatans et qui tiennent pour des gens de peu les hommes aux manières et au langage simples... Ulysse était le plus sage des Grecs et il semblait un homme pareil aux autres... Gasparo est encore plus poète dans la prose que dans les vers... Ces fables, ces songes, ces contes, ces caprices, ces dialogues, vifs et dramatiques, exigent de la part de leur auteur un don poétique très rare » (14).

Alessandro Manzoni est moins enthousiaste: il dé-

(14) *Lezioni di Letteratura italiana*, vol. III, Napoli, 1872 (cité par A. Malmignati, p. 28-29. Pour l'opinion de Foscolo, cf. Malmignati, p. 22).

clare que si la forme, chez Gozzi, est satisfaisante, le fond laisse à désirer.

C'est seulement aux environs de l'année 1880 que l'attention des historiens de la littérature et des critiques semble de nouveau attirée par la personnalité du journaliste vénitien. En 1883 paraissait, dans la *Nuova Antologia*, un excellent article d'un écrivain bien connu, G. Zanella, intitulé: *Giuseppe Addison e Gasparo Gozzi*. L'auteur, après les avoir comparés, conclut que si le premier est supérieur au second comme journaliste, il lui est nettement inférieur comme poète. Trois ans plus tard, la ville de Padoue, voulant honorer la mémoire de Gasparo Gozzi à l'occasion du centenaire de sa mort, fit éditer par les frères Salmin le « numéro unique » d'un journal où plusieurs hommes de lettres italiens signent quelques articles brefs, mais élogieux. Il devait contenir une lettre de G. Carducci, mais elle fut annoncée dans une feuille de Bologne et le grand poète, irrité de l'indiscrétion commise, refusa de la laisser paraître. Il faut dire que l'admiration de Carducci pour Gozzi est assez mitigée. Il apprécie infiniment l'auteur des *Sermoni*, mais beaucoup moins celui de la *Gazzetta Veneta* et de l'*Osservatore*, en qui il salue toutefois le chef d'une école « utile et respectable » (15). En

(15) « Fin che contrastando la rilassatezza dello scrivere ingenerata dagli sfibramenti del pensare e del vivere, opponendosi allo straripare dei frugoniani e dei cesarottiani contenendo l'invasione del francesismo, mantenne e restituì, salvo in parte, all'Italia, il tesoro della favella. » (G. Carducci, *Di alcune condizioni della presente letteratura*, Opere, tome III.)

1890, paraît chez un libraire de Padoue l'ouvrage posthume d'Antonio Malmignati: *Gasparo Gozzi ed i suoi tempi*. L'auteur y étudie surtout la société vénitienne au dix-huitième siècle et les tendances littéraires de l'époque. Il ne voit en Gozzi que le poète des *Sermoni* et le précurseur de Parini. L'introduction, importante, trace l'histoire de la renommée de Gasparo Gozzi. Un an plus tard, le *Nuovo Archivio Veneto* publie dans son premier tome quelques pages de biographie joliment colorées, écrites par V. Malamani sur Gasparo Gozzi. En 1892, Nicoló Tommaseo consacre à notre écrivain un remarquable chapitre: *Gasparo Gozzi, Venezia e l'Italia dei suoi tempi*, dans sa *Storia civile nella letteratura*.

En 1896, Gemma Zambler écrit, dans l'*Ateneo Veneto*, un article de quatre-vingts pages : *Gasparo Gozzi ed i suoi giornali*, dont la moitié est consacrée à l'étude de la société à Venise et à la vie de Gozzi. Dans les quarante dernières pages, elle analyse d'abord le *Mondo Morale*; elle passe rapidement sur l'ennuyeuse allégorie et s'arrête longuement, trop longuement même, sur la traduction de la tragédie de Klopstock, vantant les beautés de l'original, mais oubliant que la critique de l'œuvre du poète allemand est étrangère à son sujet. Parlant ensuite de la *Gazzetta Veneta*, elle loue ses qualités d'utilité commerciale et termine par l'*Osservatore*, qu'elle considère comme le meilleur des périodiques de Gozzi.

Au début du vingtième siècle, Roberto Gavagnin

rait un charmant tableau de *Venezia nei versi di Gozzi*. L'*Ateneo Veneto*, dans trois de ses fascicules de 1900, publie une étude intéressante, bien qu'un peu superficielle, de Pia Treves, intitulée: l'« *Osservatore* » di Gasparo Gozzi nei suoi rapporti collo « *Spectator* » di Giuseppe Addison, et, deux ans après, la *Nuova Antologia* offre à ses lecteurs un article sur le même sujet, signé de Carlo Segré, qui analyse le « climat » des deux périodiques, plutôt que leur contenu.

Le 4 décembre 1913, était célébré le centenaire de la naissance de Gasparo Gozzi: *La Gazzetta di Venezia* en profita pour offrir à ses lecteurs un « numéro extraordinaire » à la gloire de son premier gazetier. On pouvait y lire de nombreux petits articles signés A. Fradeletto, Renato Simoni, Gino Damerini, Aldo Ravà, Pompeo Molmenti, Pietro Pancrazi, Elio Zorzi, E. Spagni, E. Maddalena, ainsi qu'un sonnet inédit de l'abbé A. Dal Mistro à Gasparo Gozzi, « pour la mort de sa femme ».

Federigo Pellegrini faisait à Venise, ce même 4 décembre, une conférence publiée ensuite par l'*Ateneo Veneto*, qui contenait sur Gozzi quelques jugements très personnels et des indications bibliographiques d'une grande utilité.

Enfin, la réédition en 1914 de l'*Osservatore Veneto* et celle, en 1915, de la *Gazzetta Veneta* allaient décider quelques critiques à s'occuper encore du journaliste vénitien. C'est d'abord A. Viglio, auteur, en 1916,

d'une excellente petite plaquette de diffusion sur *Gasparo Gozzi* et sur l'ensemble de son œuvre. Il déclare que si l'écrivain vénitien est méconnu, cela tient surtout à la surabondance de sa production littéraire et à la médiocrité de certaines de ses pages. Puis, c'est Rosolino Guastalla qui, en 1920, analyse intelligemment, dans la collection à l'usage des écoles intitulée « *I nostri Grandi* », *La Vita e le Opere di Gasparo Gozzi*.

L'année 1923 voit paraître, à Bologne, le livre d'Antonio Zardo, *G. Gozzi nella letteratura del suo tempo a Venezia*, qui, s'il n'épuise pas le sujet (l'auteur le dit lui-même dans sa préface), apporte du moins des précisions intéressantes et rectifie certaines erreurs, notamment sur l'origine de l'Académie des « Granelleschi »; Gozzi fut sans doute le plus illustre de ses membres, mais il ne joua aucun rôle dans sa fondation, bien qu'il ait voulu le faire croire et qu'il y soit arrivé. Antonio Zardo examine avec minutie les *Versi d'amore* et les *Sermoni*, ainsi que les rapports de leur auteur avec Cesarotti. Son ouvrage est utile, souvent très vivant, mais il ne constitue pas un tout organique; il n'est en réalité qu'un recueil d'articles bien faits dont certains avaient paru précédemment dans la *Nuova Antologia*, ou dans d'autres revues littéraires. M. P. Ronzy traite avec brio le *Chapitre des Femmes et du Cœur dans l'« Osservatore »*, que publient les *Etudes Italiennes* de 1928-29. Enfin le dernier volume qu'aura inspiré Gozzi, du moins à notre

connaissance, est celui, fort consciencieux, d'Ottavia Bassi, paru en 1932, *Gasparo Gozzi*. Elle étudie successivement l'homme, le directeur de théâtre, le poète « settecentesco », l'académicien, le critique, le pédagogue, le traducteur, le poète des *Sermoni*. Elle consacre une trentaine de pages au journaliste dont elle analyse, dans leurs grandes lignes, les trois périodiques. Elle fait l'éloge du style de Gasparo, mais n'est pas d'accord avec Malmignati quand il dit que Gozzi a rendu la littérature populaire, car elle lui reproche ce que ses écrits ont de trop « académique ». Il faut convenir avec elle que la réelle virtuosité dont fait preuve le gazetier vénitien n'est pas sans nuire à la sincérité de l'expression.

En dehors de tous ces livres ou plaquettes, il est d'autres ouvrages qui, loin de traiter uniquement de Gasparo Gozzi, lui consacrent cependant quelques pages, parfois lumineuses. Ce sont les études d'ensemble sur le dix-huitième siècle littéraire dont nous sommes redevables à Natali, Concari, Ortolani, Molmenti. Ajoutons à cette liste sommaire les évocations colorées et originales de l'Anglaise Violet Page, connue sous le pseudonyme de « Vernon Lee », et de Philippe Monnier et enfin le très remarquable travail de Francesco Fattorello sur *Il Giornalismo Veneto nel Settecento* dont il est le très érudit et fidèle historien.

Comme nous venons de le voir, bien que ce soit surtout le « poète » qui ait été mis en lumière par la

plupart des écrivains qui se sont occupés de Gozzi, le « journaliste » n'est pas absolument resté dans l'ombre. Cependant, il n'a jusqu'ici donné lieu qu'à des études assez incomplètes. Francesco Fattorello lui a réservé tout un très bon chapitre dans le premier tome de son ouvrage, mais il est évident que ce n'est pas en trente-cinq pages qu'il a pu épuiser le sujet. Il nous a semblé qu'il restait quelque chose d'utile à faire. Nous allons donc envisager ici ce seul aspect de la multiple personnalité de Gasparo Gozzi, et nous essaierons de montrer que le « journaliste » ne le cède en rien au « poète ».

TABLE DES RÉFÉRENCES

- ADDISON, *The Spectator*. Londres, 1706, in-8°.
- AIKIN (Lucy), *The life of Joseph Addison*. Londres, 1843, in-8°, 2 vol.
- ALBRIZZI (Almoró), *Fasti storici antico-moderni sagro profani*. Venise, 1749.
- AMELOT DE LA HOUSSAYE, *Histoire du gouvernement de Venise*. Amsterdam, 1755, in-8°.
- ANDREWS (Alexander), *The history of British Journalism*. Londres, 1859, 2 vol. in-8°.
- ARCHENHOLZ, *England und Italien*. Carlsruhe, 1787, in-8°.
- BARETTI, *La Frusta Letteraria*. Milan, 1838.
- , *Gl'Italiani*. Milan, 1818, in-8°.
- BASSI (O.), *Gasparo Gozzi*, Albrighi, Segati, 1932-X, in-12°.
- BATTAGIA (Michele), *Delle Accademie Veneziane*. Venise, 1826, in-8.
- BERTANA (Emilio), *Pro e contro i romanzi del Settecento*, dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, t. 27, p. 339.

- BECKFORD (W.), *Italy with sketches of Spain and Portugal*. Londres, 1835.
- BELJAME (Al.), *Le public et les hommes de lettres en Angleterre*. Paris, 1884, in-8°.
- BOUVY (E.), *Voltaire et l'Italie*. Paris, 1898, in-8°.
- , *La comédie à Venise*. Paris, 1919, in-8°.
- BROSSES (Ch. de), *Lettres familières sur l'Italie*. Paris, 1893, in-8°.
- CAPPELLETTI (G.), *Storia della Repubblica di Venezia*. Venise, 1855, 13 vol., in-8°.
- , *Dizionario di tutte le venete patrizie famiglie*. Venise, 1780.
- CHASLES (Philarète), *Etude sur l'Espagne et sur les influences de la littérature espagnole en France et en Italie*. Paris, 1847, in-8°.
- CHERUBINI, *I miei pensieri*. Venise, 1767.
- CHESTERFIELD, *Letters to his son*. Venise, 1811.
- CONCARI (Tullo), *Il Settecento*. Milan, 1900, gr. in-8°.
- COSTANTINI, *Lettere critiche, giocose, morali, scientifiche, erudite alla moda ed al gusto del secolo presente, dal Conte Agostino di San Pupieni* (Pseudonyme de Costantini). Venise, 1851 (V. t. 11, p. 32 et suiv.).
- COURTHOPE (W. J.), *Addison*. Londres, 1884, in-12.
- DALMISTRO (Angelo), *Scelta di poesie e prose*. Venise, 1840.
- DANDOLO (Tullio), *La caduta della Repubblica di Venezia ed i suoi ultimi cinquant' anni*. Venise, 1859.

DANDOLO (Tullio), *L'Italia nel secolo passato fino a 1789*. Milan, 1853.

DIEHL (Charles), *Venise*. Paris, 1915, in-12.

DU BOCCAGE (Mme), *Œuvres*. Lyon, 1762, 3 vol. pet. in-8°.

FARSETTI (Daniele), *Memorie dell' Accademia Granellesca*. Trévise, 1799.

FATTORELLO (Fr.), *Il Giornalismo Veneto nel 1700*. Udine, 1933, 2 vol. in-8° carré.

— *Un Giornale ignorato di G. Gozzi, Rivista Letteraria*, Udine, Anno III, 1931, fasc. I.

FAURE (André-Jean), *Giammario Ortes, un Vénitien du Settecento*. Angoulême, 1934, in-8°.

FINGER (Charles), *Addison et son temps*. Girard Kan. Haldeman-Julius Company, 1922.

FOSCARINI (Marco), *Della Letteratura della nobiltà Veneziana*. Venise, 1826.

— *Della Letteratura Veneziana*, Venise, 1854.

GALANTI (Ferdinando), *Goldoni a Venezia*. Padoue, 1882, in-8°.

— *Onoranze a Gozzi* (per il primo centenario della sua morte). Padoue, 1886.

GALLICIOLI, *Memorie Venete*. Venise, 1795.

GAVAGNIN (Rob.), *Venezia nei versi di Gozzi*. (Ateneo Veneto, 1901.)

GHERARDINI, *Vita di Gasparo Gozzi*. Milan, 1840, in-12.

GÖRISCHE (Walter), *Das Bildungssideal bei Addison und Steele*. Bonn, 1921.

- GOZZI (Carlo), *Memorie Inutili*. Venise, 1797, vol. 2, in-8°.
- GRAF (Arturo), *L'Anglomania e l'influsso inglese in Italia nel secolo XVIII°*. Turin, 1911, in-8°.
- JOHNSON (Samuel), *Lives of the most eminent English Poets*. Leipzig, 1858, in-8°. Vol. I.
- LALANDE, *Voyage en Italie*. Genève, 1790.
- LANDAU (D^r M.), *Geschichte der italienischen Litteratur im achtzehnten Jahrhundert*. Berlin, 1889.
- LAZARI (Fra Faber), *Venezia nel XVIII secolo*. Venise, 1881.
- LEE (Vernon) (Violet Page), *Studies of the eighteenth century in Italy*. Londres, 1881, in-8°.
- MACAULAY, *An essay on Addison*. New-York, 1892.
- MAGNO (C.), *Angelo Dalmistro e il tentato suicidio di Gasparo Gozzi*. (Archivio Veneto, 1887.)
- MALAMANI (V.), *Il Settecento a Venezia*. Turin, 1891, 2 vol. in-16.
- *Gasparo Gozzi, Nuovo Archivio Veneto*, 1891, Tome I.
- MALMIGNATI, *Gasparo Gozzi ed i suoi tempi*. Padoue, 1890, in-12.
- MARCHI (de), *Lettera e Letterati del secolo XVIII*. Milan, 1882.
- MARENDUZZO (Antonio), *I Cicisbei nel Settecento*. (Rivista d'Italia, 1^{er} août 1905.)
- MIONI (M.), *Una Letterata Veneziana del secolo XVIII*. Venise, 1908.

MOLMENTI (Pompeo), *Storia di Venezia nella vita privata*. Bergamo, 1910.

— *Epistolario Veneto*. Milan, 1914, in-16.

MONNIER (Ph.), *Venise au XVIII^e siècle*. Paris, 1907, pet. in-8°.

MORPURGO (E.), *Marco Foscarini e Venezia nel secolo XVIII*. Florence, 1880.

MONTAIGNE, *Voyage en Italie*. Paris, 1932, *Les Œuvres représentatives*.

MOSCHINI, *Della Letteratura Veneziana del secolo XVIII*. Venise, 2 vol. in-4°.

MUNCKER (Franz), *Friedrich Gottlieb Klopstock, Geschichte seines Lebens und seines Schriffter*. Stuttgart, 1888, in-8°.

MUTINELLI, *Del costume Veneziano*. Venise, 1831, in-8°.

NATALI, *Idee e costumi degli uomini del Settecento*. Turin, 1886.

— *Il Sttecento*. Milan, 1929.

ORTOLANI, *Voci e Visioni del Settecento Veneziano*. Venise, 1905.

PINDEMONTI (I.), *Elogi di letterati italiani*. Florence, 1859, in-12.

PEDRINA (Fr.), *L'Accademia Gozziana*. Milan, 1929.

PIOZZI (Mrs.), *Autobiography, Letters and Literary Remains*. Londres, 1861.

RABANY (Ch.), *Carlo Goldoni, Le Théâtre et la vie au XVIII^e siècle*. Londres, 1861.

RENIER-MICHEL, *Origine delle feste veneziane*. Milan, 1829, 8 vol.

- RONZY (Pierre), *Le chapitre des Femmes et du Cœur dans l'Osservatore de Gasparo Gozzi (Etudes Italiennes, 1928-29, p. 193-221).*
- SANCTIS (de), *Storia della Letteratura Italiana.* Naples, 1870, in-12.
- SEGRÉ (Carlo), *Due Fortune Giornalistiche (Nuova Antologia, 16 Maggio 1903).*
- SERAIO (Matilde), *La Vita Italiana nel Settecento.* Milan, 1896, in-12.
- SUDDARD, *Studies and essays.* Londres, 1912, in-12.
- THACKERAY, *The English Humorists of the eighteenth century.* Leipzig, 1885.
- TIECK (L.), *Kritische Schriften.* Leipzig, 1848-52, 4 v. in-12.
- TIPALDO (Emilio), *Biografia degli Italiani Illustri.* Venise, 1834-35. Vol. X.
- TOMMASEO (N.), *Storia Civile nella Letteraria.* Turin, 1892.
- UGONI (Camille), *Della Letteratura Italiana nella seconda metà del secolo XVIII,* Brescia, 1820-22, 3 vol.
- VANDAL (Albert), *Venise mourante* (« Journal des Débats », 21 avril 1893).
- VIGLIO (M.-A.), *Gasparo Gozzi.* Messine, 1916, in-16.
- ZAMBLER (Gemma), *Gasparo Gozzi ed i suoi giornali.* (Ateneo Veneto, 1896.)
- ZANELLA, *Storia della Letteratura Italiana dalla metà del Settecento ai giorni nostri.* Milan, 1880.

ZANELLA, *Giuseppe Addison e Gasparo Gozzi* (*Nuova Antologia*, 15 janv. 1883).

ZARDO (A.), *I Sermoni di Gasparo Gozzi e quelli dei suoi imitatori* (*Nuova Antologia*, 16 février 1918).

ZARDO (A.), *Esopo in commedia* (*Nuova Antologia*, 16 novembre 1911).

CHAPITRE PREMIER

COMMENT GASPARO GOZZI FUT AMENÉ AU JOURNALISME.

I. Situation de famille et de fortune de Gasparo Gozzi. — II. Son tempérament et ses préoccupations littéraires. — III. Les Académies et les Lettere Diverse, école du chroniqueur.

I. — SITUATION DE FAMILLE ET DE FORTUNE DE GASPARO GOZZI.

Gasparo Gozzi fut poussé à se faire journaliste à la fois par les conditions de famille et de fortune où il se trouvait à une certaine époque de sa vie, et par certains traits essentiels de son tempérament comme par ses préoccupations littéraires.

Il appartenait à une vieille famille noble, mais plus qu'à demi ruinée. L'Armorial général de Rietstap, si nous le consultons au sujet de la noble lignée des Gozzi, originaires d'Illyrie, puis transplantés sur le territoire de Bergame (où un Pezzolo de' Gozzi avait

défendu la terre d'Alzano contre les Milanais), nous décrit ainsi ses armes: « D'azur, à un chêne de sinople, terrassé de même, sommé d'une colombe d'argent au listel d'argent inscrit des mots: *Signum pacis*, posé en fasce derrière l'arbre. »

Un aïeul de Gasparo avait obtenu, dans le Frioul, l'investiture d'un fief auquel était attaché le titre de comte. Son père, Jacopo Antonio Gozzi, doué d'un grand sens de l'honneur, mais totalement dépourvu de sens pratique, s'était trouvé à la tête d'une jolie fortune qu'il devait rapidement dilapider en fêtes fastueuses, en chasses, en chevaux, en réceptions d'un luxe inouï. Il ne lui resta bientôt plus que quelques terres, une maison à Vicinale et un palais à Venise (1).

Il avait épousé Angiola Tiepolo (2), un des noms de la vieille noblesse vénitienne (qui s'éteignit avec son frère Almoró Cesare, mort sénateur en 1749). De cette union naquirent onze enfants, dont l'aîné, Gasparo,

(1) Sur la biographie de Gasparo Gozzi, voir: Gherardini, *Vita di Gasparo Gozzi*, Nicoló Tommaseo, *Storia Civile nella Letteraria*, p. 259 et s.; Malamani, *Nuovo Archivio Veneto* et les autres ouvrages indiqués dans l'Introduction. Tous remontent à la même source, les *Memorie Inutili* de Carlo Gozzi.

(2) Tiepolo portait: « Ecartelé aux I et IV de gueule à la demi-aigle d'argent, becquée, membrée et couronnée d'or, mouvant de senestre à une serre d'aigle d'or mouvant de senestre empoignant une fleur de lis du même brochant sur la poitrine de l'aigle; aux II et III d'azur au château d'argent sommé de trois tours girouettées de même ouvert du champ ajouré de sable et le tout d'azur à une corne tortillée d'argent en forme de corne d'abondance renversée. »

vint au monde le 4 décembre 1713 et fut baptisé le 8 septembre 1716, comme en témoignent les registres paroissiaux de « San Tommaseo » (aujourd'hui, « des Frari ») (3).

Type vraiment singulier que celui de cette patricienne au cœur maternel tout à la fois sec et généreux, qui avait coutume de dire : « Il me reste dix enfants qui sont les dix doigts de ma main, coupez-moi un doigt, je souffrirai; coupez-m'en un autre, je souffrirai pareillement ». Cette boutade était ainsi commentée par Carlo, le plus malicieux et aussi l'envieux de la bande : « Si on lui avait enlevé le doigt que je représente, elle ne s'en serait même pas aperçue ». Et de fait, elle manifesta toujours une très nette préférence pour Gasparo. L'éleva-t-elle mieux pour cela ? Il faut bien dire que non, puisque, peu intelligente et imbue de préjugés aristocratiques, elle ne comprit pas la nécessité de forger à son fils un caractère assez bien trempé pour affronter les difficultés sans cesse renouvelées de l'existence. Un suprême mépris des exigences de la vie, tel était en somme la cause des malheurs de la famille Gozzi. Le caprice régnait en maître absolu dans cette maison, semblable à la plupart des maisons riches de Venise. Ce n'étaient que fêtes, parties de plaisir, soupers fins, comédies où chacun tenait son rôle avec beaucoup

(3) Au sujet de la naissance de Gasparo Gozzi, voir F. Pellegrini qui reproduit l'acte de baptême dans sa conférence publiée par l'*Ateneo Veneto*, Venise, 1913, p. 31.

de brio. Il s'agissait de joindre au talent de réciter celui d'improviser, véritable « *Commedia dell'arte* » à sujets plus ou moins chevaleresque et élégiaques, mais d'où la satire personnelle n'était pas exclue. Cette existence brillante et joyeuse finit par une catastrophe dont Gozzi, dans la candide bonté de son âme, ne s'étonna ni ne s'indigna : « Notre fortune, dit-il, s'éclipsa comme j'étais jeune encore et que, soumis à la férule d'un maître, je pouvais à peine mesurer l'étendue de notre malheur. De pénibles procès, les chicanes des hommes de loi et de plume amassèrent un orage au milieu duquel l'héritage paternel s'échappa de nos mains. Quelques-uns t'accusent, ô mon bon père, d'avoir trop aimé les chevaux et les meutes... Habitué à l'opulence, il ne pouvait s'arrêter court en mettant soudain un frein à ses désirs et son cœur n'était pas armé d'une philosophie assez solide, c'est pourquoi je l'excuse, je le pleure encore, et je vénère sa tombe. » (4).

L'on ne peut qu'être touché de tels sentiments. Mais, par suite des circonstances, le malheureux Gasparo Gozzi, devenu chef de famille, eut la lourde tâche de restaurer ou du moins de soutenir l'état de sa maison. Il n'avait rien de ce qu'il fallait pour réussir. Le portrait qu'il nous donne de lui dans un numéro de l'*Osservatore Veneto*, le montre peu fait pour la vie de société et pour les affaires : « Taille

(4) *Sermone X* (a Sua Eccellenza Pietro Zeno).

élevée, maigre, traits accusés, visage mélancolique, grands yeux tirant sur le bleu céleste, lents à se mouvoir... plus lents encore les pieds ! ceux-ci seraient devenus agiles grâce à la danse, si le maître de ballet, au bout de trois jours, ne l'avait abandonné, désespérant d'en jamais venir à bout. Il avait les cheveux noirs ; maintenant ils sont presque gris (certains pourraient en attribuer la cause à un trop grand travail intellectuel, en réalité c'est en raison des ans)... lire, méditer, furent ses principales occupations... En tout, il suivit la trace des anciens pour se mesurer avec les meilleurs et être convaincus par les gens qui ne peuvent plus parler.

En l'An 1761, au vingt-huitième jour de février, il est encore en vie. Quand il mourra, puisse Dieu donner la paix à son âme. » (5).

D'après cet « autoritratto », il ne devait pas être beau : grand, sec, avec une mine à porter le diable en terre, comme il disait (6), un front large et puissant, le nez fort, une bouche disgracieuse, une clarté d'azur dans un regard ingénu d'adolescent au visage prématurément vieilli, des vêtements négligés, une perruque souvent mal peignée, taciturne, ne parlant que par monosyllabes, sauf avec de rares amis ; il avait su pourtant plaire, et sa compagnie était appréciée : la finesse de sa pensée et la franchise de son sourire

(5) *Osservatore Veneto*, Firenze, 1914, p. 38.

(6) « Con una cera che Dio mi benedica » (*Lettre à l'abbé Pomo*).

faisaient oublier tout ce que son visage pouvait avoir de déplaisant. Son aspect était celui d'un homme pensif et mélancolique qu'égayait cependant un certain « rire intérieur ». Sa constante bonne humeur se retrouve dans son œuvre toujours empreinte d'une aimable bonhomie. Ce fameux « risolino interno » lui-même, était souvent amer, comme forcé... et l'on aurait sans doute pu appliquer à Gozzi le mot célèbre de Figaro : « Je me presse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer. » (7).

S'il n'est pas réellement paresseux (8), son indolence naturelle (9) apparaît toutefois dans l'éloge de la Convalescence qu'il fait dans l'*Osservatore* : « Le convalescent passe la plus grande partie de son temps assis sur son lit..., son état est celui de la tranquillité qui a été si longuement recherché par les esprits les plus subtils du monde et l'on peut dire qu'il est entré dans la vie contemplative tellement plus noble et plus libre que la vie active, comme le savent bien ceux qui peinent à la tâche. » (10).

Distract, il omettait souvent de répondre au salut des passants qu'il connaissait. Il était attiré, comme fasciné par les livres. Un jour, il visita la bibliothèque d'Aspotolo Zeno. Que de tentations; mais timide,

(7) Cf. Ottavia Bassi, *Gasparo Gozzi*, p. 3.

(8) Bien qu'il ait appelé la paresse « le délice et le réconfort de sa vie ».

(9) « Philosophe indolent, spirituel même avec la fièvre ». (Carlo Gozzi: *Memorie Inutili*, L. I, c. III.)

(10) *Osservatore*, n° XXIV.

manquant de confiance en soi, il n'osa rien demander. C'est seulement de retour chez lui qu'il fit part à l'ami de son cher désir dans des « terzines » pleines d'humour (11).

Bon et cordial, il recherchait l'estime et l'amitié de ses semblables. Celles de Baretti lui furent chères (12). Il était d'une grande bienveillance, ce qui ne l'empêchait pas de signer quelquefois : « il Gozzi vipera ». Pour lui, les louanges étaient un stimulant à mieux faire, et le blâme, un avertissement à ne pas s'enorgueillir. Très simple, Gozzi faisait peu de cas de la noblesse de son origine, comme il méprisait celle des

(11) E qual è quei che guata un limoncino
Con occhio fiso, e pensando all' aprire
Sente fra' denti sorger l'acquitrino,

Tal sent' io giunto al cor novo desire
Di legger dentro, e chiedervi licenza
Poi non ardisco la mia voglia dire

E dico: « Non poss'io vivere senza?
Sono quei libri carne, vino o pane?
Guardali, passa, e fa la reverenza. »

Di poi, pien di pensieri e voglie strane
Indi mi levo e le calcagna muovo
Che si diparton, ma lo cor rimane.

(Cité par V. Malamani, p. 12.)

(12) Voi mi domandate se sono amico de' Gozzi? Il Conte Carlo non lo tratto troppo, ma siamo anzi amici che indifferenti. Il Conte Gasparo poi è l'anima mia... Il Conte Carlo è un ingegno grande; il Conte Gasparo è una mente giusta; ecco il giudizio che vi posso dare per ora dei due fratelli.

(Lettera del Baretti a Fr. Carcano, 29, 10, 1763.)

autres, quand elle ne s'accompagnait pas de la vertu (13).

Gasparo Gozzi fit ses premières études au collège des Somaschi à Murano où l'éducation était la même que chez les Jésuites. Il fréquenta aussi les cours du métaphysicien Barcovitch, du mathématicien Paitoni et du jurisconsulte Ortolani; mais, tout cela sans grand enthousiasme, puisqu'il abandonna leurs leçons pour se consacrer tout entier à l'étude des lettres vers lesquelles le poussait irrésistiblement une inclination naturelle ressentie dès l'âge le plus tendre. La manie littéraire était d'ailleurs un mal du temps et sévisait particulièrement dans la famille Gozzi. « Un hôpital de poètes », avait déclaré un jour le frère Carlo, parlant du palais de « San Cassiano », pauvre palais délabré, surgi des eaux glauques, où les portraits signés Tintoret et Titien, étaient les seuls vestiges de l'opulence passée.

Gasparo Gozzi aurait eu besoin d'avoir à ses côtés une compagne, sinon riche, du moins douée du sens pratique et de l'activité que lui ne possédait pas. Or, ce n'est pas ce qu'il trouva dans son mariage, célébré en 1738, avec Luisa Pisana Bergalli (14), plus âgée

(13) ...l'uomo per se stesso si sublima
Con le sue opere e con li fatti suoi;
 In altro modo si va poco in cima;
E tal ha in casa l'arme e i cimier vecchi
Che, come un animal poco si stima. »

G. Gozzi (Lettera al sig. N. N.)

(14) Elle avait reçu comme prénoms ceux des deux patriciens

que lui de dix ans. Cette poétesse (« Irminda Partenide », en Arcadie) disciple d'Apostolo Zeno, élève en peinture de Rosalba Carriera, qui traduisait Térence et dont la renommée atteignait Milan, Rome, l'Espagne et jusqu'au Portugal, était la fille d'un humble savetier piémontais. C'est comme poétesse que Gasparo Gozzi l'avait connue ou plus exactement qu'elle s'était fait connaître de lui. Elle avait envoyé à l'« Illustrissimo Sig. Antonio Gozzi », une de ses comédies, accompagnée d'une dédicace fort élogieuse où elle vantait les qualités du père, de la mère, mais surtout l'admirable talent des jeunes Gozzi.

Il suffit de savoir lire entre les lignes pour comprendre que ces louanges s'adressaient à Gasparo, alors âgé de vingt ans, sur qui la gracieuse Muse semblait avoir déjà jeté son dévolu (15).

L'union de Gasparo Gozzi avec Luisa Bergalli s'avéra immédiatement lamentable, mais la poétesse n'était pas seule à blâmer, car son mari se désinter-

qui la tinrent sur les fonts baptismaux: Luigi Mocenigo et Pisano Cornaro.

« io che somiglio a voi

Nel nome, e non nell' opre o ne' sembianti ».

(Sonnet de Luisa Pisana Bergalli, écrit en 1759, *Museo Correr*, n° 4932.)

(15) Les Critiques ont parfois été sévères pour Luisa Bergalli. Quelques-uns, cependant, ont courageusement pris sa défense: Dalmistro, d'abord, dans son *Introduction* aux Œuvres de Gozzi; Ippolito Pindemonte, Cf. « *Elogio* », p. 248; Pietro Nurra, *Donne Illustri*, « *Emporium* », 1895, et plus récemment: Maria Mioni, *Una Letteraria veneziana del secolo XVIII*, et F. Pellegrini, *G. Gozzi*, p. 9-10.

ressait totalement de tout ce qui n'était pas ses chers livres et il s'en glorifiait même dans son égoïste vanité (16). « Malheur à moi, disait-il, si je n'avais la compagnie de mon encrier et de ma plume. »

La maison familiale était devenue un enfer, tant et si bien, que les frères de Gasparo partirent chacun de leur côté. Les choses ne semblaient pas s'arranger avec le temps, car chaque année, Luisa offrait un enfant à son époux (en même temps qu'un volume de vers, disait Carlo). Le ménage se mit cependant courageusement au dur labeur des traductions. Dans l'été de 1740, les époux furent obligés de quitter la ville si pleine de charme pour leur maison de campagne auprès de Vicinale. En 1745 mourut Jacopo Antonio Gozzi, qui était paralysé depuis plusieurs années. Peu de temps après, entre 1746 et 1748 (17), Gasparo, sur les instances de sa femme, décida d'as-

(16) « Io non sono uomo da perdermi a penar tanto alle cose mie. O parte di Gasparo pura e immortale, non dubitare; io non ti terrò occupata in cose terrestre, no! Vada il mondo come vuole, tu non se' per il mondo. Quelle pure e scintillanti stelle ti aspettano. Lassù è la stella rilucente dove Gasparo ha da consolarsi di non aver mai voluto far nulla o d'aver fatto poco pel palazzo e co' villani e di essersi accontentato d'un abito poco alla moda e d'una parrucca d'autore veneziano. »

(Lettre à Alessandro Tavernari, vol. II, l. III.)

(17) Plusieurs dates ont été proposées par les Critiques. Celle de 1758, due à Tommaseo, est aujourd'hui unanimement rejetée; d'après les *Memorie Inutili* de Carlo Gozzi et les *Mémoires Inédites* de Francesco Gozzi, l'on peut conclure que cette malheureuse entreprise théâtrale embrassa les années 1746 à 1748. Nous savons que c'est en 1747 que fut représentée: l'*Esopo in Città* (impresari: les frères Gozzi) et qu'en 1748, le Directeur du théâtre Sant' Angelo était Medebach.

sumer la direction du théâtre Sant-Angelo. Rien ne convenait moins à l'honnête et tranquille écrivain qui, retiré dans son cabinet de travail parmi ses chers livres, laissait à Luisa le soin de cette entreprise désastreuse. Gozzi dut alors, plus que jamais, se mettre à écrire, mais hélas, pas pour son plaisir : « Affreux supplice que de faire de son esprit métier et marchandise et de débiter sa cervelle à vil prix. Si du moins, il m'était permis de me livrer à un travail moins ingrat que celui de traduire du français des œuvres obscures et méprisables (18). J'ai dans ma tête le plan d'un grand ouvrage : je voudrais populariser dans notre langue les chefs-d'œuvres de l'éloquence grecque et latine... mais, l'hirondelle peut-elle prendre un libre essor dans les cieux quand ses petits l'attendent au nid, le bec béant et le gosier vide. »

Gozzi avait trouvé un emploi auprès de Marco Foscarini qui écrivait alors l'histoire de la littérature de Venise. Pauvre Gasparo qui devait courir derrière ce sévère homme d'Etat, solennel, même en robe de chambre, qui le traitait de façon fort impérieuse : spectacle lamentable que celui de Gozzi, né riche et noble, s'attachant au service des seigneurs dont il était contraint de rechercher la protection et devenant, comme il le dit lui-même dans une de ses lettres : « Valigia di casa Foscari » (19). Le Procu-

(18) Il traduisait alors Marmontel dont il s'inspira dans plusieurs de ses nouvelles.

(19) Lettre à Caterina Tron.

rateur aurait pu confesser tout ce qu'il devait à son protégé; il ne le fit pas. Avare de sa réputation littéraire et grand seigneur, il n'admettait pas l'idée d'une obligation quelconque envers un homme pauvre et salarié. Le poète se vengeait en traitant l'autre de « gran cagnesco » et souffrait patiemment dans l'espoir d'obtenir bientôt la chaire de grec et de latin de l'Université de Padoue. Malheureusement, l'appui de Foscarini se révéla insuffisant et l'on préféra à Gasparo un certain Clemente Sibiliato, médiocrement intelligent mais qui, du moins, savait un peu de grec.

Gozzi devait donc continuer à faire argent de sa plume. Or, depuis le siècle précédent, c'est au journalisme que s'adressaient les beaux esprits peu fournis des biens de ce monde.

*
**

II. — TEMPÉRAMENT ET PRÉOCCUPATIONS LITTÉRAIRES DE GASPARO GOZZI.

Gozzi devait être poussé vers le journalisme par des raisons plus profondes et qui l'y auraient peut-être amené, même s'il n'en avait point attendu de profit. Il possédait, en effet, un tempérament de journaliste, disons plutôt (mais c'était la même chose à cette époque) de chroniqueur. Son esprit était certes plus vif

que profond (n'a-t-il pas dit qu'il ne pouvait s'arrêter longtemps sur un même sujet et qu'il préférerait sauter sans cesse d'une idée à une autre). La pensée d'écrire un livre l'affolait. Il s'étonne lui-même d'avoir réussi à publier les deux volumes de ses « *Lettere diverse* » (20). « Il me suffira, écrit-il dans l'*Osservatore*, d'avoir une petite place à la fin de mes jours parmi les auteurs d'œuvrettes sans importance. Je connais bien mon cerveau qui s'impatiente quand j'entreprends parfois de grandes choses que je ne termine pas » (21). Faut-il voir là une preuve de cette indolence à laquelle nous faisons allusion ? sans doute, mais n'oublions pas que cela n'excluait nullement une grande curiosité d'esprit. C'est surtout dans la *Gazzetta Veneta* que Gasparo Gozzi donnera libre cours à ses dons étonnants d'observateur. C'est là aussi que nous pourrons le mieux juger de son style alerte et primesautier qui semble fait pour la chronique. Ses préoccupations littéraires elles-mêmes devaient fatalement l'amener au journalisme. Epris qu'il était de la réforme du goût littéraire et des mœurs, il trouvait, dans le journal, l'instrument le plus adapté à la diffusion de ses idées.

(20) *Lettere Diverse*, Vol. II, Dedicata a B. Vitturi.

(21) *Osservatore Veneto pubblicato integralmente secondo, l'edizione del 1761, e postillato ad uso delle scuole da Emilio Spagni*, Firenze, 1914, p. 585.

*
**

III. — LES ACADÉMIES ET LES « LETTERE DIVERSE »

Bien avant de lancer son premier journal, Gasparo Gozzi avait fait, et brillamment, son apprentissage de chroniqueur dans les Académies auxquelles il appartenait et dans les *Lettere* qu'il publia sur les sujets les plus divers.

C'était généralement dans ces assemblées d'amis des lettres que prenaient naissance les périodiques d'alors (ceux de Gozzi sortirent de l'Académie des Granelleschi). Les communications, les lectures sérieuses ou plaisantes qui s'y faisaient étaient de véritables chroniques (souvent publiées par la suite) et les « Actes » de ces Académies devenaient par là des revues, c'est-à-dire l'une des formes du journalisme littéraire.

La première Académie à laquelle Gozzi appartient est celle qu'il fonda, avec son frère Carlo et un groupe d'amis, dans le propre palais de sa famille, d'où son nom d'« Accademia Gozziana », que lui décerna Battaglia (22). On a vainement recherché des documents permettant d'établir son histoire de 1734 à 1740 (date de sa disparition). Cette Académie, semblable en cela

(22) Cf. Battaglia: *Delle Accademie Veneziane*. Cf. aussi Carlo Gozzi, *Memorie Inutili*, et Pedrini, *l'Accademia Gozziana*.

à celle des « *Trasformati* » de Lombardie, ne nous a laissé ni procès-verbaux, ni actes. Ses membres manifestaient la culture de leurs esprits par des conversations agrémentées de réflexions philosophiques, par la lecture de morceaux de prose ou de vers qu'ils venaient de composer. Les « *Gozziani* » ne craignaient pas de faire montre d'un respect absolu des classiques et d'un mépris total des artifices de la pensée, chers au siècle précédent. Gasparo Gozzi, plus de vingt ans après, reconnaîtra tout l'avantage qu'il avait tiré de ces échanges intellectuels du temps de sa jeunesse. Mais, sans aller si loin, disons qu'en 1747 « l'Académicien Granellesco » se souviendra de l'« Académicien Gozziano ».

Pour comprendre toute la valeur du mot « Granellesco » qui, dans la pensée des fondateurs de l'Académie signifie : « inepte », il faut savoir que c'est un adjectif tiré du substantif « *granello* » pris dans un sens métaphorique qu'enregistrent les dictionnaires, plus soucieux de la précision des termes que des convenances.

Les Armes de l'Académie figuraient au reste, pour que nul n'en ignorât, une chouette, l'oiseau de Minerve, tenant de sa patte droite l'objet dont Atys fit hommage à Cybèle.

Carlo Gozzi fait remonter à 1740 la fondation de cette académie alors qu'elle fut en réalité fondée en

1747 (23). Écoutons maintenant, sans nous arrêter davantage à cette erreur, ce que dit Carlo Gozzi : « Depuis 1740, une joyeuse académie s'était établie à Venise, par un caprice de gens de lettres. Cette académie se vouait au culte du langage pur et de la simplicité. Sous le nom comique d' « Accademia Granellesca », elle déguisait sa prétention de ramener la jeunesse au goût des bonnes choses. »

Gasparo Gozzi dans une lettre pleine de verve (24) trace un portrait fort ressemblant de l'« Arcigranel-lone » mais, d'après Daniele Farsetti, il s'éloigne de la vérité quand il narre l'histoire de la fondation de l'Académie, à laquelle il ne prit aucune part (25). Voici comment Farsetti la conte à son tour : « Dans la soirée du 5 avril 1747, une bande de joyeux jeunes gens se rendit au couvent de San Domenico où l'on fêtait Saint Vincent Ferrier. Un prêtre, un peu simple d'esprit, Giuseppe Sacchellari récita à la gloire du Saint « una certa sua canzonaccia in così nuovo

(23) Il est singulier que Tommaseo donne les deux dates : celle de 1747 (*Storia Civile nella letteraria*, p. 204) et celle de 1740 dans une étude qu'il publia sur l'abbé Chiari. Cette contradiction est due sans doute à une simple négligence. E.-A. Cicogna donna la date exacte : *Saggio di bibliografia Veneziana*, Venezia, 1847.

(24) *Lettera al sig. N.N. in cui è descritto il principio dell' adunanza dei Granelleschi. Opere*, vol. VII.

(25) « Piuttosto favola che verità e rosa poetica che veridica narrazione » (*Memorie dell' Accademia Granellesca scritte da Daniele Farsetti tra gli accademici granelleschi detto « il Cognito » e mecenate dalla detta accademia in « Nuova Raccolta di Operette italiane in prosa e in verso inedite o rare. »*

(Volumetto XIV.)

e disusato stile che Domine aiutaci». Deux jours après, les amis rencontrent Sacchellari, place San Marco. Aussitôt, ils l'entourent, et lui disent, en manière de plaisanterie, que depuis longtemps ils songeaient à fonder une académie, mais qu'ils ne trouvaient personne qui fut digne de la présider... S'il voulait les suivre au café de Menegazzo où ils se réunissaient pour y lire certaines de leurs œuvres, peut-être, lui, Sacchellari, pourrait-il être ce président... Le pauvre prêtre, naturellement très flatté, accepta. Après plusieurs séances où les mauvais plaisants s'amuserent à ses dépens, l'Académie fut enfin fondée, le 28 mai, et elle élut pour domicile la maison de son futur secrétaire, l'abbé Piantoni. Sacchellari était, à l'unanimité des voix, proclamé président. En 1752, « l'Arcigranellone » était confirmé dans sa charge et nommé à vie. Gasparo Gozzi, avec sa fine ironie, nous l'a dépeint dans la première de ses « Cicalate » (26) et nous le présente dans un amusant sonnet (27).

Cependant, ces jeunes gens facétieux ne s'étaient pas réunis uniquement pour rire et se moquer. Carlo

(26) « Movesi il nostro supremo Granello sulle sue proprie calcagna sopra un paio di scarpettacce soletto, rinvolto come un fegatello nel semplice mantel suo con quel cappellino che da parecchi anni in qua copre una zucca nella quale non ci è uomo che giungesse mai a sapere quel che è dentro e senza rumore veruno manda ad esecuzione una delle più importanti faccende che nascesero nel reame della Granella. » (*Cicalata* I, Opere, Vol. VII.)

(27) « In un grande mantello collocato. Come il battagliaio in mezzo alla campana. » « *Nuova Raccolta* », vol. XII (éd. citée).

Gozzi déclare que l'Académie « serio-faceta » se proposait d'accomplir la réforme du goût par un retour au classique, d'épurer la langue, de faire naître dans les jeunes esprits l'idée du Beau et enfin, de remettre en honneur l'étude de Dante. Les « Granelleschi », en effet, se proclamèrent « danteschi », mais, s'ils étaient de fervents admirateurs de l'Alighieri, ils l'étaient aussi de l'Ariosto et même d'écrivains tels que Luigi Pulci, Burchiello et Berni. La poésie burlesque sévissait au dix-huitième siècle et Gozzi se révéla un de ses fidèles partisans (28).

Quand l'ardeur des académiciens commença à se ralentir, Gasparo leur proposa de se réunir dans la maison de Daniele Farsetti pour y achever la lecture de la *Divine Comédie* (29). C'est là que prit naissance la *Difesa di Dante*. Chacun des membres de l'Académie avait pris un pseudonyme; quelques-uns nous sont connus: « il Fecondo » ou il « Velluto » n'était autre que Gasparo Gozzi; « il Solitario », Carla Gozzi; « il Mancino », Giovanni De Luca; « il Cognito », Daniele Farsetti. Ceux-là et d'autres encore

(28) « Luigi Giusto a questi dì m'ha detto
Che un conte Gozzi in Venezia si trova,
Il quale in questo stil tutto è perfetto. »

(Baretti, *cap. al Vitturi*.)

(29) « Qui la Compagnia dantescha ripiglia le sue forze, ma la S.V. l'ha abbandonata e mi dispiace perchè siamo alle porte del Paradiso, e io sono poco teologo onde poco altro potrò fare di più che leggere. » (*Lettre de G. Gozzi à l'abbé G. Gennari*, 17 Mars 1753.)
« Quattro o cinque sono gli ascoltatori e sbadigliano. » (*Lettre du même au même*, 22 Mars 1753.)

faisaient paraître tous les mois des feuillets rédigés en latin ou en toscan. Dans ces « Atti granelleschi », sorte de bulletins littéraires, ils vitupéraient contre les mauvais écrivains qui foisonnaient alors. Dans leur ardeur à défendre la pureté de la langue, ils combattaient à la fois Goldoni et l'abbé Chiari qui paraissait s'en soucier fort peu (30). C'est Carlo Gozzi qui, en publiant la *Tartana degl' Influssi per l'anno bissestile* (sic) 1756 (dédiée à Sua Eccellenza il Signor Daniele Farsetti), avait donné le signal des hostilités. Dans les poésies variées, à la manière de Burchiello, qui composent cette œuvre, il tournait en dérision l'extraordinaire proximité de Goldoni et de Chiari (31) et terminait par un « sonetto caudato » adressé au libraire qui était chargé de la vente de la « Tartana ». Il portait là un terrible coup à ses deux rivaux en même temps qu'à leurs admirateurs (32).

Les autres « Granelleschi » le suivirent avec plus ou moins d'entrain. Giannantonio De Lucca alla jusqu'à

(30) Les « Granelleschi » semblaient redouter que la comédie écrite ne vint supplanter la comédie improvisée, chère à Carlo Gozzi.

(31) « Darannovi di scritti uno spedale
Da farne controversia e apologia
Il celebre Dottor tale, o cotale,
L'insigne Abbate, o il mal che Dio vi dia. »

(32) « Di' che l'opra è del Chiari e del Goldoni
E ch'ella è scritta in versi martelliani.
.....

Vedrai volerla a costo de' polmoni
Da un' stormo d'eruditi Veneziani;
Che scuotendo le mani,
Diran: Grand'uom, gran verso, gran sentenze. »

qualifier les deux malheureux auteurs d' « ânes » et de « têtes de bœufs sans cervelles » (33). Giuseppe Cherubini les injuria avec autant de vulgarité (34). L'Académie finit par tomber dans un excès : devenue très « petite chapelle », elle flétrissait tous les écrivains qui n'en faisaient pas partie. Elle cessa d'exister en 1762.

Disons un mot en terminant des *Lettere Diverse* de l'académicien « Granellesco » (35), dont les deux tomes dédiés, l'un à Marco Foscarino, l'autre à Bartolomeo Vitturi, parurent en 1750 et 1752 et sont un échantillon de cette littérature épistolaire déjà en honneur à Venise au dix-septième siècle et dont la vogue, due à l'influence de Voltaire et de Montesquieu, devait s'accroître dans la première moitié du dix-huitième (36). On peut les considérer comme une sorte de prélude aux journaux de Gozzi, malgré les dix années qui les séparent de ceux-ci. Les continuelles préoccupations du moraliste et du peintre des hom-

(33) Cf. « *Atti degli Accademici Granelleschi*, dicembre 1760. » Les 12 sonnets de G. De Lucca y figurent. Ils furent édités par la suite dans la « *Nuova Raccolta di operette italiane in prosa e in verso* », Treviso, 1799, vol. X, p. 27-38.

(34) « Cervel pieno di boria
Se vuoi ch' eterno il tuo nome abbia a vivere,
Abbrucia tue commedie, impara a scrivere. » (Ce sonnet était adressé à Goldoni. Cf. G. Cherubini, *Poesie bernesche dell'autore dei miei pensieri*. Venezia, 1767, p. 90.)

(35) Cf. à ce sujet : Ottavia Bassi, p. 120, 125-131.

(36) Citons de 1743 à 1746, les *Lettere critiche, giocose, morali, ecc...*, de l'avocat Giuseppe Antonio Costantini et, en 1749, les *Lettere scelte di varie materie piacevoli, critiche ed erudite* de Pietro Chiari.

mes y transparaissent déjà. Il cherche à divertir, il saisit le côté comique des choses, il ironise avec l'humour qu'il montrera par la suite, il sait créer de charmants tableaux. Quant à la satire qu'il fait des mauvais écrivains de son temps, elle est inimitable de finesse et de grâce. En un mot, les *Lettere Diverse* font pressentir tout l'art subtil du chroniqueur qui s'épanouira entre les années 1760 et 1762.

CHAPITRE II

LE JOURNALISME VENITIEN AVANT GASPARO GOZZI ET L'EXEMPLE ANGLAIS

I. — LE JOURNALISME VÉNITIEN AVANT GASPARO GOZZI.

Venise était, au dix-huitième siècle, un des plus importants centres de journalisme de toute l'Italie. Nous ne pouvons ici, étudier en détail cette forme de son activité littéraire : nous en donnerons seulement un aperçu d'après l'excellent ouvrage de M. Francesco Fattorello (1).

C'est parmi les membres de nombreuses et florissantes académies que se recrutaient, le plus souvent, les rédacteurs des périodiques. Tel était le cas d'Apostolo Zeno, fondateur en 1710, avec Scipione Maffei et Vallisnieri, du fameux *Giornale di Letterati d'Italia*,

(1) *Il Giornalismo Veneto nel Settecento*. (Istituto delle Edizioni Accademiche, Udine, 1933, 2 vol. in-8°. Cf. aussi du même auteur, *Notizie per una bibliografia del giornalismo italiano*, Udine, 1936, XIV, et Piccioni: *Il Giornalismo*, Roma, 1920.

de caractère essentiellement bibliographique. Apostolo ayant été appelé en 1718 à la cour de Vienne, ce fut son frère, Pier Caterino, qui assuma la direction du journal jusqu'à sa disparition temporaire en 1727. Celui-ci devait reparaitre en 1733, grâce cette fois à Anton Francesco Seghezzi.

Apostolo Zeno voulait l'opposer au *Journal de Trévoux* qui jugeait avec tant de sévérité et de mépris la culture intellectuelle italienne. Il en fit un organe indépendant, quoique traditionnaliste, et encyclopédique, qui allait servir de modèle à plus d'une feuille vénitienne de l'époque, à commencer par les *Supplementi al Giornale dei letterati d'Italia* de l'abbé Girolamo Lioni (1722).

Les *Osservazioni* de Maffei, qui virent le jour en 1737 et durèrent trois années, furent utiles à leur auteur dans sa polémique avec Muratori. D'après Ippolito Pindemonte, ce journal l'emportait sur tous les autres (2). On pouvait y lire des études biographiques, quelques dissertations sur les antiquités étrusques ou sur des sujets artistiques, mais c'était surtout un recueil de nombreuses petites œuvres de prose ou de poésie.

A ces deux variétés de périodiques, vint s'en ajouter une troisième, celle des Annonces Littéraires. L'érudit libraire - éditeur, Almoró Albrizzi, consacrait ses *Foglietti letterari* à des notices bibliographiques

(2) Cf. *Elogio del marchese S. Maffei* (Verona, 1784).

(1723), concernant le plus souvent les livres publiés à l'étranger. Parfois, c'étaient de véritables catalogues des ouvrages que l'on pouvait acheter dans sa librairie. En 1724, Albrizzi fit paraître ses *Estratti dei principali giornali eruditi d'Europa*, rédigés tantôt en italien, tantôt en latin, dont le titre indique suffisamment l'objet. Remarquons à ce propos, que si le désir de Zeno avait été de faire connaître et apprécier au-delà des Alpes quelques œuvres italiennes de valeur, celui de beaucoup de journalistes vénitiens de l'époque était de révéler à leurs compatriotes les beautés de la littérature française pour laquelle ils montraient un engouement extraordinaire.

Le monde du journalisme littéraire, tout d'abord dominé par la figure d'Apostolo Zeno, devait l'être, après le départ de celui-ci, pour Vienne, par la personnalité non moins attrayante du père Angelo Calogerà, qui avait déjà collaboré au *Giornale dei Letterati d'Italia*. Sous le pseudonyme de Giovanni Angeli, il écrivit une *Storia letteraria d'Europa*, sorte de compilation d'articles de journaux français sur la médecine, l'archéologie, l'histoire sacrée et l'histoire profane qu'il commentait en des notes originales. Après huit mois de publication, la *Storia* fut remplacée par le *Giornale dei Letterati d'Europa*, puis par les *Notizie della Repubblica letteraria* qui renfermait d'utiles indications bibliographiques concernant les auteurs vénitiens les plus renommés, tels que Gasparo et Carlo Gozzi, Luisa Bergalli, l'abbé Chiari. L'activité

littéraire du père Calogera ne se borne pas à ces quelques œuvres. De 1727 à 1757, paraissait sa *Raccolta di opuscoli scientifici e filologici* pour laquelle il eut de nombreux collaborateurs. Qu'il nous suffise de citer Apostolo et Pier Caterino Zeno ainsi que Muratori.

Le contenu de la *Raccolta* était extrêmement varié : articles de critique, parfois de polémique, dissertations philosophiques, scientifiques, philologiques, historiques, artistiques, pédagogiques. Son mérite principal consiste à avoir révélé au public de nombreuses œuvres de valeur. C'est un excellent journal d'érudition, qui, grâce à la ténacité de son fondateur, eut une longue durée. A sa disparition, le père Calogera entreprit la publication des *Memorie per servire all'istoria letteraria*, sorte de recueil de lettres qu'il recevait (ou feignait de recevoir) de plusieurs régions de l'Italie. Généralement concises, parfois plus longues, comme celles qui analysent la *Storia letteraria* de Foscarini ou le *Plauto* de l'abbé Chiari, elles offrent un vrai « panorama » de la culture intellectuelle de la ville; une autre, milanaise celle-là, rend compte des travaux de l'académie des *Trasformati*. Une autre encore, contient une critique sévère de « La Pucelle » de Voltaire. Calogera s'érige toujours en défenseur de la morale et de la religion. En 1759, les *Memorie* devenaient les *Nuove Memorie* qui disparurent trois ans après, mais, dès 1755, l'infatigable rédacteur avait

commencé la publication de sa *Nuova Raccolta* (3), intéressante surtout par ses observations critiques sur le livre fameux de Beccaria : *Dei delitti e pene*.

De 1762 à 1766, Calogerà rédigea un périodique inspiré de celui d'A. Zeno : la *Minerva*, qui fait l'éloge de Parini, mais plutôt pour les qualités de son style que pour ses intentions moralisatrices. Elle loue également Goldoni et prend courageusement sa défense contre la critique acerbe de Baretti; par ailleurs, elle juge sévèrement Zaccaria, Baretti, Rousseau et Voltaire.

Malgré le grand intérêt qu'offre la *Minerva*, nous ne pouvons l'analyser ici, car elle est postérieure à la *Gazzetta Veneta* de Gasparo Gozzi. Ce périodique est le dernier que rédigea cet homme prodigieux, ce benédicte à la profonde culture et à la vaste érudition que fut le père Angelo Calogerà. Son adversaire, le père jésuite Francesco Zaccaria, très érudit, lui aussi, était d'une humeur batailleuse. S'il admirait Goldoni, Swift, il vitupérait contre Baretti, Milton, Locke et contre le Jansénisme, dans sa *Storia letteraria d'Italia*, parue en 1750. De 1760 à 1764, la *Storia* prit le nom de *Annali letteraria d'Italia*. Son contenu restait le même : critiques littéraires, articles scientifiques; son idéal aussi, défendre la Compagnie en proie aux attaques de ses adversaires.

(3) En 1766, à la mort du père Calogerà, c'est le père Mandelli qui devint rédacteur de la *Nuova Raccolta*. Il se montra l'adversaire acharné des théories de Jean-Jacques Rousseau.

Après avoir brièvement examiné le journalisme littéraire et encyclopédique de la première partie du dix-huitième siècle, jetons un coup d'œil rapide sur le journalisme politique (d'une importance bien moindre, le gouvernement vénitien étant loin d'en encourager la diffusion) et sur ces feuilles que l'on nomme en Italie « *Gazzetta Urbane* ».

En 1737, Francesco Pitteri faisait paraître sa *Storia* (4).

De 1742 à 1743, Girolamo Zanetti publia une série de *Memorie per servire alla Storia dell'inclita città di Venezia*.

Cinq ans plus tard paraissaient les *Notatori* de Gradenigo, qui ne devaient cesser d'exister qu'en 1773.

Dès la fin du siècle précédent, on trouve quelques exemples de chroniques citadines: la *Pallade Veneta*, qui vit le jour en 1689, contenait, à côté d'informations locales très utiles, des fables et des contes (5). Elle annonce déjà — et ceci nous intéresse tout particulièrement — la *Gazzetta Veneta* de Gasparo Gozzi.

(4) Qui dura jusqu'en 1810.

(5) Il ne faut pas confondre cette *Pallade Veneta* avec une autre *Pallade*, manuscrite, celle-là, dont le « R. Archivio di Stato di Venezia » conserve de nombreux numéros datés du mois d'octobre 1704 au mois de septembre 1751.

Ce genre de gazettes étaient lues à haute voix dans des assemblées privées. Pour assister à l'une de ces lectures, il fallait acquitter un droit d'entrée fixé à une « *gazzetta* », petite pièce de cuivre frappée en 1538 par le Doge Andrea Gritti. De là le nom donné à ces chroniques, étymologie préférée par Gozzi à celle qui fait de *gazzetta* un diminutif de *gazza* (pie), l'oiseau blanc et noir étant bien connu pour son bavardage.

Enfin, en 1760, d'après un contemporain anonyme (qui en donne la nouvelle dans un opuscule imprimé à Venise cinq années plus tard) un certain Giovanni de Memel aurait gratifié le public, peu de temps avant le journaliste qui fait encore l'objet de notre étude, d'une *Gazzetta Veneta* dont on ne sait pas grand chose.

Ainsi, Venise au dix-huitième siècle voit fleurir le journal purement littéraire (qui, grâce à l'impulsion donnée par A. Zeno, se perfectionne rapidement et atteindra son apogée avec Gasparo Gozzi et Giuseppe Baretti), le journal d'érudition, le journal politique (celui-là peu développé), les gazettes qui s'inspirent le plus souvent des feuilles étrangères. Tous ces périodiques paraissent assez irrégulièrement ou du moins, à des dates très espacées (6). Mais il y avait une sorte de journal, le journal d'éducation morale, qui n'avait pas encore été tenté à Venise, bien que l'Angleterre en eût donné, au début du siècle, un exemple illustre avec le *Spectator*. Or, c'était celui vers lequel Gasparo Gozzi était poussé par son tempérament de moraliste et d'observateur.

(6) C'est seulement dans la seconde partie du siècle que l'on voit apparaître les journaux politiques quotidiens.

*
**

II. — L'EXEMPLE ANGLAIS

« Mieux vaut s'instruire dans la sagesse et dans la vertu que dans la politique, et apprendre quels sont les devoirs des pères, des maris et des enfants que de devenir conseillers et ministres d'Etat. Si les philosophes et les grands hommes de l'Antiquité, qui ont pris tant de peine pour instruire les autres, et pour les rendre plus sages et meilleurs, avaient eu l'art de l'imprimerie, il n'y a nul doute qu'ils ne l'eussent employé à distribuer leurs leçons au public. Nos feuilles volantes seraient d'un grand usage, si elles ne tendaient qu'à répandre le bon sens dans le gros du peuple, qu'à éclairer leurs esprits, qu'à les animer à la vertu et qu'à délasser par d'innocents badinages, ceux qui s'appliquent à l'étude ou à des occupations plus sévères » (7). Cette phrase d'Addison exprime parfaitement ce qu'il fit avec son ami Steele dans le *Spectator*.

On sait le succès qu'obtint cette conception nouvelle du journalisme : le tirage du *Spectator* passant rapidement de 3.000 à 20.000 exemplaires, chiffre fabuleux pour l'époque (8). L'impulsion était donnée.

(7) *Spectator*, n° 124 (traduction de l'édition d'Amsterdam, 1754).

(8) Cf. A. Beljame: *Le public et les hommes de lettres en Angleterre au dix-huitième siècle*. Paris, 1881, p. 337.

Le *Spectator* fit naître une quantité de journaux fabriqués à son image, des « essays-paper » qui, négligeant la politique, offraient aux lecteurs de brefs articles sur des sujets de morale ou de littérature. Sa vogue immense franchit la Manche et pénétra, non seulement en France, mais encore en Italie (9).

Goldoni écrit dans ses *Mémoires*, que l'on voyait dans toutes les mains, jusqu'à celles des dames « qui, pour lors ne lisoient pas beaucoup » (10), une bonne traduction du *Spectator*. C'était la traduction française, parue à Amsterdam en 1754, que Voltaire qualifia d'insipide. G. B. Baretti rapporte cette opinion et s'en étonne, car lui qui connaissait parfaitement les deux langues trouve la version française fidèle et particulièrement élégante (11). Il y avait également à Venise une traduction italienne du *Spectator*, mais très incomplète (12). Gasparo Gozzi connut certainement l'une et l'autre; il serait, en effet, étonnant que la traduction italienne eût échappé au grand lecteur qu'il était, mais les nombreux emprunts qu'il fit à différentes parties du *Spectator*, ne figurant pas dans cette édition, prouve qu'il utilisa aussi celle d'Amsterdam.

Gasparo Gozzi fut frappé par les pages colorées,

(9) Cf. A. Graf: *L'Anglomania e l'Influsso inglese in Italia nel Secolo XVIII*.

(10) Florence, 1907. T. II, Ch. XXI, p. 24.

(11) Cf. *Gli Italiani*.

(12) *Raccolta delle più belle speculazioni dello Spectatore inglese* (Livourne, 1752).

pleines de vivacité du fameux journaliste anglais dont les tendances critiques et moralisatrices correspondaient si bien aux siennes.

Nous verrons au cours de cette étude qu'il essaya plusieurs fois, d'abord dans la *Gazzetta Veneta*, puis dans l'*Osservatore*, d'imiter Addison et Steele (13).

(13) Tous les critiques littéraires qui se sont occupés de Gozzi voient en lui un imitateur d'Addison. Aucun d'eux ne mentionne le nom de Steele. On sait pourtant que la part de Steele dans la composition du *Spectator* est loin d'être négligeable.

CHAPITRE III

LA GAZZETTA VENETA.

« *Ipse alimento sibi.* »

I. Lancement et premier numéro de la Gazzeta Veneta. — II. Le contenu de la Gazzetta. Informations commerciales et pratiques. Petites annonces. — III. Chroniques citadines, « faits divers » et « mondanités ». IV. Informations littéraires et artistiques. — V. Chroniques d'éducation morale. VI. La fin de la Gazzetta Veneta.

I. — LANCEMENT ET PREMIER NUMÉRO DE LA « GAZZETTA VENETA ».

Pour son premier essai, Gozzi voulut combiner le journal d'éducation morale, dont le *Spectator* lui donnait l'exemple, et le journal d'informations et de critique littéraire que l'on connaissait déjà à Venise : ce fut la *Gazzetta Veneta*.

Ce propos semble être indiqué dans le « prospectus de lancement » par lequel l'éditeur Pietro Marcuzzi annonça, en janvier 1760, la prochaine publication de la nouvelle feuille. Sous le titre de « A chi ama i fatti suoi », Marcuzzi racontait comment il avait entendu au café une conversation fort animée entre un poète et un philosophe. Le premier se mit à réciter une sorte de fable intitulée: « Le père qui laisse un trésor à son fils » qui se terminait ainsi:

« Pourquoi, ô lecteur, cherches-tu bien loin?
Fais donc seulement cas des choses de ta maison,
C'est là que sont tes richesses et tu l'ignores,
Cherche dans ta maison et tu les y trouveras (1). »

Vivement intéressé, l'éditeur vénitien s'approcha du poète qui lui tendit alors un feuillet où était écrit ceci: « Plan de la *Gazzetta Veneta* qui contient les annonces de tout ce qui est à vendre, à acheter, à louer, de toutes les choses perdues, trouvées à Venise et hors de Venise; le prix des marchandises, les cours des changes, et autres nouvelles, en partie délectables, en partie utiles au public. »

Ce plan de la *Gazzetta Veneta* était, on le voit, des

(1) « Perchè cerchi o Lettore da lontano?
Solo le cose di tua casa apprezza
In essa hai tue ricchezze e nol sai
Cerca in tua casa e quelle troverai. »

(*Gazzetta Veneta per la prima volta riprodotta nella sua letteraria integrità con Proemio e Note di Antonio Zardo, Firenze, 1915.*)

plus modestes; à l'en croire, le nouveau journal, conformément peut-être à celui de Giovanni de Memel, publié l'année précédente, n'aurait été qu'une feuille d'annonces. Le titre du prospectus avait alors le sens de « A qui aime ses intérêts » et la fable du trésor n'était qu'un éloge de la publicité. Mais en fait, la nouvelle gazette fut autre chose, ce qui permet une exégèse moins terre à terre. « A chi ama i fatti suoi » peut vouloir dire aussi: « A qui aime les choses de chez lui » et le quatrain que nous venons de citer prend bien la valeur de l'« achetez vénitien » du jargon moderne. En sorte que l'on peut penser que la *Gazette* elle-même devait être une de ces « cose di tua casa » que le lecteur pouvait trouver à Venise même, sans aller les chercher au loin, en France, en Hollande, et en Angleterre.

Le « Proposito » désignait ensuite quatre endroits destinés à la vente et aux abonnements: « A San Marco, la Bottega da Caffé di Florian », « In Merceria, nella Bottega di Paolo Colombani, libraio », « A San Stefano, nella Bottega da Caffé in Campo ». Plus tard, au cours de l'année, ces deux derniers cafés furent remplacés, pour le service du journal, par un local nouveau: « Giù del Ponte di San Paolo, appresso la Calle dei Savoneri » et par la librairie de Gasparo Ronconella.

L'abonnement coûtait un sequin (payable en une seule fois ou en deux versements). Le numéro seul était vendu cinq sols, les mercredis et les samedis

« poco dopo terza ». Enfin, « Mercordi, addi 6 Febbraro 1760 (selon le calendrier romain, car le calendrier vénitien commence le 1^{er} mars), le numéro I de la *Gazzetta Veneta* vit le jour (2).

Quelle était la forme que revêtait la *Gazzetta*? Nous avons pu, non sans de longues recherches, nous procurer un exemplaire de son premier numéro. Elle était imprimée sur deux petites colonnes. Examinons-en rapidement les sept pages: tout d'abord l'emblème, un ourson (3) qui pose sa patte gauche sur le tronc d'un arbre et suce sa patte droite puis, sous le dessin, la légende que Gasparo Gozzi attribue à Horace: « Ipse alimento sibi », qui expliquera la nature même du journal. Personne n'a jamais remarqué combien cette épigraphe était fantaisiste. Pourtant, « alimento » ne pouvait entrer dans un hexamètre. Il fal-

(2) Dans la première édition des œuvres de Gozzi, Angelo Dalmistro ayant jugé préférable de donner seulement quelques extraits de la *Gazzetta Veneta* ne reproduit que « le novelette e i discorsi piacevoli ». Mieux inspiré par la suite, il les complète dans l'édition de Padoue et respecte alors l'ordre de composition du journal. Cependant, voulant laisser de côté ce qu'il était utile de savoir en l'an 1760 et qui pouvait exciter la curiosité des Vénitiens d'alors et non plus celle de ses contemporains, il omet quatre numéros entiers. Parmi les pages qui semblent ne pas avoir été remarquées d'Angelo Dalmistro, il en est encore d'autres: ce sont les deux lettres de Chiari et de Goldoni, d'un réel intérêt pour quiconque s'occupe de l'histoire du théâtre vénitien. (Cf. éd. Zardo, p. 314-15 et 367-68.) L'édition publiée par les soins d'Antonio Zardo chez Sansoni, à Florence, en 1915, est de beaucoup la meilleure, parce que plus conforme à la version originale; les articles qui avaient été précédemment quelque peu tronqués y sont reproduits dans leur quasi intégrité. Il ne faut pas oublier que dans un périodique de ce genre, le plus petit avis a son importance et nous aide à mieux comprendre les mœurs et les coutumes d'une époque.

(3) Et non un singe, comme l'a écrit A. Malamani, p. 35.

lait chercher un « alimenta » et c'est vraisemblablement un vers tiré d'une élégie de Properce: « Ipse alimenta sibi maxima praebet amor », qui a suggéré à Gozzi l'idée de ce « motto » (4).

Comme « article de fond », en première et deuxième pages (5), Pietro Marcuzzi publie la prétendue lettre d'un admirateur inconnu qui, établissant la « généalogie » du journal, évoque le souvenir de Théophraste Renaudot, renvoie le lecteur avide d'informations à Voltaire (6), et cite Montaigne. En effet, l'auteur des « Essais » raconte comment, vers 1560, avait germé dans l'esprit de son père, l'idée d'un périodique de caractère commercial... « ...ce moyen de nous entr'advertir apporteroit non legere commodité au commerce public... (7). »

Page 3, une sorte de « Note de la Rédaction » (comme l'on dirait aujourd'hui) déclarait que la lettre-préface était approuvée par le Philosophe et par

(4) *Elégie*, III, 21, 4. (Nous sommes redevables à M. Durry, professeur de latin à l'Université de Caen, de cette petite découverte et nous l'en remercions bien vivement.)

(5) Voir le supplément illustré au numéro du 30 mai 1928 de la *Gazzetta di Venezia*, qui donne des reproductions photographiques de ce premier numéro.

(6) « Une espèce de gazette très utile dans une grande ville et dont Londres a donné l'exemple, est celle dans laquelle on annonce aux citoyens tout ce qui doit se faire dans la semaine pour leur intérêt ou pour leur amusement: les spectacles, les ouvrages nouveaux en tout genre; tout ce que les particuliers veulent vendre ou acheter; les prix des effets commercables, celui des denrées; en un mot tout ce qui peut contribuer aux commodités de la vie. »

(Article de M. de Voltaire: *Encyclopédie* ou « *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une Société de Gens de Lettres », Paris, 1757.)

(7) Montaigne: « *Essais* », Livre I, ch. XXXIV, « D'un défaut de nos polices ».

le Poète, lesquels avaient apposé en guise de signature, un F (filosofo) et un P (poeta), suivis d'un S (stampatore). Inutile d'ajouter que F., tout comme P, les deux héros du « proposito », n'étaient qu'un unique personnage, à la fois directeur, rédacteur, « reporter ».

Au milieu de cette même troisième page, le journal commercial débute enfin par des annonces de « choses à vendre », de « maisons à louer », que vient interrompre pendant quelques lignes l'« Exercice militaire de la Tabatière », imité de l'« Exercice militaire de l'Eventail », d'Addison (8). Page 4, on cherche quelqu'un qui soit capable de recopier un manuscrit italien; plus loin, quelques personnes vantent leurs propres talents... Page 5, nous lisons la rubrique intitulée: « Libri sotto il Torchio » (livres sous presse). Ce sont ensuite les nouvelles maritimes : bateaux prêts à jeter ou à lever l'ancre. La page 6 est entièrement occupée par les cours de Bourse : « i cambi del giorno ». Enfin, la septième page de la *Gazzetta Veneta* donne un tableau fort précis des marchandises de différentes provenances, cafés, cires, épices, cacaos, cotons, sucres, laines, huiles, et de leurs prix à « Rialto, addi 5 Febbrajo 1760 ».

(8) *Ed. cit.*, p. 8.

*
**

II. — LE CONTENU DE LA GAZZETTA VENETA.

INFORMATIONS COMMERCIALES ET PRATIQUES.

PETITES ANNONCES.

Pour répondre au projet de son fondateur, la *Gazzetta Veneta* devait contenir à la fois des rubriques « utilitaires » et des chroniques éducatives. Les premières, destinées à servir d'appât au lecteur sont particulièrement développées dans les débuts du journal. Nous y distinguerons, d'une part les informations commerciales et pratiques et les petites annonces, d'autre part les chroniques citadines, les « mondanités » et les « faits divers » (9). Le but que poursuivait Gozzi en écrivant son premier périodique était avant tout d'être utile à ses contemporains; il lui fallait attirer la curiosité du public et chercher à la satisfaire au moyen des informations les plus variées: valeur des changes, cours de Bourse (10), prix des denrées (11), annonces ou résul-

(9) A. Zardo donne dans la Préface à son édition de la *Gazzetta Veneta* une très bonne description du contenu du journal.

(10) Par exemple: « Lione Ducati-58 7/8 Banco per scudi d'Oro. Sole N.100 da Lire 3 l'uno », « Bolzano soldi-132 per uno scudo da Carantani 93. »

(11) « Zucchero verzin » coté à Ducati 18 ogni Libre 100 in fortimento. « Zucchero Mascabà », Duc.14. — « Raffinà » Duc.26 il 100 Lire. Les « Amandes des Pouilles » et les « Huiles de Corfù » sont très recherchées.

tats des tirages de loteries... le 19 avril, un « Avis » fait part d'une nouvelle loterie dont le lot est une frégate construite dans les chantiers maritimes de Livourne (12)... Les « Mouvements du Port » tiennent une place importante: « Bateaux en partance », « Bateaux partis », « Bateaux signalés », Bateaux arrivés », soit quatre petites rubriques différentes.

« On dit qu'un bateau chargé de sucre et d'autres marchandises qui venait du Ponent, commandé par le Capitaine Rota, a été capturé dans le mois de janvier par des corsaires algériens. La perte sera peu importante pour Venise, l'assurance ayant été contractée en Angleterre (13). »

« *La Gloria Celesta* du Cap. Nicoló Vianello est en partance pour Zanto où elle recevra sa charge à destination d'Angleterre. »

Voici maintenant qui concerne, non plus la marine marchande, mais la marine de guerre: « On informe le public du lancement d'un des deux navires dits: « Galee riformate », qui pourront naviguer à la voile ou à la rame. L'autre est presque terminé. Seront affectés à leur commandement un jeune noble vénitien et un capitaine choisis parmi les meilleurs. Ont été déjà désignés il Cav. Paolo Tiozzo e il Cav. Lione Pappà qui, tous deux, ont donné des preuves de leur valeur en combattant contre les pirates. »

(12) *Ed. cit.*, p. 104.

(13) *Ed. cit.*, p. 110.

Ailleurs, ce sont des informations d'un autre ordre; on apprend aux sybarites à gonfler leur matelas d'air, plutôt que de crin ou même de plume, ce qui leur assurerait un lit doux et voluptueux (14).

Les « Petites Annonces » : « Objet perdus », « Maisons à louer ou à vendre », « Curiosités et Collections rares à vendre », « Offres d'emploi », « Demandes d'emplois », renseignaient parfaitement les gens d'alors.

Il est amusant de constater que ce qui se perdait le plus souvent à Venise, en 1760, étaient les petites chiennes. il est question dans bien des numéros, de « Cesilla », « Fifina », « Tinette », « Robinia », « Flora », « Zirma », « Florina » et de tant d'autres encore, si anxieusement recherchées par leurs maîtresses au comble de la douleur et qui promettaient de fortes récompenses à quiconque les retrouverait. « Il a été perdu une levrette française, blanche, marquée en trois endroits de couleur café; l'une de ces marques, un peu plus claire, est à gauche; l'autre, près de la queue. Elle répond au nom d' « Armellina ». Quelques jours après, en dernière page, une ligne : « La petite chienne blanche, tachée de couleur café, appelée « Armellina », a été retrouvée » (15). Souvent aussi, l'on perd des bijoux, des

(14) *Ibid.*, p. 237.

(15) Toutes ces annonces ne figurent pas dans l'édition Sansoni. A propos de l'importance que semblent avoir eue ces petites chiennes dans la vie vénitienne de l'époque, A. Zardo évoque spirituellement la « Vergine Cuccia » de Parini. Cf.: A. Z., p. 118.

tabatières précieuses, d'importants papiers. Dans le n° 7 paraît l'annonce suivante: « Pièce si l'on retrouve un manchon de velours, orné de renard, de l'apporter à la « Bottega del Caffè », nel Campo. Il sera donné un sequin en remerciement. » Et, peu après: « Le manchon a été retrouvé ».

La rubrique « Maisons à louer » est toujours des mieux fournies. Il y en a de toutes les manières, de la plus modeste au plus riche palais, et non seulement à Venise, mais encore là où il était de bon ton de villégiaturer. Ces fameuses villégiatures qui ont inspiré à Gozzi comme à Goldoni des pages d'un comique savoureux (16), n'étaient en réalité qu'un prétexte à rivaliser de luxe et d'élégance et cette « manie » causa la ruine de plus d'une famille patricienne.

Au chapitre: « Objets d'art et curiosités », il y a vraiment des occasions merveilleuses dont devaient s'empressement de profiter les amateurs vénitiens au goût si raffiné. Ici, c'est un clavecin de Celestini et peint par Véronèse et Palma il Vecchio; là, ce sont des tableaux signés des plus grands maîtres italiens: Raphaël, Véronèse, Titien; ailleurs, c'est un bijou d'une finesse exquise; un cercle d'or, et de rubis, surmonté d'une petite croix de diamant, et renfermant un simple noyau de cerise où l'artiste Brustolon avait sculpté avec une minutie extraordinaire les

(16) Cf. G. Gozzi, *Sermone*, n° VI, « *Del Villeggiare* », et C. Goldoni: « *Le Smanie delle Villeggiature* ».

traits du Pape Benoit XIII. Ailleurs encore, c'est une collection de bibelots anciens formée par Andrea Cornaro Zeno, patricien vénitien et frère utérin d'Apostolo Zeno (17).

Les manuscrits rares ne manquent pas. En voici un, autographe, de Ludovico Castelvetro, qu'un étranger a retrouvé parmi ses livres. « Le manuscrit de cent dix pages commence à: *il nome della presente poesia* et finit par: *che ho detto della sposizione della Poetica d'Aristotile*, phrase qui termine le commentaire de la vingt-quatrième stance du chant vingt-neuvième de la Comédie de Dante, intitulée l'*Enfer* (18). »

Voici maintenant un « Decamerone » de 1527, très bel et unique exemplaire de parchemin, mis en vente à 30 sequins (soit environ 300 francs).

Le libraire Antonio Groppo offre, pour le prix de 200 sequins vénitiens, une collection de tous les drames représentés dans les théâtres de Venise depuis 1637 (19).

Si nous passons ensuite aux « demandes d'emplois », nous lisons qu'un étudiant de l'Université de Paris désire donner des leçons de français... à prix tout ce qu'il y a de plus modique, avec une méthode claire et simple. Quelqu'un d'autre offre d'apprendre

(17) *Ed. cit.*, p. 59.

(18) Ce manuscrit a été publié en 1886 par Giovanni Franciosi. *Ibid.*, p. 375, note 40.

(19) *Ed. cit.*, p. 115. Ce même libraire devait publier une nouvelle édition de la « Gerusalemme liberata », cf. p. 156.

aussi le français, mais aux dames plus spécialement, « col metodo più breve » : pour ne pas les impatienter, précise-t-il. Nombreux sont les gens qui vantent leurs propres talents, qu'il s'agisse des restaurer des tableaux, de recoller des pierres précieuses, de graver le verre, de faire repousser les cheveux sur les crânes les plus chauves ou de guérir les blessures au moyen d'une huile merveilleuse (et ici l'inventeur n'est autre qu'un gondolier).

Dans les « offres d'emplois », on demande des professeurs de latin, de mathématiques, de musique, des organistes... voire un chapelain, âgé de 38 à 50 ans. « Si quelqu'un remplissait le conditions requises, qu'il se présente au Sig. Vicario, qu'il écrive, ou bien qu'il se fasse recommander par il Sig. Paolo Colombani, libraire ».

La *Gazzetta Veneta* combine aussi des entrevues matrimoniales. Le numéro du 23 février renferme l'annonce suivante: « Homme de situation aisée, âgé de 51 ans, sans défauts physiques, veuf, ayant une fillette de 11 ans. 1.500 ducats de rente. Propriétaire d'une maison. Désire se marier avec veuve de 40 à 45 ans, ou jeune fille du même âge, bonne éducation, qui consentirait à s'occuper de la petite fille... aucune dot exigée, mais seulement un trousseau complet. » Le numéro du 1^{er} mars contient la réponse: « La personne qui annonce dans le numéro 6 de la *Gazzetta Veneta* vouloir se marier est priée d'aller chez la Sig. Zanetta Stefani, au bureau du « Lotto » n° 1,

à San Bartolomeo, où elle trouvera une veuve de bonne famille qui remplit exactement les conditions requises. » Et voici la conclusion de cette idylle: « Dans une des premières feuilles que j'ai publiées, j'ai vu qu'un homme cherchait à se marier et l'on crut à une plaisanterie. Cependant, après avoir vu plusieurs femmes, il en choisit une et ce ne fut pas l'union d'un homme et d'une femme, mais bien plutôt celle de deux pigeons tant leur vie est heureuse et paisible. »

La *Gazzetta Veneta* se préoccupait aussi, s'il faut en croire la note suivante, de la réussite des mariages qu'elle organisait: « Votre serviteur, Domenico Bernardi Astrologo Zingarello, vous fait savoir qu'ayant appris par la rumeur publique que de grandes maisons et d'autres moins nobles, s'éteignent par la faute de la stérilité des époux, il peut vous confier si vous tenez à lui, un secret particulier, grâce auquel vous aurez des enfants dans le courant de l'année. S'il n'accomplit pas sa promesse, il se déclare prêt à subir le châtement qu'il plaira à Votre Seigneurie (20). » L'on pourrait ainsi multiplier les exemples de ces informations si souvent amusantes, puisque A. Zardo qui cite seulement quelques-uns des précédents, en donne, dans sa préface à l'édition de la *Gazzetta Veneta* de 1915, bien d'autres qui ne figurent pas ici.

(20) *Ed. cit.*, p. 28.



III. — CHRONIQUES CITADINES,
« FAITS-DIVERS », « MONDANITÉS ».

A côté des informations commerciales et des renseignements donnés par les Petites Annonces, il est dans un journal une rubrique dont le lecteur ne saurait se passer : celle qui concerne les menus événements de la vie citadine. Elle y reçut, dans la *Gazzetta Veneta*, tout le développement que le public vénitien pouvait désirer.

Ces chroniques locales sont toujours particulièrement soignées dans les journaux de province. Les journalistes italiens ont de plus un talent spécial, dont témoignent telles feuilles comme le *Messaggero* romain, pour les « fatterelli » et la « cronaca nera » (disons les « faits divers ») dont ils font volontiers des petits tableaux de mœurs très réussis. Gasparo Gozzi, y apportant ses dons remarquables d'observateur et de peintre, nous y donne une image d'un singulier relief de l'intense vie de la « piazza » et des « calli ». Ici, sont décrites les fêtes particulièrement réussies du jeudi gras de 1760 ; les fameux jeux acrobatiques des « Forces d'Hercule » (sorte de vaste pyramide humaine dont l'effet était saisissant) ; les lumières se reflétant dans la lagune et les feux d'artifice qui avaient été cause de la brûlure de quelques

habits brodés d'or, au grand mécontentement de certains masques. Toutes ces réjouissances populaires permettent à l'écrivain d'évoquer celles de l'antique Trévisie « où, en 1214, l'on édifia un château fort de bois, entouré d'une enceinte de murailles et muni d'un pont-levis. Les plus jolies filles de l'endroit s'y enfermèrent. Les habitants des bourgs et des villages voisins, divisés en « camps » durent faire l'assaut du château. Furent proclamés vainqueurs ceux pour qui les jeunes filles firent abaisser le pont-levis » (21). Les moyens employés par les assaillants furent certes bien nouveaux dans la guerre de forteresse : certains dansèrent au son de quelque instrument de musique ; d'autres chantèrent une amoureuse chanson sous les fenêtres de leurs belles ; d'autres encore, essayèrent leur chance — moins poétiquement — par l'envoi de poulets cuits ou de pâtisseries ; mais tous parurent bien grossiers et ternes en comparaison des Vénitiens qui jetèrent en l'air des fleurs, des friandises mêlées à des pièces d'or et d'argent. Ces armes, mieux que toutes les autres, surent conquérir aux pacifiques et rusés guerriers le cœur des charmantes assiégées. Et le pont-levis s'abaissa...

Plus loin, Gozzi parle des processions de la semaine sainte qui se déroulaient avec une magnificence inouïe : somptueux ornements sacrés, précieuses lan-

(21) « *Gazzetta Veneta* », p. 18-20.

ternes finement ciselées, ombrelles incrustées d'or; bref, un luxe quasi oriental, qui seyait parfaitement à la ville ensorceleuse et aussi voluptueuse qu'une ville d'Orient. Ailleurs encore, Gozzi qui s'intéressait à sa Venise tout entière dépeint l'animation de la « calle del forno a san Polo », longue, étroite, bordée de maisons misérables, et les « donnette » qui, à la bonne saison, sortent à la manière des lézards » et s'installent pour travailler devant le pas de leurs portes, sur des chaises de grossière paille, bavardant « du lever au coucher du soleil » avec cette abondance de verbe propre au peuple vénitien (22). Souvent, le bavardage tourne à l'aigre, la discussion s'envenime et ce sont alors des luttes du plus haut comique, à propos desquelles Gasparo se demande avec humour, s'il ne faut pas voir dans cet esprit batailleur des femmes une influence des étoiles? (23). Dans un numéro de juin, il philosophe gaiement au sujet de ces mêlées: « Si elles avaient lieu entre hommes, dit-il, les uns auraient été portés en bière ou confiés aux mains des chirurgiens et les autres auraient mérité la prison ou la potence: ces braves femmes ont soulagé leur colère par quelques horions et se sont créé pour plusieurs jours un sujet de bavardages. Et elles sont contentes. Le Ciel les accompagne (24).

Voyons maintenant les récits de vols: « Dans l'église

(22) « *Gazetta Veneta* », p. 97.

(23) *Ibid.*, p. 106.

(24) *Ibid.*, p. 168.

de S. Paterniano, dimanche dernier, se trouvait à la messe une actrice comique de S. Luca, connue sous le pseudonyme d'Ircana. Deux individus étaient à côté d'elle et avec la légèreté de mains particulière à certaines personnes, lui dérobèrent une boîte d'argent. La femme s'en aperçut et se mit à crier: « Au voleur! Au voleur! » L'un des deux jeta la boîte à terre, et tous deux prirent leurs jambes à leur cou, tandis que l'un dégainait. Ils furent poursuivis par la foule qui les injuriait et les montrait du doigt parce qu'ils étaient bien habillés et qu'ils arboraient des chapeaux à plumes. C'était un spectacle amusant à voir que celui de ces personnages bien attifés fuyant en voleurs. Cependant, agiles de leurs jambes comme ils l'avaient été de leurs mains, ils tournèrent tant et si bien qu'ils disparurent aux yeux de leurs poursuivants (25). »

Après le larcin à l'église, voici le vol dans la rue: « Un employé de l'imprimerie où est éditée la « Gazzetta » appelé « Simone Tancon », se trouvant à deux heures et demie du matin dans les alentours de S. Giovanni Laterano marchait en tenant dans sa main un pan de son « tabarro ». Il sentit que quelqu'un, derrière lui, tirait fortement sur son manteau; il vit un homme et commença à crier: « Laisse mon tabarro ». L'autre le voulait. Simone le tenait ferme,

(25) *Ibid.*, p. 40. — (Nous avons toujours cherché à traduire, le plus près possible du texte, ce qui explique certaines lourdeurs de style.)

tous les deux le tiraient en sens contraire. Finalement, le « tabarro » pour apaiser la querelle les mit ainsi d'accord: un morceau demeura au propriétaire et le reste au voleur. » Ne croirait-on pas lire un récit de Sacchetti? (26).

Jetons un coup d'œil sur quelques autres « faits divers »... « Ces jours derniers fut renvoyé un serviteur pour la raison que l'on va lire: Son maître étant rentré chez lui et s'étant aussitôt mis au lit sans dîner (selon son habitude), le serviteur au lieu d'utiliser le « chauffe-lit », enfila entre les draps, en toute hâte, la torche allumée et se mit à la tirer et à la pousser comme si ç'avait été le « chauffe-lit » (27).

Et quel humour dans les lignes suivantes: « Rosa, femme de Michele le Levantin, mit au monde samedi trois filles dont l'une mourut aussitôt, et les deux autres moururent le lundi. Pour le jour que c'était, il me semble qu'elle en avait trop fait (28). »

Dans un extrait d'un numéro d'avril (29) il est question d'une bande de vauriens qui, munis de fausses patentes des autorités religieuses, demandaient l'aumône pour aider à la reconstruction des églises de Lisbonne (30). Plusieurs de ces imposteurs, découverts en Allemagne, se réfugièrent en Italie. On

(26) *Gazzetta Veneta*, p. 27.

(27) *Ibid.*, p. 21.

(28) *Ibid.*, p. 16.

(29) *Ibid.*, p. 83.

(30) Ces escrocs exploitaient le fameux tremblement de terre du 1^{er} novembre 1755.

en avertit les bonnes âmes charitables afin qu'elles ne tombent pas dans le piège, au cas où elles rencontreraient l'un de ces vagabonds.

D'autres fois, Gozzi nous divertit par l'étrange spectacle qu'il nous montre de ces hommes et de ces femmes qui tirent, des plus petits événements quotidiens, des présages pour les numéros gagnants du « Lotto » (31). « Il n'y a pas une araignée qui sorte de son trou, pas une mouche ou un moucheron qui bourdonne dans l'air, pas un autre petit animal ou insecte qui ne signifie quelque chose pour le « Lotto ». Une cartouche trouvée par terre est un présage; les éternuements sont d'autres présages. Les uns demandent aux autres ce qu'ils ont rêvé la nuit et celui qui ne rêve pas n'a ni politesse ni charité parce qu'il n'éclaire pas son prochain. »

Gozzi, en délicat conteur doublé d'un subtil artiste s'abandonne tout entier au plaisir de décrire des scènes amusantes ou de broser de gracieux tableaux. Le récit de l'embarquement à San Moisé des chanteurs et des danseurs est un petit chef-d'œuvre digne de Goldoni (32). Gasparo s'enthousiasme pour ces mille riens de la lagune et fait preuve d'indifférence pour ce qui se passe au loin. Cette chronique citadine, il la recueille lui-même et la commente sous forme

(31) *Gazzetta Veneta*, p. 40. (Les tirages qui, primitivement, avaient lieu une fois par mois, devenaient de plus en plus fréquents à mesure que s'aggravaient les conditions économiques de Venise.)

(32) *Ibid.*, p. 194-196.

de contes divertissants au possible ou parfois, comme nous l'avons vu, ce sont de très brèves nouvelles arrivées au moment de mettre sous presse, qui semblent être là pour combler quelque vide entre les résultats du tirage de la loterie et les annonces commerciales.

Les « mondanités » occupent un certain nombre de pages de la *Gazzetta Veneta*. On va voir dans l'exemple suivant, choisi parmi tant d'autres, quelle part importante tenait l'art chorégraphique dans les réceptions privées, et combien était goûté le talent des danseurs de ballet. Les célèbres artistes français, Monsieur et « Madama » Denis étaient portés aux nues par un public compréhensif et particulièrement sensible à la beauté du rythme et du geste.

« Chez Mesdames Nerici, a San Fantino, samedi dernier, en soirée, était donné un bal somptueux autant qu'élégant. Parmi les danseuses: « Madama » Denis (surnommée la « Pantaloncina » (33), la Nina di Sales, Madame Colonna, Madame Catrolli, celle-là même qui, cette année au théâtre de San Benedetto, vient d'être tant applaudie dans ses danses, et qui nous rappela la grâce et la perfection des meilleures ballerines qu'on ait jamais vues ici. Elles étaient toutes habillées fort élégamment, avec une profusion de dentelles d'un grand prix, splendides, mais sans « guardinfanti ». Toutes les autres virtuoses de la danse et de la musique se trouvaient

(33) Ainsi surnommée parce qu'elle était la fille d'Andrea Cortini qui tenait dans les comédies le rôle de « Pantalone ».

aussi là; cependant, parmi elles, et on ne sait pour quelle raison puisqu'elles étaient invitées, on ne vit point Mesdames Penni, Nichini et Agostinelli. De nombreux nobles du pays et deux étrangers de marque exécutèrent, seuls, une danse dans cette fête, avec beaucoup de brio et de grâce et, un peu à l'écart, étaient assises une quantité de nobles personnes, hommes et femmes qui admiraient la danse et y prenaient le plus vif plaisir. Il y avait des musiciens de choix, une multitude de lumières et une abondance magnifique de rafraîchissements. M. Denis, très applaudi dansa seul de tous les virtuoses du ballet et il fut ensuite placé à la direction des contredanses qui, dirigées par lui et exécutées par des gens qui y étaient exercés, furent infiniment agréables, si bien que la fête unanimement appréciée, débuta et se termina sans que naquit le plus petit accroc (34). »

Les « mondanités » donnent à Gozzi l'occasion de jeter un regard en dehors de Venise. Il a, en effet, quelques correspondants (peu nombreux) qui le tiennent au courant des solennités diverses des régions voisines. Dans plusieurs numéros d'août, de septembre et d'octobre, un de ces correspondants qui tient à garder l'anonymat envoie de nombreux détails sur les fêtes célébrées à Parme à l'occasion des noces de l'Infante Isabelle de Bourbon avec l'archiduc Joseph d'Autriche. Ce sont de minutieuses descriptions des

(34) *Gazzetta Veneta*, p. 27-28.

cadeaux, du trousseau, des cérémonies, des divertissements, des spectacles auxquels cependant « Venise n'a rien à envier » (35). Il serait intéressant d'établir qui était exactement cet « amico del nostro foglio » que ses affaires appelaient à Parme.

Il est tout d'abord question dans la *Gazzetta Veneta*, d'un merveilleux feu d'artifice dont la préparation avait été confiée à Gasparino Raffi, beau-père du fameux comique Medebach, puis d'un drame qui n'exigeait pas moins de 384 habits différents destinés aux chanteurs et aux danseuses (36). L'arrivée à Mantoue de la « Serenissima Sposa » est annoncée pour la date du 15 septembre. Après avoir assisté à des représentations données en son honneur, Elle quittera cette ville le 17 et sera à Trente le jour suivant. Suit ici la liste des hauts dignitaires de la Cour qui doivent accompagner l'Auguste voyageuse, de Castelmaggiore à Vienne (37).

Dans le numéro du 13 septembre, il est parlé de la venue à Parme du Prince de Liechtenstein qui avait comme mission de demander à Don Filippo la main de sa fille, Isabelle, pour l'archiduc Joseph. Ce soir-là eut lieu la première représentation de l'opéra de l'abbé Frugoni : « Le Feste d'Imeneo » cependant que toute la ville était féeriquement illuminée. La soirée

(35) Voir les numéros : LV (p. 245), LVIII (p. 257), LXI (p. 264) ; LXIV (p. 275), LXV (p. 277), LXVI-LXVII (p. 280), LXIX (p. 286), LXXIV (p. 308), LXXVII (p. 327).

(36) *Ed. cit.*, p. 245.

(37) N° LVIII, p. 257.

se termina par un banquet et un bal offerts par le Prince. Enfin, le 7 septembre, dans le Dôme, était célébré le mariage. Les illuminations durèrent la nuit entière (38). Nous suivons la « Serenissima Sposa » dans son voyage à Mantoue, puis aux confins de la République Vénitienne où vint l'accueillir le vice-podestat de Verone qui l'accompagna jusqu'à Castelnovo. Un somptueux festin attendait le cortège royal. Ensuite, ce fut l'arrivée dans la ville de Trente, toute pavoisée, et la visite de « Santa Maria Maggiore » et de ses fameuses orgues (39). S.A.R., acclamée par la population, saluée par des salves d'artillerie, partit le lendemain pour Bolzano et Vienne, où elle fit une entrée vraiment triomphale le 6 octobre. Parmi les grandes fêtes qui eurent lieu ce jour-là et le lendemain, la représentation de l'opéra nouveau de Metastase (dont Hasse avait composé la musique) revêtit un éclat tout particulier) (40). Ici se termine la chronique de ce grand mariage qui inspira au comte Daniele Florio, issu d'une noble famille d'Udine, un poème qu'il fit précéder d'un sonnet dédié à l'Empereur et à l'Impératrice (41).

Ces quelques allusions aux fêtes de Mantoue et de

(38) « Ottantatremila lumicini fra quelli di vetro venuti da Venezia e quelli di terra si contarono... ma il vento accompagnato da un poco di pioggia, non lasciò godere una veduta così magnifica. » (*Gazzetta Veneta*, LXIV, p. 275.)

(39) « Quell'organo cotanto famoso appresso tutte le nazioni. » (*Gazzetta Veneta*, p. 286.)

(40) C'était « Ercole al bivio », éd. cit., p. 308.

(41) *Ibid.*, p. 327.

Parme et aux déplacements de princes étrangers sont les seuls renseignements que contiennent la *Gazzetta* sur ce qui nous nommerions la « vie internationale ». C'est que l'on touchait à un domaine que Gozzi s'interdisait et par goût et par nécessité : la politique.

Pour la « politique intérieure », il ne fallait pas y songer. S'en occuper était absolument interdit dans la Venise mystérieuse des subtils poisons et des plombs redoutables où le lion tenait perpétuellement sa gueule ouverte aux dénonciations anonymes (42).

C'est tout au plus si trois modestes petites lignes, dans le numéro du 23 février 1760, font une allusion plaisante aux « Savi del Consiglio », les hauts magistrats de la Sérénissime. Un fou avait blessé six personnes : « Il est des fous à qui on aimerait parfois mieux avoir affaire qu'aux Sages... le Ciel nous garde de ceux-ci (43). » Grande audace dont le rédacteur, les abonnés et les lecteurs durent à la fois trembler et se réjouir pendant de longues semaines.

(42) Diderot, dans une lettre à Mlle Volland, narre l'aventure arrivée à Montesquieu. Un jour que celui-ci se promenait à Venise en compagnie de Chesterfield, l'Anglais voulant lui jouer un tour lui dit qu'il était soupçonné par le Conseil des Dix. Montesquieu, affolé, brûla aussitôt ses notes sur les Inquisiteurs d'Etat et abandonna la lagune pour la Hollande. (Diderot, *Œuvres comp.*, vol. XIX, p. 124.) Ceci n'est qu'une légende. Voici ce qu'en dit le baron A. de Montesquieu dans sa préface aux « Voyages de Montesquieu » (p. 24). « Les notes de Montesquieu subsistent ; de plus, le Président ne cite point Lord Chesterfield parmi les personnes qu'il a fréquentées à Venise. Il ne le connut que l'année suivante, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans son voyage en Hollande. »

(43) *Gazzetta Veneta*, p. 35.

Il eût été plus facile de donner quelques nouvelles sur la situation de l'Europe, mais Gozzi n'en avait pas le goût (44).

*
**

IV. — INFORMATIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES.

Les chroniques que nous venons de passer en revue sont toutes du genre directement « utilitaire » qui est l'un des deux aspects de la *Gazzetta*. Venons-en à la partie éducative de ce journal. On peut y distinguer les rubriques littéraires et artistiques et les chroniques morales. Les premières ont encore, pour une grande part, simple caractère d'information. Il en est ainsi de celles qui touchent à la peinture et à la musique. Ces arts semblant échapper à la compétence de Gozzi, il devait se contenter d'annoncer et tout au plus de décrire. Le 2 avril, il annonce l'exposition, Place St-Marc, du tableau d'un peintre renommé : Domenico Majotto (dit : « Maggiotto »), disciple de Giambattista Piazzetta (45). Ce tableau représente un

(44) En 1741, alors que commençait la guerre de Succession d'Autriche, il écrivait de Vicinale à son ami Seghezzi : « Mentre che tutto il mondo ragiona d'imperatori morti, di stati che s'hanno a rivolgere, io do a beccare ad una gallina e sto quieto. » (*Opere*, T. XVI, p. 42.)

(45) « Immaginoso e gagliardo più degli altri suoi contemporanei, quantunque talvolta tenebroso nel colorito. » P. Molmenti : « *Storia di Venezia nella vita privata* », p. III, p. 107.

miracle opéré par saint Benoît sur un pauvre infirme et sur un enfant agonisant. Neuf personnages de grandeur naturelle, ou presque, composent cette toile. Suit la description de ces personnages dont les expressions sont toutes différentes, et une appréciation technique; « le dessin, au dire des connaisseurs, est d'une correction absolue. Pour le coloris, il a encore ennobli la manière de son maître... toutes les attitudes sont naturelles, bien qu'embellies et rendues agréables par la hardiesse dans le pittoresque... En un mot, Majotto, en toutes choses, s'en est tenu à l'imitation de la nature, mais il a choisi ce qu'il y a de meilleur et de plus beau en elle (46). »

Quel est celui d'entre nous qui, lisant le récit de cette scène, n'a évoqué la foule élégante et bigarrée s'arrêtant, curieuse, et ne s'est alors souvenu de Francesco Guardi exhibant en pleine place, non loin des tables de « Floriano Caffetier », ses toiles pour les vendre au plus offrant ? Gozzi fera une autre allusion à ce Majotti, dont une œuvre magistrale illustra un épisode de la vie d'Antoine, telle que le rapporta Plutarque, et où l'artiste « voulut unir le charme et la grâce de son pinceau à la manière robuste qu'il avait apprise de son maître (47) ». Continuant à traiter ce même sujet, Gasparo, rappelle l'anecdote rapportée par Elie au sujet d'un peintre nommé Theon,

(46) *Ed. cit.*, p. 81, n. XVII.

(47) *Ed. cit.*, p. 425, n. XCV.

lequel ayant peint un homme dans une attitude de combat l'avait non seulement parfaitement imité..., mais encore, en le découvrant, fait sonner de la trompette et battre du tambour; grâce à quoi les concurrents tous animés d'un esprit batailleur, voyant le tableau le jugèrent fort beau » (48).

Dans un autre feuillet de la *Gazzetta Veneta* (49), Gozzi vante le talent d'Alessandro Longhi, fils du grand peintre vénitien Pietro Longhi; puis il disserte longuement sur les beautés de la nature et sur les imitations qu'en font les artistes, qui ne la voient pas tous de même, ce qui est cause de la diversité de leurs manières. Et il constate toute la différence qui sépare Tiepoletto (50) de Longhi : le premier présentera un fait d'armes, une assemblée de hauts personnages, un débarquement; le second, un bal, une bonne fortune, une élève musicienne et cette imitation ne sera pas moins parfaite que l'autre, car l'on retrouve dans la nature aussi bien la grandeur que la grâce et tel voit l'une et tel voit l'autre. »

Le portrait, si ressemblant, qu'Alessandro Longhi a fait d'un hôtelier sera exposé le jour de St Roch à l'école du même nom. C'était un usage, parmi les jeunes artistes, de montrer ainsi leurs œuvres au public,

(48) Gozzi écrivit par erreur dans la « *Gazzetta Veneta* » (p. 425), et dans le « *Proemio al Mondo Morale* » : Terone. Il s'agit en réalité de Theon.

(49) *Ed. cit.*, p. 243, n. LV.

(50) Tiepoletto ou « Chiepoletto » étaient les diminutifs familiers donnés à Giambattista Tiepolo. (Cf.: Molmenti: « *G.-B. Tiepolo, la sua vita e le sue opere* », Milano, 1909, p. 22.)

usage que ne dédaignaient pas les peintres consommés qui pensaient ainsi contribuer à l'accroissement de la renommée de leur belle école vénitienne. « Je ne sais, ajoute Gozzi, si je dois placer il Sig. abate Longhi parmi les jeunes peintres ou parmi les vieux, puisque sa réputation a été établie auparavant déjà, par d'autres œuvres » (51).

A propos des artistes que cite Gasparo, il ne faut pas oublier le paysagiste Jacopo Marieschi, dont il loue un tableau représentant Saint Jean l'Évangéliste, entouré d'anges, qui ornait depuis peu l'église dédiée à ce grand saint (52).

Guido Reni et le Tintoret sont aussi mentionnés, non pas tant à cause de leur génie, qu'à cause de leur originalité d'esprit (53). La critique musicale tient un peu de place dans la *Gazzetta Veneta*. Ce sont presque uniquement des comptes rendus d'auditions d'oratorios ou d'opéras, et des distributions plus ou moins généreuses d'éloges décernés aux cantatrices, aux musiciens, et aux compositeurs. « A l'asile des Incurables, dimanche, lundi et mardi fut chanté un Oratorio sacré intitulé : « *Virgines prudentes et fatuae* »... La musique est du signor Vincenzo Ciampi qui mérite beaucoup de louanges. Chacune des chan-

(51) *Ed. cit.*, p. 244, n. LV.

(52) *Gazzetta Veneta*, p. 222.

(53) « I pittori hanno sempre dello strano e del fantastico Chi nol sapesse quasi per proverbio, legga le vite del Vasari, quelle che scrisse il Ridolfi e altre siffatte che ne sono molte, e vedrà se io dico il vero. » (*Ed. cit.*, p. 181.)

teuses fut applaudies, mais celles qui eurent le plus de succès furent Mmes Regina Rossi, Laura Raimondi et Francesca Rubini. Les deux premières se firent particulièrement remarquer dans un duetto qui plut à tous les auditeurs. Très remarquée aussi, parmi les musiciennes, une violoniste qui accompagna un air à Mme Rubini (54).

Quant aux lettres qui étaient, avec l'observation morale, le domaine propre de Gozzi, la *Gazzetta* leur faisait une large place. Elle leur consacre des chroniques de critique littéraire et théâtrale et des rubriques d'information. Nous nous en tiendrons ici à ces dernières, désirant étudier systématiquement l'œuvre de Gozzi comme critique littéraire et dramatique dans l'ensemble de ses journaux.

La rubrique « Nouvelles théâtrales » était assez semblable à ce qu'elle est dans nos journaux modernes. En voici deux exemples : « Mardi soir, dernier jour de Carnaval, au théâtre St-Samuel, à 5 heures précises, commencera la représentation d'une brève « mais ridicule comédie », qui se terminera par un feu d'artifice dont les différentes pièces représenteront diverses figures et des fontaines d'une invention nouvelle et charmante qui surprendront. Le « bouquet » représentera le Triomphe de Bacchus... Le billet d'entrée sera vendu 15 sols » (55). « Ce soir et

(54) *Ed. cit.*, p. 83-84.

(55) *Ed. cit.*, p. 23, n. IV.

demain, au théâtre St-Moïse, changement de spectacle. On jouera le drame : « La Buona Figliuola ». Lundi sera repris le drame intitulé : « Philosophie et Amour », avec de nombreux ballets... » (56).

Parmi les « livres nouveaux » (« libri sotto il torchio ») figurent en grand nombre ceux des Jésuites (57). On était alors au plus fort de la guerre contre ces religieux. Déclarée un an auparavant au Portugal, par le marquis de Pombal, elle devait amener leur expulsion, mais la suppression de l'Ordre n'eut lieu qu'en 1773.

On annonce aux curieux du moyen-âge la publication imminente des « Memorie del beato Enrico morto in Trevigi l'anno 1315 (58) » et à ceux de l'antiquité, une nouvelle édition des sonnets de « Caton d'Utique », traduits en vers latins et munis de la clef des énigmes. Comme, ajoute-t-on, « c'est une œuvre divertissante, non moins qu'une œuvre de valeur, elle pourra également servir de studieux exercices pour les beaux esprits et d'agréable pâture aux conversations journalières » (59).

Les amateurs de poésie sacrée ne sont pas oubliés. Antoniô Bianchi, « servitore di gondolo », annonce à

(56) *Ed. cit.*, p. 23, n. IV.

(57) *Ibid.*, p. 152, n. XXXIV.

(58) *Ibid.*, p. 35, n. VI.

(59) *Ed. cit.*, p. 274, n. LXIII. Dans le n. LXXX, p. 338, il est aussi question de la publication « d'una versione della Commedia di Plauto, fatta da persona di grande intelligenza del teatro, con una prefazione in cui si ragionerà lungamente e con molta dottrina intorno al teatro antico e moderno. »

leur intention, une réédition de son poème « Davide, Re d'Israele » (60).

Dans le numéro du 27 décembre, l'éditeur vénitien Antonio Zatta recommande aux lecteurs « l'Histoire de l'Eglise depuis le commencement du monde jusqu'au XVIII^e siècle », de Mgr. Godeau, d'abord évêque de Grasse, puis de Vence (l'un des habitués de la Chambre Bleue de l'Hôtel de Rambouillet), traduite en italien par le Père Arnaldo Speroni, bénédictin, directeur du noviciat de S. Giorgio Maggiore (61).

Gozzi publie peu de poésies dans la *Gazzetta Veneta* : un sonnet de Frugoni (62), quelques autres, bien médiocres et deux fragments, d'une veine meilleure, traduit de Perse (63) et de Gessner (64).

*
**

V. — CHRONIQUES D'OBSERVATIONS ET D'ÉDUCATION MORALE.

Les diverses rubriques dont nous venons de parler se trouvaient toutes déjà, plus ou moins, dans les journaux vénitiens qui avaient précédé la *Gazzetta*.

(60) *Ibid.*, p. 291, n. LXX.

(61) *Ibid.*, p. 424, n. XCIV.

(62) « All' invitissima città di Venezia », éd. cit., p. 401, n. XCI.

(63) C'est le début de la 3^e Satire, *Ibid.*, p. 73.

(64) C'est un extrait de la « Mort d'Abel » (« Der Tod Abels ») publié en 1758. *Ibid.*, p. 303, n. LXXIII.

En quoi consiste donc l'originalité de cette dernière par rapport à ses devancières ? En quoi aussi peut-on dire qu'elle s'est inspirée du *Spectator* ? C'est par l'importance qu'y prennent, au cours de la publication, l'observation et l'éducation morale.

« L'étude universelle de l'homme ouvre un champ immense aux écrivains. Il y a deux mondes sur lesquels ils peuvent faire leurs réflexions : l'un est le monde vivant qui est une continuelle représentation de ce que nous avons sous les yeux et l'autre est le monde mort connu de nous par les chroniques, les histoires, les lettres, les nouvelles, et les autres écritures qui nous conservent le souvenir du temps passé » (65).

Observation de la vie et du monde, de l'homme, de ses vices et de ses vertus, parfois de son génie, voilà la source intarissable des inventions de Gozzi dans la *Gazzetta Veneta*. Tout cela revêt une forme variée; dialogues, fables, ou contes. Prenons au hasard des numéros quelques-uns de ces contes dont Giordani a pu dire qu'ils étaient un modèle du genre, et une de ces fables où apparaissent à chaque ligne l'humour et la sereine philosophie de leur auteur. L'« Avviso » qui annonce la naissance de la *Gazzetta Veneta* ne contient-il pas justement la délicieuse « favoletta » du « Père qui laisse un trésor à son fils » (66), où le

(65) *Gazzetta Veneta*, p. 44.

(66) *Ibid*, p. 2-3-4. Notons ici qu'il semble y avoir une erreur au dernier vers de la troisième strophe. Voici les trois derniers vers :

voile de l'allégorie dissimule une vérité des plus certaines; en effet, les hommes, pour la plupart, vont chercher bien loin ce qu'ils ont le plus souvent à la portée de leur main dans leur propre pays.

Comment pourrait-on garder son sérieux au récit, quelque peu léger, il est vrai, mais si joliment raconté, de la cruelle vengeance des trois jeunes filles qui, ayant à se plaindre de l'infidélité d'un galant qui les courtisait également toutes trois, saisirent une paire de ciseaux et d'un habile coup, l'affligèrent à tout jamais d'une voix de soprano (67). Et l'auteur d'affirmer la véracité de ce conte qui eût pu être signé Boccace.

Gozzi aime le naturel et la vérité. Tout ce qui est pompeux, amphigourique, maniéré, lui déplaît souverainement. Quand il vient à parler de l'Eloquence Sacrée, il déplore qu'elle naisse, non du cœur, mais de l'esprit, et il ajoute que « il grande apparecchio degli argomenti e il fiore del parlare » peuvent étonner, mais n'émeuvent pas (68). Bossuet s'adressant

« E cominciò fra suo cor a pensare
Non alla morte del padre affogato,
Ma duolsi del tesoro sotterato. »

Logiquement, après ce « non alla morte », nous attendons un complément qui forme une antithèse. Antonio Zardo (cf. note 16, p. 3) explique que « questo subitaneo trapasso da un costrutto grammaticale ad un altro è un caso di « anacoluto » non imitabile. »

Cette affirmation ne nous empêche pas de croire à une leçon erronée. Gozzi n'aurait-il pas écrit (sans doute illisiblement) quelque chose comme :

« dove sia il » dont le copiste a fait « duolsi del » ?

(67) *Ed. cit.*, p. 452, n. XCIZ.

(68) *Gazzetta Veneta*, p. 57.

aux prédicateurs de son temps n'avait-il pas dit quelque chose d'analogue ? « O faibles discoureurs dont les sermons sont le fruit d'une étude lente et tardive, détruisez-vous les remparts des mauvaises habitudes en jetant des fleurs ? (69).

Gozzi est assez indulgent pour le sexe féminin. A qui demande de blâmer les femmes parce qu'il vient d'être trahi par l'une d'elles, il répond qu'avant de critiquer la femme, il lui faudrait connaître l'homme : Pygmalion, dit-il, avait animé une statue, lui donnant donc ce qu'il y a de plus grand sur la terre : le souffle de la vie ; mais devenue femme, elle aima un autre homme. Pygmalion lui avait tout donné, sauf l'amour (70). Ailleurs, Gozzi, répondant à un ami désespéré qui le consulte au sujet d'un amour malheureux, lancera cependant un petit coup de patte aux coquettes qui laissent au désespoir ceux qu'elles aiment, feignant l'indifférence, par un raffinement de coquetterie. Il prodigue ses conseils pleins de sagesse et les termine par des vers délicieusement ironiques (71).

Que pense Gozzi de la discrétion des femmes ? Peu importe si elle racontent volontiers les faits des

(69) Bossuet : *Oraison funèbre du R.P. Bourgoing*. La Bruyère a également flétri « le discours chrétien devenu un spectacle. » (*Caractères*, Ch. XV.)

(70) *Ed. cit.*, p. 64-65, n. XIII.

(71) « Tacer meglio era, e non versare inchiostro
Or sa che l'ami, e sarai servo quanto
Ella vorrà ; che questo è il destin nostro. »

(*Ibid.*, p. 352, n° LXXXIII.)

autres; la discrétion consiste à garder le silence sur ses propres actes. Il serait plus facile, ajoute-t-il, d'arracher de terre un chêne vieux de quarante ans, qu'un secret de la bouche d'une femme.

Il n'a garde d'oublier le fameux « *cicisbeo* » et la satire qu'il fait du chevalier servant est empreinte d'une exquise finesse. D'après lui, les hommes, grâce aux dames acquièrent toutes les qualités, deviennent bons et actifs (72). Et là, il nous semble voir Gozzi sourire doucement de ce fameux « *risolino cheto ed interno* ». Parfois son ironie est mêlée de tristesse. C'est surtout lorsqu'il s'agit de l'éducation que certains parents donnaient à leurs enfants. Il se révolte d'entendre un dialogue comme celui-ci: « L'enfant, levant les yeux au ciel, demandait à son père ce que faisaient les étoiles ? Celui-ci répondit : « O mon fils, les étoiles sont des étoiles et des choses qui brillent comme tu vois ». — Seraient-elles donc des bougies ?... de suif, ou de cire ? reprit le jeune garçon. — O, de suif, dans le ciel ? Non, de cire..., de cire », dit le père voulant en finir, se trouvant fort embarrassé pour répondre » (73).

Et pourtant, ajoute Gozzi, ce même père déclarait avec le plus grand sérieux qu'il ne voulait pour son fils d'autre maître que lui !

Comme l'on demandait au Gazetier de parler un

(72) *Ed. cit.*, p. 420 et suivantes. Cf. les lettres de « *Sofronia* » et celles d'« *Ippolita* ».

(73) *Ed. cit.*, p. 87-89, n. XVIII.

peu de cette jeunesse qui n'a plus foi en la parole des anciens, il dit que les querelles entre les jeunes et les vieux ont existé de tous temps, et qu'il serait plus facile de réunir l'eau et le feu, que de mettre d'accord deux générations. Et, en peu de lignes, il dépeint les jeunes gens impétueux, bavards, inexpérimentés, faits pour l'amour, toujours remplis d'espoir (74), joyeux, désinvoltes ; il décrit ensuite les vieux, peureux, timorés, avarés, très attachés à l'existence, parce que sur le point de la perdre, qui vivent plus de souvenirs que d'espoirs, et indulgents, plus par faiblesse que par générosité. Il y a là deux tableaux d'une réelle beauté et qui mériteraient d'être mieux connus ; deux pages écrites depuis bientôt deux siècles, mais qui palpitent encore de vie parce que les passions y sont fidèlement retracées et que les passions ont été et seront toujours les mêmes (75).

Gasparo les connaît bien : à propos de l'avarice, il déclare « qu'il n'est pas d'homme quelque riche qu'il soit, vêtu d'or ou d'argent qui, voyant un sequin sur le chemin au milieu d'ordures, ne se baissât, s'il n'était pas observé, pour le ramasser. »

La *Gazzetta Veneta* devient au fur et à mesure qu'elle paraît, de plus en plus littéraire. La partie « pratique » du journal n'intéressait guère Gasparo Gozzi (sauf cependant les « faits divers » qui lui per-

(74) « Perchè lo sperare è dell' avvenire, il ricordasi è del passato. » (*Ibid.*, p. 70.)

(75) *Gazzetta Veneta*, p. 69-72.

mettaient de dessiner les petits tableaux de mœurs où il excellait). Mais en donnant une grande importance aux chroniques littéraires et morales, il s'inquiétait de savoir quelles seraient les réactions de son public. Cette préoccupation, si naturelle chez un journaliste, se trahit dans les essais qu'il fait pour établir un échange d'idées avec ses lecteurs. L'exemple lui en était donné par le *Spectator* et l'on peut trouver là une imitation fort nette de la feuille anglaise. Il est possible que cette correspondance fût pour la *Gazzetta Veneta*, comme pour le *Spectator*, un artifice littéraire destiné à varier la forme des chroniques. Mais elle répondait trop bien, pour ne pas avoir une grande part de réalité, à deux nécessités qui s'imposaient au rédacteur; savoir ce que désirait son public et l'avoir comme collaborateur. Dès le début, il avait quêté l'avis de ses lecteurs. Ceux-ci étaient bien difficiles à contenter si l'on en juge par la lettre suivante : « Al Stimatissimo Sig. Osserv. il Sig. Vene Gazzettiere ». « Celui qui écrit se plaint de ce qu'à Venise, il y ait plus de maisons à louer que celles qui sont énumérées dans le premier feuillet de la Gazette ». — « Je réponds que je n'indiquerai jamais que celles qui m'ont été signalées. Les autres peuvent être louées sans que je le sache. » — « On se lamente de l'inexactitude du prix des marchandises. » — « Je réponds qu'ils sont exacts. Des personnes particulièrement expérimentées me l'affirment. Il est entendu que les prix donnés sont

toujours des prix de gros. » — « On gémit de ne pas trouver le récit des événements les plus notables, comme on les trouve dans les Gazettes de Londres, de Paris et de Hollande. » — « Je réponds que, quand il arrivera quelque chose d'important, je l'écrirai ; mais, n'étant pas le Destin, je ne puis faire que cela arrive. » — « L'on vous menace de vous remplacer à la rédaction de la *Gazzetta Veneta*. Tous ces avis émanent d'une personne qui vous veut du bien. » — « Je lui en suis extrêmement obligé et je la compterai désormais au nombre de mes plus chers amis (bien que je ne la connaisse pas) parce qu'elle parle franchement et qu'elle m'a donné l'occasion de noter ce petit événement » (76).

Ce lecteur, vrai ou supposé, était un homme précis, qui exigeait avant tout de son journal des renseignements exacts.

Gozzi demandait à ses lecteurs d'être aussi ses collaborateurs à la *Gazzetta Veneta*... « Le public, écrit-il, doit spontanément me fournir de quoi l'engraisser, comme il a fourni, pendant un temps, la matière des gazettes à Addison, à Swift, à Steele... sur les traces de qui, bien que de loin, à cause de mon peu d'habileté, j'ai l'intention de marcher » (77). Cette collaboration ne devait pas être très importante et se réduit à quelques lettres, le plus souvent anony-

(76) *Ed. cit.*, p. 13, n. 2.

(77) *Ed. cit.*, p. 317, n. LXXV.

mes, ou signées de simples initiales, dont l'objet était de discuter une question ou de demander un renseignement quelconque. Le correspondant recevait par la suite une réponse.

Une des questions qui passionnait le plus le public (tout au moins celui qui prenait la plume) était la forme littéraire à donner à la gazette, comme en témoigne ce billet, extrait du numéro 4, daté du 16 février (78) :

« Monsieur le Gazetier. Je vois que vous êtes un homme raisonnable. A peine étiez-vous averti que les cas les plus curieux et les événements les plus notables ne dépareraient pas votre gazette, qu'aussitôt vous commençâtes à les y mettre. Je vous indiquerai un autre défaut et je vous recommande de vous en corriger. La méthode, ô mon ami, a été observée pour un temps; mais, hélas, aujourd'hui la plus grande partie des auteurs néglige de placer un axiome quelconque en tête de chaque historiette qui doit servir à sa démonstration... Courage donc, faites à ma manière et soyez persuadé qu'alors, moi aussi, avec la plus grande hâte, j'irai régulièrement acheter votre journal et je le recommanderai à mes amis : un auteur peut-il être supplié de manière plus persuasive?

« Je suis « Methodophylax ».

— « Je n'ai pas promis de « système », mais une gazette, répond Gozzi. Vous voulez des doctrines

philosophiques et des « systèmes » et vous me promettez, moyennant cela, d'acheter mes feuillets, je vous remercie : mais pour avoir un acheteur de plus, j'en perdrais par ailleurs une centaine. »

Si nous songeons que cette lettre n'est qu'un échantillon de ces rudes attaques, sans cesse renouvelées, que Gasparo devait subir de la part de ses détracteurs, de ses conseillers plus perfides que bienveillants, nous pourrions penser avec raison que bien peu de journalistes eussent été capables de tenir son rôle aussi vaillamment que lui. Il avait compris que son œuvre devait être accessible à tous et c'est bien pourquoi il écarta toujours les tirades philosophiques et ce qui pourrait selon sa propre expression, « sentir le rance » (79).

Quand venait à manquer la matière qui constituait le fond du journal, Gozzi, parfois cruellement embarrassé, devait faire appel à sa prestigieuse adresse. Quelques lecteurs grincheux (ne s'en trouve-t-il pas toujours) se plaignaient. Pietro Marcuzzi répondait par une comparaison fort ingénieuse avec le meunier à qui on n'apporte plus de grain à moudre et qui se voit dans l'impossibilité de fournir ses clients de farine; il ajoute que pour faire tourner son moulin, il est en train de moudre le cerveau d'un ami (80). Inutile de dire que cet ami était Gozzi. Ailleurs, il

(79) « Aver odor di rancidume. »

(80) *Gazzeta Veneta*, p. 198-99.

se croit un jardinier qui va chaque matin dans son verger tâter les fruits mûrs pour les donner au public, parfois, il les voit abattus par le vent ou par la grêle. Tantôt il désire la pluie, tantôt le soleil afin qu'ils parviennent à maturité. S'il trouve beaucoup de fruits à cueillir, il s'en réjouit; s'il n'en trouve pas, il enrage (81).

La collaboration du public se bornait à quelques lettres, le plus souvent anonymes ou signées de simples initiales, dont l'objet était de discuter une question ou de demander un renseignement. On interroge le journaliste à propos de tout : sur les livres à conseiller à la jeunesse, l'éducation à donner aux filles. « Croyez-vous qu'il soit utile d'employer pour elles, les mêmes méthodes que pour les garçons ? Quels sont les livres que vous jugez être les plus appropriés, tant pour la poésie que pour les sciences ? » (82). Peu suivi et peu soutenu par le public, Gozzi ne l'était pas plus par son éditeur qui ne lui laissait que le tiers des bénéfices (83). Le profit que le rédacteur en tirait n'était nullement en rapport avec le temps qu'il passait à la composer. Mais Gasparo Gozzi n'était pas assez intéressé pour que cette raison eût pu le détacher du journal qu'il avait fondé s'il avait eu la pos-

(81) *Ed. cit.*, p. 189.

(82) *Ibid.*, p. 358.

(83) « Il conte Gozzi non vuole più distendere la *Gazzetta* c'ha tutta la ragione della sua come quegli che ne dovea portar tutto il peso e non beccar che il terzo dell' utile. » (*Lettera del Patriarchi all' abate Gennari*, 31 Gennaio 1761.)

sibilité d'y exposer largement ses idées. Or le programme de la *Gazzetta Veneta* l'empêchait de développer ce qui lui tenait le plus à cœur. Il finit bientôt par renoncer à son entreprise.

*
**

VI. — LA FIN DE LA « GAZZETTA VENETA »

Une telle diversité de chroniques et un tel talent dépensé à les remplir font pour nous de la *Gazzetta Veneta* le plus intéressant et le plus vivant des journaux de Gozzi et l'on peut dire aussi de ceux de son temps. L'on voudrait que les contemporains aient eu conscience de ses grands mérites : abondance d'informations utiles et divertissantes, leçons de saine morale sans pédanterie ni grandiloquence, et cela, dans une forme simple. On ne peut reprocher à Gasparo Gozzi quelques négligences de style qui apparaissent çà et là. Il voulait être compris de tous ses compatriotes sans exception : c'est donc à dessein qu'il emploie certains mots dialectaux quand il n'est pas sûr que la forme toscane correspondante sera comprise des lecteurs. Les anacoluthes que l'on trouve fréquemment dans la syntaxe populaire, tombent naturellement de sa plume et contribuent certainement à donner de la vivacité au style.

En fait, la *Gazzetta* eut peu de succès ou du moins un succès éphémère. Ce n'était certes point pour son plaisir que Gozzi y avait accordé une large place aux « Petites Annonces » et aux informations commerciales. Ce n'était point non plus pour un profit direct, car les annonces n'étaient pas payantes (84). Il espérait que le public en apprécierait l'intérêt. Or, les vénitiens ne reconnurent pas la commodité de ces annonces. On a vu comment le rédacteur devait prouver leur efficacité en matière matrimoniale. Dès le sixième numéro il devait aussi spécifier que de nombreuses demeures avaient été louées par l'entremise de la *Gazzetta* (85). Il ne semble pas que la nécessité d'une feuille commerciale apparût davantage aux marchands vénitiens. Une telle gazette (surtout lorsque son rédacteur n'est pas un spécialiste) ne peut rien s'il ne se trouve des lecteurs de bonne volonté. Or, les intéressés n'étaient sans doute guère portés à rendre publiques leurs informations particulières. Le libraire, Giambattista Pasquali n'est-il pas obligé, à propos du « Dictionnaire Universel du Commerce » des frères Savary, de supplier par la voie de la gazette tous ceux qui ont à cœur l'utilité générale ou leur intérêt particulier, de bien vouloir lui envoyer les observations ayant trait au commerce

(84) « Gli apportatori non sono in ciò aggravati da veruna spesa. » (*Gazzetta Veneta*, p. 13.)

(85) « Desidero che tali fatti diano animo al pubblico ad arrecare notizie a' luoghi assegnati. In ciò consiste la vera sostanza della *Gazzetta Veneta*. » (*Ibid.*, p. 35.)

vénitien. Il insiste sur l'importance d'une telle publication et sur les énormes avantages qu'auraient les villes d'Italie à envoyer en temps voulu, les nouvelles concernant les manufactures ou toute autre industrie nationale et il ajoute : « Pour celui dont la poitrine abrite un cœur véritablement italien, n'est-il pas pitoyable de voir l'article « Commerce d'Italie » réduit seulement à trois feuilles et demie, lorsque celui de la France en occupe jusqu'à trente-cinq ?... Ceci a même attiré l'attention des Anglais, lesquels voyant que leur article du Commerce remplissait chez Savary sept feuilles et demie seulement, ont avec habileté, adapté dans leur propre langue tout ce même Dictionnaire au commerce particulier de leur nation. Que devons-nous faire, nous qui vantons nos grands hommes et qui les proposons comme modèles et comme maîtres aux autres peuples ? (86). »

La *Gazzetta Veneta* devait vivre une année seulement. Le 31 janvier 1761, l'éditeur Pietro Marcuzzi informe les lecteurs que le rédacteur ne peut continuer son travail et qu'une autre plume remplacera la sienne (87). Gasparo Gozzi se montre attristé de ne pouvoir continuer, mais, dit-il, « mon encrier n'est pas le seul et il y a d'autres cerveaux qui pensent » (88). Il est attiré par des sujets plus graves. Dès le vingtième numéro de la gazette, il devait annoncer

(86) *Gazzetta Veneta*, p. 295.

(87) *Ibid.*, p. 473.

(88) *Ibid.*, p. 474.

une autre publication qui aurait dû porter le nom de *I Pellegrini* et qui ne fut autre que le long et fastidieux roman allégorique : *Il Mondo Morale* (89).

Abandonné de son brillant rédacteur, la *Gazzetta Veneta*, avec un titre légèrement modifié, continua de paraître sous l'impulsion moins heureuse, certes, de l'abbé Pietro Chiari (90).

(89) Gozzi avait intitulé « Congrega degli Osservatori ignoranti » un de ses écrits inachevés, paru au T. VI des *Opere*, Venise, 1758.

(90) Cf. Annexe II.

CHAPITRE IV

IL MONDO MORALE

*... E che ti valse
Congregar Pellegrini trovatori
Di fole e d'allegorici romanzi ?
Che, l'invocar gravi e facete Muse
Per empier a' tuoi dì mille qua-
dèrni
Sudasti invano. »*

(Gasparo Gozzi, *Sermone XVIII*,
a S. E. la procuratessa Caterina Dol-
fin Tron.)

*I. La « Congrega dei Pellegrini » et la publication
du Mondo Morale. — II Le roman allégorique, fond
du Mondo Morale. — III. Les pièces diverses. —
IV. Traductions et adaptations de Lucien et de
Klopstock. — La fin du Mondo Morale.*

I. — LA « CONGREGA DEI PELLEGRINI » ET LA PUBLICATION
DU « MONDO MORALE »

Le *Mondo Morale*, que Gasparo Gozzi écrivit tout en rédigeant sa *Gazzetta Veneta*, peut être considéré comme une sorte de complément littéraire à son périodique d'essai. A vrai dire, c'était surtout un roman allégorique publié en cahiers séparés.

La première annonce s'en trouve dans la *Gazzetta Veneta* du 12 avril 1760. Un correspondant supposé et qui signe : « Il Segretario della Congrega dei Pellegrini » écrit au gazetier. Après lui avoir rappelé quelques vers de Dante (1), il ajoute : « Je crois que vous n'ignorez pas que les hommes font tout par esprit d'imitation. Les chapeaux apparaissent tantôt immenses, tantôt minuscules, mais tous semblables; les vêtements sont coupés, aujourd'hui d'une certaine façon et demain d'une autre... cela n'est-il pas un signe manifeste de la grande envie qu'ont les hommes de faire ce qu'ils voient les autres faire... Vos gazettes ont produit cet effet. Je sais que quelques personnes songent à en publier de nouvelles qu'elles

(1) « Come le pecorelle escon del chiuso
Ad una, a due, a tre, e l'altre stanno
Timidette atterando l'occhio e il muso,
E ciò che fa la prima, e l'altre fanno. »

(*Purgatorio*, Canto III.)

intituleront : *il Grossetto* (2), *la Moneta Corrente*, *la Zecca*. Parmi ces personnes, il y a une assemblée de six hommes et de six femmes qui ont déjà préparé une quantité appréciable de choses écrites et qui commenceront à les faire connaître vers la fin du mois courant. »

Voilà donc cette « Congrega dei Pellegrini ». Que savons-nous d'elle ? « Six hommes et six femmes, las de bailler pour ne savoir que faire et ennuyés de se taire pendant une heure entière (comme s'ils n'avaient pas de langue) et parfois étourdis d'avoir trop parlé, tout à coup, tous ensemble, ont décidé comme passe-temps d'écrire quelques feuillets moraux » (3).

Pourquoi ces « pellerins » sont-ils ainsi nommés ? Parce que ce sont des « personnes, qui ont vu de nombreux pays, noté des usages variés et examiné des mœurs diverses et ne sont pas passées, ici et là, les yeux fermés et la bouche ouverte comme le font certains dans les esprits de qui ne s'imprime jamais rien de ce qu'ils voient au dehors ». Suit ici la liste des membres de l'assemblée : Camilla Romanzieri, Agata Stranapensati, Barbara Pescafondo, Giulia Cesioia, Cecilia Picchiapetto, Antonia Linguattola, Domenico Bilancini, Melchiorre Farfalla, Roberto Rigatieri, Alfonso Tanaglia, Cristoforo Laodicevo, Girolamo Frulloni.

(2) Il « Grossetto » ou « Grosso », nom d'une petite monnaie vénitienne d'une valeur de 4 sols (la 4^e partie d'une lire veneta).

(3) *Gazzetta Veneta*, p. 93.

Nous pouvons lire un règlement des promenades, des visites des hommes aux femmes et des femmes aux hommes. Dans le numéro suivant de la *Gazzetta Veneta*, daté du 16 avril, le même « Segretario » remercie le rédacteur d'avoir publié sa lettre et d'avoir donné quelques précisions supplémentaires sur son assemblée. « Elle est, dit-il, composée de certains esprits adonnés aux lettres, les femmes elles-mêmes qui y entrent, éprouvent un plaisir merveilleux à lire; mais elles ne lisent pas seulement pour mieux dormir; elles font quelques méditations inspirées par les livres... et ce qui me plaît le plus c'est qu'elles ne font jamais de citations latines ou grecques comme tant de personnes qui travaillent plus avec leur mémoire qu'avec leur intelligence » (4). Dans la *Gazzetta Veneta* du 30 avril, Paolo Colombani s'adressant à Pietro Marcuzzi (5) lui explique ce qu'est le *Mondo Morale*. « Parmi la « Congrega dei Pellegrini », quelqu'un écrit un morceau de morale, un autre fait une observation au sujet des mœurs; une autre encore compose et lit un conte allégorique, intitulé le *Mondo Morale*. Celui-ci, interrogé par ses compagnons sur le but qu'il poursuivait en écrivant cette fable répondit ainsi : Deux malheurs frappent les enfants dont l'intelligence commence à s'éveiller : l'un est, que les nourrices, les servantes et parfois même les aïeu-

(4) *Gazzetta Veneta*, p. 99-100.

(5) On se rappelle que Pietro Marcuzzi était l'imprimeur de la *Gazzetta Veneta*.

les [depuis que les mères ne s'en occupent plus (6)] leur emplissent les oreilles et l'imagination de contes tellement étranges que je ne sais comment ils ne deviennent pas fous. Tarasques, sorcières, oranges qui renferment des jeunes filles ensuite changées en colombes et qui endorment les cuisiniers (7), coqs voyageurs, génisses fileuses, grenouilles qui vont en carrosses... sont la première nourriture de ces cerveaux naissants... Il m'est donc venu à l'esprit... d'essayer de secourir cet âge tendre au moyen d'un genre de fable qui, sous le voile de quelques inventions allégoriques, renferme certaines vérités premières... Le *Mondo Morale* m'a donc été remis, ajoute Poalo Colombani et, dans peu de jours je le publierai... En attendant, donnez-en la nouvelle au public » (8). « Lundi, je ferai paraître le premier numéro, dit plus loin Paolo Colombani, et il comprendra une feuille et demie à cause des préfaces. Les lundis suivants, je publierai une seule feuille et cela aussi longtemps que je verrai l'ouvrage apprécié du public ou que les auteurs me fourniront de la copie. Ce sont des « Pellegrini » (aussi qui sait si la fantaisie ne leur viendra pas d'errer de nouveau par le monde comme ils l'ont fait plusieurs fois) et

(6) Cf. le *Sermone* de Gozzi, intitulé : « La corruzione dei costumi presenti ».

(7) C'est là une allusion à la fable de Carlo Gozzi, « la Fiaba delle tre Melarance » dont Gasparo devait pourtant faire l'éloge. Cf. *Gazzetta Veneta* (p. 466-469).

(8) *Ibid.* (p. 118-119, 30 Aprile 1760.)

ils entendent conserver leur liberté... Voilà pourquoi je ne veux pas contracter d'engagement envers des abonnés. De cette sorte, si mes feuilles ne plaisent pas au public, je ne serai pas tenu de les publier pour satisfaire à mes obligations envers un petit nombre de personnes » (9).

Nous savons donc avec certitude que le premier numéro du *Mondo Morale* vit le jour le 5 mai 1760 chez Paolo Colombani. Le périodique fut d'abord hebdomadaire, puisque le deuxième numéro porte la date du 12, et que le troisième est annoncé pour le 19, par la *Gazzetta Veneta* de l'avant-veille. L'éditeur déclare que la « Pellegrina I », qui écrit la plus grande partie du roman, n'a pu en composer qu'un seul chapitre à cause de son mauvais état de santé... « Elle est sèche et maigre comme une lanterne jaunâtre, avec des yeux livides et ne peut se tenir sur ses jambes... Ce qui m'ennuie c'est que votre gazetier est amoureux fou d'elle et je crains que cela n'influe aussi sur votre gazette... Sachez qu'il ne se détache jamais de sa personne, il l'imité et quand elle se plaint, il se plaint également... Priez le ciel pour sa santé à elle si vous voulez qu'il guérisse lui aussi » (10). Il faut croire que la condition physique de la « Pellegrina » ne s'était guère améliorée, puisque nous lisons ceci, environ un mois après : « A dire vrai, elle a un esto-

(9) *Gazzetta Veneta*, n° XXVI (p. 120, 3 Maggio 1760).

(10) C'est dire clairement que la « Pellegrina » et Gozzi ne font qu'un. *Ibid.*, n° XXX (p. 138, 17 Maggio).

mac de papier mâché » (11). C'était une excuse facile destinée à justifier un retard dans la publication et à faire patienter les lecteurs.

II. — LE ROMAN ALLÉGORIQUE, FOND DU « MONDO MORALE »

Les premiers fascicules et le premier tome du *Mondo Morale* sont en grande partie consacrés à la publication d'un roman moral qui donne son titre au périodique et qui en sera jusqu'au bout l'essentiel, même lorsque Gozzi aura été amené à lui adjoindre d'autres compositions littéraires.

« En partie pour mon amusement, et en partie pour lire quelque chose de temps en temps, dans une réunion d'amis qui m'en priaient, je me suis mise à écrire cette fable et je la lis au fur et à mesure qu'elle sort de mon cerveau et de ma plume... J'ai revêtu de corps humains tous les vices, toutes les vertus et une centaine de choses inanimées. J'en ai fait des hommes et des femmes à qui j'ai donné certains noms tirés du grec » (12).

C'est ainsi que s'exprime la « Pellegrina I » pour annoncer la naissance du conte allégorique (13). Nous

(11) *Ibid.*, n° XL (p. 179, 21 Giugno).

(12) *Opere*, T. IV, p. 9 (*Proemio della Pellegrina*).

(13) On peut se demander si Gozzi n'a pas été inspiré pour son allégorie par le fameux roman allégorique anglais paru au xvii^e s. : le *Voyage du Pèlerin de ce monde à celui qui doit venir*, de Bunyan.

ne pouvons nous dérober à la tâche fort ingrate, et qui n'a jamais été tentée, de résumer depuis le début jusqu'à la fin cette allégorie, puisqu'elle forme l'ossature de tout le roman.

Dans les premiers temps de l'humanité, « Accacia » (l'innocence) régnait à « Cardia » (le cœur), noble cité de la région d « Andropo » (l'homme). Ses ennemies, les « Patossie » (les passions) voulurent la chasser et prendre le pouvoir à sa place. Ce fut « Dolossia » (la fraude) qui tenta l'entreprise. Elle se rendit à la montagne « Cefalos » (la tête) pour y chercher une alliée. Là se trouvait une grotte habitée par une fée invisible « Psiche » (l'âme) (14). Dans cette grotte, l'on pouvait voir, agitée par un tourbillon perpétuel, une volière de cristal composée d'une sorte de chambre (la mémoire, qui est comme le « réservoir » des idées), divisée en une quantité de petites cellules. Dans un coin était un oiseau. Ici, une parenthèse s'impose. Qu'a donc voulu dire Gozzi ? Il s'est certainement souvenu du Thètète de Platon où est décrite une cage semblable, mais immobile (15). Pour l'auteur du

(14) Gozzi nous fait connaître en ces termes ses principales sources: « S'egli ti nascesse mai, o lettore, la curiosità di saperne più avanti diversi sono gli storici che ne hanno scritto, ma sopra tutti un celebrato inglese. » (Locke, « Essai sur l'entendement humain ») che ne fece un grande et solenne volume. »

A propos des facultés de l'âme, il renvoie aussi le lecteur à Aristote, ayant sans doute en vue le « De Anima ». *Mondo Morale*, ch. II (p. 19-20).

(15) « Faisons à présent dans chaque âme une espèce de colombier de toutes sortes d'oiseaux. » Platon, *Œuvres complètes*, traduites par Victor Cousin. (Paris, 1824, T. II, p. 199.)

Mondo Morale, le mouvement seul peut combattre l'inertie de l'esprit. Il doit tenir les idées constamment en éveil. C'est ce qu'il explique plus loin, quand il continue la description de la grotte. Celle-ci, dit-il, communiquait avec le dehors par cinq orifices (les cinq sens). Elle contenait un immense clavecin dont les sons invitaient les idées à sortir de leurs petites cellules et à ne pas s'abandonner à la paresse. Trois femmes frappaient les touches d'une manière plus ou moins habile : Tichia (le hasard), vieille et aveugle, Eucheria (l'opportunité) et enfin Melizia (la méditation), la meilleure de ces clavecinistes.

Dolossia donc, toujours en quête d'un allié, se mit à la recherche d'Idonio (le plaisir). S'étant transformée en une aimable jouvencelle (parce que c'est l'aspect le plus propre à émouvoir le plaisir), elle chanta une douce chanson pour inviter Idonio à venir auprès d'elle (16). Celui-ci descendit des airs, sous l'apparence d'un jeune homme, à peine âgé de quinze ans, aux traits dessinés comme au pinceau, au teint d'une fraîcheur éblouissante, aux yeux clairs et lumineux (17). Idonio, accompagné de Dolossia, se dirigea vers la grotte où était séquestrée la Curiosité. D'un simple geste, il fendit le rocher et fit sortir la jeune fille à qui il fit boire un breuvage enchanté (la volupté).

(16) « D'un verde ulivo all'ombra graziosa
Sto qui sedendo solitaria in pace. » *Ibid.* (p. 29).

(17) « Se non che di là a poco apparirono a mano a mano qua e colà alcune nuvolette non molto alte, qual dorata, qual di colore di rosa damaschina. » *Ibid.* (p. 29-30).

Celle-ci, dès la première gorgée avalée, tomba évanouie dans les bras d'Idonio » (car le plaisir possède une force dangereuse et puissante). Ici, l'auteur revenant aux « Patossie », décrit avec d'abondants détails le lieu qu'elles habitent : un bel étang d'où les hommes qui s'y étaient jetés avaient bien de la peine à sortir. Deux vents y soufflaient en tempête, « Orgistico » (l'irascibilité) et « Epizimia » (la concupiscence). Les « Patossie » pêchaient dans l'étang ; « Filargiria » (l'avarice) prit deux poissons. « Crisso » (l'or) et « Argirio » (l'argent) et les garda jalousement. « Agenoria » (l'orgueil) en attrapa d'autres : « Proschimissia » (les salutations) et « Colocie » (l'adulation), simples vessies remplies, l'une de vent et l'autre d'une humeur nommée « Clevasmoria » (la dérision). Cette dernière avait le don d'endormir celui qui la mangeait et de faire rire celui qui la cuisait ou la regardait manger par d'autres (18).

Les « Patossie » s'agitaient furieusement, elles semblaient craindre que « Dolossia », distraite par l'aimable « Idonio », n'oubliât sa mission.

C'est alors qu'on vit sortir des eaux devenues tout à coup bouillonnantes, un homme à la chevelure et à la bouche rouges et hirsutes, qui branlait la tête, en roulant des yeux effarés (19). Ce personnage qui est

(18) « Lungo sarebbe a dire i nomi dei pesci, che formano una pescheria così strana; ma ne parlano Teofrasto e uno storico francese, che dopo di lui, ampliò questa storia e con maggior diligenza la scrisse. » *Ibid.* (p. 52).

(19) *Ibid.* (p. 57).

l'« Enthousiasme », conseilla aux « Patossie » de ne pas confier l'entreprise à la seule « Dolossia », mais de la tenter, elles toutes ensemble. Aussitôt, « Filar-giria » se transforma en chouette, « Filodonia » (la luxure) prit un plumage bariolé du plus charmant effet, « Orgia » (la colère) devint un oiseau de proie, « Gastrimargia » (la gloutonnerie) un vautour et « Ftonia » (l'envie), vpulant faire mieux encore, prit un morceau à chacune de ses compagnes et fut bientôt changée en une bête extravagante... L'air s'assombrit à l'approche de ces ennemies de la paix et de la tranquillité et le nuage qu'elles formaient voila un moment le soleil (20). Elles s'abattirent sur une île, afin de se reposer et y trouvèrent les « Pegmi » (les jeux) et les « Prosochie » (les attentions) qui nourrissaient l'Amour de fruits et de fleurs. Cependant, la Curiosité ayant repris ses sens, montra à « Idonio » le chemin qu'elle avait découvert et qui menait à la grotte de la fée invisible.

Pour charmer « Psiche », « Dolossia » chanta, délicatement accompagnée par « Idonio » (21). La fée touchée par cette humble prière laissa entrer chez

(20) « Perdeva il sole una parte della sua risplendentissima luce, e finalmente, ogni cosa annunziava angoscie e malinconia. » *Ibid.* (p. 63).

(21) Se tua somma virtù cose più basse
Mirar si degna, a noi, Psiche, t'ì mostra:
Non far che vota tanta speme passe
Per cio venimmo alla tua nobil chiostra
Mostrati a noi, ragionaci ed ascolta. »

Ibid. (p. 87).

elle la Curiosité. Mais « Accacia », s'étant unie aux « Zinamie » (les vertus), elles décidèrent ensemble de secourir les hommes en péril. Ainsi finit la première partie. Les deux autres sont infiniment plus courtes. C'est d'abord l'explosion de joie « d'Agenoria » (l'orgueil) et de ses amis qui avaient réussi à chasser « Accacia ». « Agenoria », déplorant la stupidité des anciens sujets de sa rivale, voulut pour les rendre plus intelligents leur faire boire le suc d'un fruit que produisait un arbre de « Cardia », nommé « Ofelia » (l'égoïsme). Il avait des racines si profondément enfoncées, qu'aucune force humaine n'eût pu l'arracher de terre. « Idonio » adressa à l'arbre une prière (22). Aussitôt, « Ofelia » secoua ses branches, faisant tomber autour de lui une quantité de fruits succulents qui, pressés, fournirent un breuvage fort apprécié des « Andropi ».

Amour et « Idonio » entrèrent dans un petit bois où ils aperçurent une femme triste et solitaire. Ils lui apprirent comment il fallait se conduire pour attirer l'attention des hommes et ils lui donnèrent de nombreux conseils sur la manière de se vêtir; puis, ils la recouvrirent des pieds à la tête de fleurs merveilleuses. Ce fut la première parure de la femme. Ravie, elle se mirait, sans se reconnaître, dans l'eau claire d'une fontaine. Toute une foule accourut pour l'admirer ou pour l'envier, mais elle leur sembla en-

(22) *Ibid.* (p. 177.)

core plus belle qu'« Idonio » ne l'avait dépeinte. A cet instant, apparut un horrible monstre, comme on n'en avait encore jamais vu dans la région. Semblable à un énorme escargot, il sortait et rentrait alternativement ses cornes qui portaient des yeux sur leurs extrémités. C'était « Ipopsia » (le soupçon ou la jalousie). Les femmes, dévorées par l'envie, cherchèrent à imiter, en la variant, l'invention d'« Idonio ». Bientôt il se forma dans les nuages un temple : c'était celui d'une nouvelle déesse, « la Mode ». D'abord jeune, elle vieillit, puis rajeunit aussi vite. Les femmes l'adorèrent et jurèrent de lui rester toujours fidèles et de lui consacrer l'argent qu'elles et leurs familles posséderaient. C'est donc, avec l'« Amour » et le « Plaisir », la « Légèreté » et la « Mode » qui, ayant envahi la porte de « Psyché », achevèrent de ruiner la belle innocence première de l'homme... Là-dessus, le roman se termine sans que l'on sache trop pourquoi et le lecteur ferme le livre, étonné et non moins ravi de la brusquerie du dénouement.

On voit tout ce qu'une pareille fiction a d'incohérent. Elle ne pouvait même pas intéresser les enfants pour qui Gasparo avait eu le désir d'écrire son « Mondo Morale ». N'avait-il pas prétendu, en inventant cette allégorie, fournir un aliment sérieux aux jeunes intelligences ? C'était pour le moins une idée étrange et qui étonne d'autant plus, quand on sait avec quel esprit clairvoyant et pratique, aux tendances les plus modernes, Gozzi devait effectuer la ré-

forme de l'enseignement dans les écoles vénitiennes. En composant cette histoire véritablement grotesque, savait-il au fond exactement ce qu'il voulait faire ? Il est permis d'en douter. Son thème semble avoir été : « l'Innocence remplacée par les Passions dans le cœur humain ». Que de détours, pour en arriver là, par des chemins presque inextricables. Quand on se croit proche du but, une nouvelle surprise attend le lecteur : ce ne sont pas les Passions qui envahissent le cœur de l'homme mais, la « Légèreté », la « Mode » et le « Plaisir », que l'on ne saurait vraiment assimiler aux passions coupables.

Il y a bien d'autres bizarreries tout au long du récit. Pourquoi les Passions habitent-elles un lac ? Pourquoi avoir décrit l'« Enthousiasme » sous cet aspect terrifiant qui évoque plutôt quelque supplicié dantesque, échappé du « Styx » ? Pourquoi l'auteur lui a-t-il attribué ce rôle de conseiller perfide des Passions ? Autant de questions qui restent sans réponse.

Que de maladresse aussi dans l'invention. Les « Pèlerins » qui composent cette « Assemblée » sont au nombre de douze. Chacun d'eux porte un nom particulier que seule la *Gazzetta Veneta* nous révèle. Sans doute, Gozzi avait-il l'intention de leur faire tenir des propos en rapport avec leurs noms. Dans le *Mondo Morale*, les personnages sont de purs fantômes, sauf deux ou trois, toujours les mêmes, qui prennent la parole et qui ne sont désignés que par un numéro d'ordre : « Pellegrina I, Pellegrina II... ».

Tout cela manque totalement de vie. Quant aux vertus et aux vices personnifiés, ce sont des marionnettes dont on agite les ficelles. Nous ne pouvons même pas nous intéresser aux premières, trop ennuyeuses, et dont la perfection est presque décourageante. Bref, à part quelques courts passages où réapparaît fugitivement l'esprit de Gozzi, fait de bonhomie aimable et malicieuse, ce roman prétentieux, dépourvu de tout naturel et de spontanéité d'inspiration, ne peut en aucune façon susciter l'intérêt du lecteur et encore moins son émotion.

Tout au plus pourrait-on louer l'heureux choix de détails, qui rendent fort attrayants certains tableaux. L'épisode de l'arrivée par les airs d'« Idonio » est charmant et empreint de la plus délicate poésie (23). La description de la jeune fille vêtue par l'« Amour » est infiniment gracieuse : sa robe tissée de fleurs les plus délicates, moule son corps ; des guirlandes de roses et d'odorant jasmin entourent ses bras ; ses longs cheveux se répandent sur ses épaules (24). Ne dirait-on pas une de ces exquises compositions dont Botticelli avait le secret ?

Combien vivante cette peinture de la Fraude : « On la voit son bâton à la main, feignant d'être faible et à bout de souffle, qui se traîne plutôt qu'elle ne marche ; sa voix est larmoyante comme celle d'un

(23) *Ibid.* (p. 29-30.)

(24) *Ibid.* (p. 204.)

mendiant qui implore la charité et, pendant ce temps, elle rit de vivre sans soucis et sans peine aux dépens des autres... (25).

*
**

III. — LES PIÈCES DIVERSES.

La lecture du roman allégorique du *Mondo Morale* nous plonge aujourd'hui dans l'ennui, malgré les qualités de style et de description que nous avons citées. Il faut croire que les contemporains ne le trouvaient pas tous fort divertissant, car, dès le quatrième chapitre, Gozzi s'inquiétait d'y ajouter l'agrément de pièces étrangères à sa fable. L'annonce et la justification de ces changements sont données dans le dialogue suivant entre les deux « Pellegrine » : « Quand la Pellegrina I eut fini de lire le troisième chapitre de son roman, la Pellegrina II secoua la tête, montrant qu'elle avait quelque chose à dire : « Votre fable exige trop d'attention et vos noms grecs déconcertent... ». « Je n'irai donc pas plus loin », dit la Pellegrina I. « Je ne dis pas que vous la laissiez, reprit la Pellegrina II, mais je vous conseille d'ajouter au chapitre du roman quelque dissertation morale

(25) *Ibid.* (p. 26-27.)

de l'un de nos compagnons, afin que celui qui ne comprend pas une chose puisse en trouver une autre à son goût. »

« J'ai là une feuille écrite par moi sur l'Amitié », dit le deuxième « Pellegrino »... Il fut prié de lire, et ayant le papier en main commença ainsi (26) : « Certains disent que l'amitié n'existe pas dans le monde : parlant d'eux-mêmes, ils se déclarent des amis parfaits, mais cette amitié existe-t-elle oui ou non (27) ? En lisant certains livres, ajoute Gasparo, l'on se forme de l'amitié, une idée si haute, que l'on ne la trouve jamais telle dans la réalité. L'amitié pure, désintéressée qui serait une béatitude sur terre, est irréalisable (28). Seule existe celle qui naît d'un besoin. Plus une personne nous est nécessaire, plus l'amitié que nous éprouvons pour elle a de force. »

Ces petites compositions littéraires se multiplièrent et contribuèrent sans doute à soutenir l'intérêt du public. Celui-ci se montrait assez fidèle (il est vrai que l'on n'en était encore qu'à quelques semaines du lancement du *Mondo Morale*), lorsque, le 16 août 1760, Gozzi put annoncer, sous forme d'une lettre à son éditeur Pietro Marcuzzi, la fin de la première série de fascicules, formant le premier tome. La publication devait continuer au même rythme d'un cahier par semaine, en sorte que le second tome serait

(26) *Ibid.* (p. 33).

(27) *Ibid.* (p. 34.)

(28) *Ibid.* (p. 35.)

achevé trois mois plus tard. Le succès avait été même assez grand pour que Gozzi acceptât de recevoir des abonnements, comme nous l'apprend ce « Dialogue entre un acheteur de livres et Paolo Colombani, libraire » :

« Voici donc le dernier numéro de la première partie du *Mondo Morale* ? » — « Oui, Monsieur, et la semaine prochaine sortira le premier de la seconde partie. » — « N'y a-t-il donc pas moyen de le recevoir à domicile sans se déranger ? » — « Il est vrai que j'ai eu le désir de constituer une association pour cet objet, mais, je n'en ai jamais eu l'audace... J'ai toujours eu peur que cette petite œuvre ne plaise pas au public et que l'on ne dût rapidement l'abandonner. Le sujet a un je ne sais quoi de grave et de subtil, et, en outre, il y a cette allégorie qui oblige le lecteur à faire attention, et ces noms tirés du grec...; en somme, il y a tant de difficultés que je craignais à chaque numéro qu'il ne fut le dernier, et je ne me suis jamais risqué à rechercher des abonnés. » — « ... Colombani, c'est un manque de foi de juger les gens de cette manière... Le sujet de cette œuvrette est moral et chacun en porte les principes dans son cœur; c'est pourquoi, pour peu qu'il y prête attention, son esprit s'éveille et il lit en lui-même ce qu'il trouve imprimé. L'explication de l'allégorie et ces petits éclaircissements répandus çà et là, suffisent à faire comprendre, et les noms grecs sont expliqués si rapidement, qu'ils n'embarrassent en aucune fa-

çon... Avez-vous des acheteurs ? Vous sont-ils fidèles ? Augmentent-ils de jour en jour ? N'en avez-vous pas, même, en dehors de Venise ? » — « C'est vrai. » — « Donc, c'est de votre part un manque de courtoisie que de vouloir forcer un grand nombre de nobles personnages à se rendre à votre boutique. Invitez les lecteurs à s'abonner. » — « Je le ferai et je publierai un avis. » — « Adieu, préparez le cahier et inscrivez-y mon nom : voici l'argent. Dites à vos « pèlerins » qu'ils se mettent à l'œuvre... la « Pellegrina » du roman est-elle belle ? » — « Elle paraît vraiment un homme, et, quant à sa beauté, Dieu en garde celui qui la voit... » — « Colombani, au revoir... » (29).

Mais c'étaient surtout les pièces diverses étrangères au roman allégorique que le public recherchait dans le *Mondo Morale* et Gozzi était amené par là à en accroître le nombre et à changer de plus en plus le caractère primitif de la publication. Le même dernier numéro de la première partie que nous venons de citer, donnait le programme ainsi modifié du journal : « Puisque les dialogues de Lucien ne déplaissent pas aux gens (30), on en donnera quelque morceau de temps en temps... Que l'on ne s'imagine pas cependant que le *Mondo Morale* doive être plein de mon roman allégorique ou des œuvres de Lucien.

(29) *Mondo Morale*, I^{re} partie, p. 161-63. (Nous renverrons toujours à l'édition des œuvres complètes de Gasparo Gozzi, Padoue, 1818-20, tomes IV et V.)

(30) Gozzi avait déjà publié quelques dialogues de Lucien dans les *Lettere Diverse*, Venise, 1750.

Mes compagnons s'efforcent de composer une sorte de « Spectateur » et préparent des dissertations variées, attrayantes, érudites, satiriques... En somme, le *Mondo Morale* sera un jour une espèce de foire où les acheteurs trouveront diverses marchandises selon leur goût (31).

Nous voyons parfois Gozzi soutenir des idées originales. Voici ce que nous lisons dans les « Réflexions sur l'utilité des romans » :

« Depuis ma première enfance jusqu'à présent, j'ai toujours éprouvé un immense plaisir à lire les œuvres des poètes et des romanciers... et je vis que je n'avais pas perdu mon temps... car, si jamais la vérité exista au monde, c'est dans de telles œuvres qu'on la trouve et sans ces dernières, c'est à peine si l'on saurait quelles furent les mœurs véritables de certains peuples au cours des siècles (32). »

Gozzi s'attaque ensuite à l'histoire, montrant [comme il le fera plus tard dans l'*Osservatore* (33)] le peu de confiance qu'il avait en sa véracité. Ces sujets ont inspiré beaucoup d'écrivains italiens du dix-huitième siècle. Certains condamnaient le roman, qu'il fut bon ou mauvais, d'autres, au contraire, pre-

(31) *Mondo Morale*, p. 249-50.

(32) *Ibid.*, p. 76. Ces réflexions sont placées à la suite du VII^e chapitre du roman; elles n'ont aucun lien avec ce qui précède.

(33) Edit. Spagni (Florence, 1914, p. 532 et suiv.).

naient sa défense pour mieux attaquer l'histoire (34).

Écoutons Gasparo : « Les historiens, dit-il, affirment qu'ils écrivent la vérité; mais l'un aime sa patrie, la loue plus qu'il ne devrait, et, en conséquence, blâme les autres nations; l'autre est timoré et n'écrit que ce qu'il ose; l'un veut gagner de l'argent, l'autre arrange les choses de manière à faire montre d'éloquence, et, sans qu'ils s'en rendent aucunement compte, la vérité est laissée de côté. C'est ainsi qu'écrivent presque tous les historiens, lesquels narrent des faits qui prennent naissance sous leurs yeux. Ceux qui viennent ensuite s'en tiennent à ce que disent les premiers ou y ajoutent mille inventions selon leur fantaisie (35) »... Et Gozzi continue ainsi : « Au contraire, les poèmes et les romans font profession de raconter des fables et des mensonges et leurs auteurs, sans qu'ils s'en aperçoivent, nous laissent des livres remplis d'une vérité qui resplendit de partout... Lis Dante et tu trouveras son siècle dépeint. Ayant ce modèle, parcours tous les poètes et les romanciers qui nous restent, et sois certain que, sous des manières déguisées et des actions inventées,

(34) Cf. Emilio Bertana : *Pro e contro i romanzi del settecento* dans le *Giornale storico della letteratura italiana*. T. 37, p. 339.

(35) Ce passage est à rapprocher du suivant de Costantini : « Li storici vi promettono tutti a gara di essere veredici, e sciolti dalle passioni; ma non vi mantengono la parola. Il Romanziere vi dice sinceramente che vi presenta una storia inventata. »

Lettere critiche, Giocose, Morali, Scientifiche ed Erudite alla moda ed al gusto del secolo presente, dal Conte Agostino Santi Pupieni. (C'était le pseudonyme de Costantini.) Venezia, 1751, II, p. 32 et suiv.

tu as devant les yeux plus exactement que chez les historiens, la peinture de ces villes et de ces pays où les auteurs ont écrit (36). »

Parmi les autres idées que Gozzi exprime avec plus ou moins de chaleur, certaines concernent l'éducation qui était alors une question à la mode. Voici un « caprice » sur la manière de guider un jeune homme vers la véritable éloquence. « L'on devra, dit-il, éveiller en lui certaines passions telles que l'amour de la Patrie, de ses aïeux, éduquer, non seulement son esprit, mais encore son cœur qui apprendra ainsi à ressentir tant de choses qu'ignorent les rhéteurs et les savants (37). On lui parlera des temps glorieux de la République, des nobles actions des patriciens, de la réputation mondiale dont jouissait cette terre favorisée des dieux et ainsi, l'enfant sentira, peu à peu, naître en lui un saint et juste orgueil (38). » Gozzi ne donne-t-il pas là une preuve de son amour pour sa Venise bien-aimée ?

*
**

(36) *Mondo Morale*. (p. 77-78.)

(37) Il semble plutôt que les conseils suivants soient plus propres à former un patriote qu'un orateur.

IV. — TRADUCTIONS ET ADAPTATIONS
DE LUCIEN ET DE KLOPSTOCK.

A côté des chroniques sorties de la plume de Gozzi, le *Mondo Morale* renferme des traductions de Lucien et de Klopstock.

Le rapprochement de ces deux écrivains si différents étonne au premier abord; mais il rend compte de la combinaison assez étrange qu'était l'esprit de Gozzi, car, si différents qu'ils fussent, il les appréciait également et essayait également de les imiter. Et qu'ils répondissent tous deux à son tempérament profond se voit, à ce qu'il les traduisit tous deux de la manière la plus satisfaisante.

Nous trouvons disséminés dans le *Mondo Morale* huit dialogues et un autre morceau de Lucien. Généralement, Gozzi les introduit par un procédé bien naïf, analogue à celui qu'il avait employé pour amener le « Discours sur l'amitié » dont nous avons parlé. Voici le « Ragionamento » qui sert de préface à « Prométhée ou le Caucase » (39) : « la Pellegrina ayant achevé le dixième chapitre de son roman, l'un des Pellegrini demanda quel était, parmi tous les écrivains de l'antiquité, celui qui expliquait le mieux pour quelles raisons Prométhée avait été enchaîné

(38) *Opere*, T IV, p. 45-48. (Ce caprice est inséré entre les chapitres IV et V du roman.)

(39) *Ibid.*, p. 105 et suiv.

sur le Mont Caucase ? L'un de ses compagnons répondit : « La fable de Prométhée se trouve décrite longuement en maints endroits; je ne me souviens pas cependant, qu'aucun l'ait racontée avec plus de grâce que Lucien »... Les « Pellegrini » se mirent à rire, car ils savaient que leur ami avait déjà traduit beaucoup de dialogues de l'écrivain grec. Le « Pellegrino », tout rougissant, continua : « Puisque vous savez ce que je vous ai tû... je lirai et vous m'écouteriez, ce sera votre pénitence et la mienne »... Ayant dit, il tira certaines feuilles hors de sa bourse, et commença à lire (40). Suit le dialogue de Lucien, où sont mis en scène : Mercure, Prométhée et Vulcain. Ailleurs, jetés un peu au hasard, nous voyons : « Le Songe ou le Coq » (44), ce morceau bien connu et vraiment spirituel, où est dépeint un pauvre save-tier qu'un coq éveille au moment même où, dans un songe, il se croyait possesseur d'un trésor. Le coq, prenant la parole, lui démontre que la richesse ne fait pas le bonheur; « Le Maître de Rhétorique » (42); « Le Tyran » (43), où est décrite la peine infligée dans les enfers à un tyran particulièrement redouté; « La Déesse de la Vertu » (44); l'« Icaromenippe » (45);

(40) *Ibid.* (p. 103-104.)

(41) *Ibid.* (p. 129 et suiv.)

(42) *Ibid.* (p. 208 et suiv.).

(43) *Ibid.* (p. 288 et suiv.).

(44) *Ibid.* (t. V, p. 14 et suiv.).

(45) *Ibid.* (p. 18 et suiv.).

« Le Pêcheur » (46); « Le Misanthrope » (47); « Le Bibliophile ignorant » est une composition satirique dans laquelle Lucien donne libre cours à sa verve malicieuse. En voici quelques passages : « Tu t'imagines te donner l'air d'un lettré en achetant çà et là, avec une grande ardeur, les plus beaux livres... Cela prouve que tu es ignorant. D'abord, tu n'achètes pas les meilleurs, mais tu ajoutes foi aux présomptueux qui les vantent; si bien que ces imposteurs, quand ils t'ont trouvé, offrent un sacrifice à Mercure... Si tu possédais tous les livres que Sylla envoya d'Athènes en Italie, acquerrais-tu pour cela une once de savoir de plus ?... Il est vrai que tu as un livre à la main que tu lis continuellement, mais tu n'y entends goutte et, pareil à un âne, tu te contentes d'écouter la musique et de remuer les oreilles... Naguère vivait en Asie, un homme riche qui, ayant eu les deux pieds coupés, parce qu'ils avaient été gelés pour avoir marché dans la neige, pour se consoler comme il pouvait d'une telle calamité, se fit faire des pieds en bois... Mais, le comique de la chose est qu'il achetait toujours de ravissants escarpins à la toute dernière mode et les chaussettes les plus élégantes. Maintenant, dis-moi, ne fais-tu pas comme lui ? Tu as une intelligence boîteuse et une tête dure comme du bois et, malgré

(46) *Ibid.* (p. 87 et suiv.).

(47) *Ibid.* (p. 90 et suiv.). Il avait déjà été publié dans la première partie du vol. II des « Lettere Diverse » (Venise, 1750.) Cf. A. Zardo, œuvre citée, p. 144.

cela, tu achètes des bottines d'or dans lesquelles pourraient à peine marcher les pieds les plus étroits et les plus normaux du monde... Quand quelqu'un te trouve avec un volume à la main (puisque tu en tiens toujours un) et qu'il te demande : « Quel orateur ou quel poète, ou quel historien est-ce là ? Toi, qui le sais par le titre, tu réponds franchement... Mais, si celui-ci commence à en louer ou à en blâmer quelque passage... ne voudrais-tu pas alors que la terre s'ouvrit sous tes pas ?... Puisque tu peux prêter des livres à qui t'en fait la demande, ne les lis donc pas toi-même. Je sais bien que tu n'en prêtas jamais à personne et que tu agis comme le chien du jardinier qui garde les oignons, mais n'en mange pas, ni ne laisse les autres en manger (48). »

Bien qu'il ait eu seulement une très vague connaissance de la langue hellénique (49), Gasparo, par

(48) *Ibid.* (p. 180-195.) L'histoire de l'homme qui se fit faire des pieds de bois se trouve bien chez Lucien, mais l'image assez bizarre de l'acheteur de livres qui « a la tête dure comme du bois » et qui, malgré cela, achète des bottines d'or, etc., est de Gozzi. Cf. dialogue « Contre un ignorant qui faisait une bibliothèque ». Traduit par d'Ablancourt (Tome II, p. 218.)

(49) Dalmistro prétend que Gozzi savait bien le grec. Tommaseo nous assure du contraire. Mais la question est tranchée par l'intéressé lui-même, dans une lettre datée du 26 avril 1766, où, à propos d'une traduction qu'il préparait des « Amours de Daphnis et Chloé », il écrit : « Non posso attingere alla fonte greca, di che mi duole assai. »

Pour les dialogues de Lucien, il s'est vraisemblablement servi de la traduction française la plus répandue, celle de Perrot d'Ablancourt (1^{re} édition, Paris, 1654), rééditée à Amsterdam, en 1709, mais il traduit très librement. Sa fantaisie l'entraîne parfois un peu loin du texte. Gozzi avait manifesté l'intention de traduire en entier l'œuvre du satirique grec. Luigi Settembrini pré-

une sorte d'intuition en devinait les beautés qu'il exprimait ensuite avec élégance. Nous lisons ses traductions avec infiniment de plaisir, parce que sous le tour d'esprit de Lucien perce aussi celui de Gozzi.

C'est immédiatement après « Le Maître de Rhétorique », que se trouve l'adaptation en vers italiens de la fameuse tragédie en prose de Klopstock : « La Mort d'Adam ».

Dans un « Avis aux lecteurs », Gasparo déclare qu'aucune composition ne convient mieux que celle-ci au *Mondo Morale*. Il ne savait pas l'allemand, c'est donc par une version française, ainsi qu'il nous le dit dans sa *Gazzetta Veneta* (50), qu'il a connu ce chef-d'œuvre de sujet biblique. Il est étonnant qu'il ait senti les beautés du texte original et retrouvé, par son seul instinct, le ton qu'il fallait prendre (51). La traduction de la « Mort d'Adam » dont s'est servi Gozzi pose un problème que nous n'avons pu résoudre. La première version française connue, de la tragédie de Klopstock, est celle de l'abbé J. J. T. Roman, dont le permis d'imprimer est du 12 janvier 1762. Elle est signalée peu après, de divers côtés :

tend qu'il en aurait donné une excellente traduction. A son avis, personne mieux que le journaliste vénitien ne savait faire parler Lucien en italien. »

(50) *Gazzetta Veneta*, n° V, p. 29 (20 février 1760).

(51) « Il più singolare à notarsi, écrit Tommaseo, è che, vista attraverso il cristallo appannato della lingua francese, gli lasciasse indovinare le sue native bellezze per modo di innamorarlo e da ispirargli quella traduzione ch'è una delle più care cose che il Gozzi abbia scritte. »

N. Tommaseo. « *Storia Civile nella Letteraria* (I, XLVI.)

par Bachaumont, dans son *Journal d'un observateur*, du 18 avril, par Voltaire qui, le 16 juin de la même année, adresse à l'abbé Roman une lettre de félicitations, et par Grimm, dans sa *Correspondance Littéraire* d'octobre. Or, c'est dans la *Gazzetta Veneta* du 20 février 1760, que Gasparo annonce sa propre traduction faite, dit-il, d'après un texte français. Evidemment, ce ne peut être celle de l'abbé Roman dont il s'agit et pourtant, nous n'en connaissons pas d'autre antérieure à celle-là. Il faut alors supposer que le gazetier vénitien aurait eu entre les mains une version française dès l'année 1759, ou même auparavant. Serait-ce celle d'un réfugié français du nom de « Casqué », que mentionne Franz Muncker (52) ?

En tous cas, l'on peut envisager la succession suivante :

A. traduction, restée inédite, du mystérieux réfugié, « Casqué » ;

B. traduction de Gozzi ;

C. traduction de l'abbé Roman.

(52) Zuerst hatte Keist den réfugié Casqué bestimmt, den Tod Adams in das Französische zu übertragen. Casqué fand bald zahlreiche nachfolger. »

Franz Muncker, « Friedrich Gottlieb Klopstock, Geschichte seines Lebens und seiner Schrifter. » (Stuttgart, 1888, in-8, p. 305.)

Karl Heinrich Jördens, dans son « Lexikon deutscher Dichter und Prosaisten » (Leipzig, 1806-11, in-8 ; Tome III, p. 42) signale, à l'article Klopstock, une traduction française de 1762 d'un certain « Poinsinet » et il ajoute ceci, qui semble confirmer l'hypothèse de l'homme « casqué » : « Eine frühere Übersetzung war zu Dantzig 1758 herausgekommen. »

Cf. à ce sujet un article que nous avons écrit dans le troisième fascicule de la *Rivista Letteraria*, Udine, 1937, intitulé : *Gasparo Gozzi e « la Morte di Adamo » del Klopstock.*

Nous serions là d'accord avec Grimm qui croit, d'après ce qu'il a entendu dire, que la traduction française a été faite sur la traduction italienne. Cette opinion confirme celle qu'exprime Cesarotti à l'abbé G. Toaldo, quand il lui écrit pour lui faire part du succès qu'avait obtenu la « Morte d'Adamo » de Gozzi, succès tel, que de l'autre côté des Alpes, un écrivain français voulut donner une version du texte italien (53). Gasparo fut le premier, en Italie, à comprendre toute la valeur de l'œuvre de Klopstock. Il déclarait qu'elle renfermait les plus nobles qualités des tragédies grecques. Il en louait l'imagination disciplinée et l'habileté extrême... « Au premier abord, écrit-il, quand on lit le titre, il semble impossible que le sujet ne soit pas aride et rebelle à toute action; mais, que ne peut faire un grand esprit ? La trame de la tragédie est merveilleusement tissée, elle excite la terreur et la pitié au point qu'elle nous serre le cœur et fait inévitablement couler nos larmes. L'expression est naturelle, mais en même temps, sublime et égale au sujet (54) ». Il ne nous appartient pas

(53) Piacque, tanto in Francia dove l'ha mostrata il Tiepolo (il s'agit ici d'Almoró Tiepolo, ambassadeur de Venise à Paris) che un francese ha risoluto di tradurla nella sua lingua, sul testo italiano. La versificazione del Poema è la più bella che il Gozzi abbia mai fatta. » (Lettre, datée du 15 décembre 1760 et publiée par G. de Leva, *Per nozze Valdamarana, Citadella Vigodarzere, Padova, 1879.*)

La traduction de Gozzi fut simultanément publiée dans le *Mondo Morale* et dans un petit volume édité, lui aussi, par Paolo Lombani.

(54) *Gazzetta Veneta*, n° V (p. 29.)

« Osservabili sopra tutto sono i diversi gradi de' caratteri in-

d'analyser la tragédie puisque nous n'avons à nous occuper ici que d'une traduction et non du texte original. Si l'ouvrage de Klopstock plut tant à Gozzi, c'est en outre des raisons que ce dernier nous a révélées lui-même, à cause de son extrême simplicité qui faisait un évident contraste avec les œuvres tragiques italiennes de son temps; c'est aussi à cause de ses tirades philosophiques.

On doit féliciter Gasparo Gozzi d'avoir donné de la « Mort d'Adam » une version intégrale et infiniment poétique (55).

*
**

V. — LA FIN DU « MONDO MORALE »

Pour parler en toute franchise, le *Mondo Morale* est dans son ensemble, et si l'on en excepte les quelques

trodotti con indicibile naturalezza, per far maggiormente risplendere quello d'Adamo, e mirabile è la semplicità dei costumi, così bene conservata che i lettori, senza punto di fatica, vengono trasportati dall'immaginazione a quei tempi.» (*Ibid.*, n° LXVII, p. 281.) Cependant, ni l'original ni la traduction n'eurent l'heur de plaire à Bettinelli. Dans une note à la douzième de ses « Lettere Inglesi », il nous parle ainsi de Gessner : « Gentilissimo poeta e saporito tanto quanto è *insipido* il dramma intitolato « La Morte d'Adamo », nella traduzione italiana. » (Opere V, XII, p. 335.)

(55) Ni la traduction française de l'abbé Roman (1762), ni celle de l'abbé de Saint-Ener (1770), ni celle de W. d'Ablancourt (1776), ne sont aussi délicatement poétiques que celle de Gasparo Gozzi.

compositions dont il vient d'être question, terriblement ennuyeux.

Viglio va jusqu'à déclarer plaisamment qu'il faudrait se faire bénédictin ou trappiste avant d'entreprendre une lecture qui exige de tels trésors de patience (56).

La succession des fantoches du *Mondo Morale* ferait rire, si elle n'éveillait pas plutôt en nous une sorte de compassion. Il est curieux de constater qu'un esprit cultivé comme l'était celui de Gozzi, ait pu, au temps de Baretti et de Bettinelli, tomber ainsi dans l'absurde et revenir d'un coup à l'un des précédés les plus fâcheux de la littérature médiévale.

Le *Mondo Morale*, né peu de temps après la *Gazzetta Veneta* (57), devait périr avant elle. Si le roman allégorique ennuyait le lecteur, il avait fini aussi par ennuyer son auteur lui-même, et par disparaître de la publication : la première partie de celle-ci en contient, en effet, onze chapitres; la seconde, deux; la troisième, un seul. Et Gozzi avoue, sans plus d'ambages, cette fatigue et ce dégoût : « Quand je m'assieds pour reprendre le fil du roman interrompu, fait-il dire à la Pellegrina, j'entre dans un nouveau monde et peu s'en faut que je ne devienne réelle-

(56) A. Viglio, *Gasparo Gozzi*, p. 52.

(57) On se demande pour quelle raison Guastalla (p. 27) et Spagni (préface à l'édit. de 1914) déclarent tous deux que le *Mondo Morale* est le premier en date des périodiques de Gozzi, puisque le premier numéro de la *Gazzetta Veneta* parut le 6 février 1760 et le premier du *Mondo Morale* le 5 mai 1760.

ment folle. La matière est délicate; de tous côtés, je dois aller bride en mains pour ne pas sortir de l'allégorie. J'ai à ourdir et à tisser un voile qui laisse voir quelque chose, et le style lui-même a un je ne sais quoi de travaillé, car je ne puis assembler les mots sans y penser (58). »

Le *Mondo Morale* représente une double erreur, didactique, et esthétique. L'auteur a totalement échoué dans son entreprise; il voulait moraliser ses contemporains, il ne fit que les ennuyer par cette composition lourde, indigeste, dépourvue d'unité, de grâce, en un mot, d'art.

(58) *Mondo Morale*, Parte terza, proemio. (*Opere*, T. V, p. 5.)

CHAPITRE V

L'OSSERVATORE VENETO

« ... *E che ti giova
Più colle genti, Osservatore canuto
L'aver notato con novelle e scherzi
Costumanze da riso ?* »

(Gasparo Gozzi, *Sermone XVIII*, à
S. E. la procuratessa Caterina Dol-
fin Tron.)

- I. Historique et programme de l'Osservatore Veneto.*
— *II. Les procédés littéraires, dialogues à la ma-*
nière de Lucien. — *III. Nouvelles.* — *IV. Fables.* —
V. Jugement sur l'Osservatore Veneto.

I. — HISTORIQUE ET PROGRAMME

DE L'« OSSERVATORE VENETO »

L'expérience de la *Gazzetta Veneta* et du *Mondo Morale* n'avait pas suffi à Gasparo Gozzi, ou plutôt, il avait renoncé à ses publications pour en entamer

une troisième qui répondait mieux à ses intentions. Un journal hybride, comme la *Gazzetta*, visant à satisfaire deux genres de lecteurs très différents : les amateurs de renseignements commerciaux et les curieux d'observations morales était destiné à une existence éphémère. L'ennui du roman allégorique qui formait le fond du *Mondo Morale* avait été cause de sa rapide disparition.

Notre journaliste va reprendre cette idée de publication d'éducation morale, mais se présentant nettement comme un périodique et non plus comme un ouvrage publié par fascicules. Le 31 janvier 1761 il donnait au public son dernier numéro de la *Gazzetta Veneta*; le 4 février, il publiait chez Paolo Colombani (l'éditeur du *Mondo Morale*), le premier des 154 numéros de l'*Osservatore Veneto* qui devait paraître jusqu'au 18 août 1762 (1).

Gasparo rédigea entièrement seul son périodique pendant une année; après quoi, s'étant entendu avec son collègue de l'Académie des « Granelleschi », G. A. de Luca, auteur de vers et de nombreuses traductions latines (connu sous le pseudonyme de « Il Man-

(1) D'abord deux fois par semaine, les mercredis et les samedis puis, une seule fois, à partir du 12 mai 1762. Colombani fit une réédition de l'*Osservatore* en 1767, en huit tomes qui ne respectaient pas l'ordre de composition du journal. Spagni le réédita sur l'original en 1897, avec le titre suivant : *L'Osservatore Veneto, periodico di Gasparo Gozzi, pubblicato integralmente secondo l'edizione originale del 1761 e postillato ad uso delle scuole*, Firenze, 1897 (édition épuisée, remplacée par celle de 1914, également épuisée aujourd'hui. C'est à cette dernière que nous renverrons nos lecteurs.)

eino » (le Gaucher), il déclara qu'une compagnie de trois inconnus offraient le service de leurs plumes et qu'il acceptait (2). Si nous mettons à part « Il Mancino », nous avons bien des raisons de croire que les fameux collaborateurs : « l'Atticiato » (le Trapu), « l'Incespato » (le Renfrogné) et « il Rabbuiato » (l'Obscur) n'ont jamais existé que dans l'imagination de Gozzi. Dans le troisième numéro des « *Osservatori* » se trouve une « Esortazione dell' Incespato a' compagni » qui rappelle au « Cognito » (Connu), au « Mancino », et au « Solitario » (3) (Solitaire), leur promesse, qu'ils n'ont pas encore tenue, d'écrire quelqu'article pour le journal.

« Si vous allez jamais à la librairie Colombani, faites-vous donner le cahier sur lequel signent les souscripteurs et vous verrez combien de lecteurs sur la foi de vos noms ont accouru pour lire « *Gli Osservatori* » (4). Giovannantonio De Luca, seul, publia dans le numéro suivant une nouvelle, et plus loin, il entreprit la défense d'un sonnet à la louange de Venise, composé quelques années auparavant par un

(2) Gozzi se contenta alors de changer le titre d'« *Osservatore Veneto* » en celui de : « *Gli Osservatori Veneti* » à partir du 3 février 1762. « essendo di dovere che colà dove più persone mettono de loro fatiche facciasi sapere al mondo che sono diversi, ed abbia quella lode ch' egli avrà meritata ». (« *Osservatore* », édit. Spagni, Florence, 1914, p. 437.)

(3) Ces trois collaborateurs étaient : il « Mancino », De Luca, il « Cognito », Daniele Farsetti, et il « Solitario », Carlo Gozzi. Sur les origines de l'« *Osservatore* », Cf. A. Zardo, *op. cit.* p. 155 et suiv.

(4) « *Osservatore* » (éd. cit. p. 449.)

académicien « granellesco » (5). Il est probable que « il Mancino » eût écrit bien d'autres choses encore dans l'*Osservatore*, si la mort ne l'avait surpris à l'aube de sa vingt-cinquième année, le 16 juin 1762. Gozzi, fait son éloge comme poète et comme orateur dans le numéro entier qu'il lui consacre (6), « car, dit-il, s'il avait été dans la volonté de Dieu de lui accorder une plus longue existence, l'on aurait pu voir l'un des meilleurs et des plus parfaits orateurs, en même temps que l'un des plus élégants et mesurés de ce siècle ». Si, « *Gli Osservatori* », de bi-hebdomadaires étaient devenus hebdomadaires, on peut facilement en trouver la raison dans ce manque de collaborateurs, source de perpétuels efforts intellectuels et de très grandes fatigues pour une santé aussi

(5) Voici ce sonnet :

« Sessanta lustri, oltre i dugento interi
Scorsero, e più, dacchè nascesti eletta
Per albergo di Pace, e in te ristretta
Giustizia nutri, e in lei ti specchi e sperì :

Bella sempre, e d'onor piena, e di veri
Pregi adorna, e di gente inclita eletta
Madre e d'eroi, città magna; diletta
Al ciel più ch' altra che imperasse e imperi :

Venezia, dolce mio nido, la terra
Tutta ti riverisca, e pace acquisti
Te facendo sua gioia e sua regina.

Iddio sia teco sempre, ed aspra guerra
Porti ed irreparabile ruina
A chi scemi tua laude, e ti contristi. »

(*Ed. cit.* p. 471.)

(6) Cf. *éd. cit.* (*Ibid.*, p. 565-567.)

délabrée que l'était celle de Gozzi. Cette lassitude, il la confesse dans son dernier numéro, et il demande aux lecteurs la permission de se retirer à la campagne pour y puiser de nouvelles forces. Il montre, par le moyen d'une allégorie, pourquoi il a interrompu la publication du *Mondo Morale*, commencé celle des *Osservatori*, et pourquoi enfin, il est sur le point de cesser aussi celle-là. Il rêve, qu'après avoir traversé un vaste Océan, il arrive dans une terre inconnue et merveilleuse où, tout à coup changé en oiseau, il se met à chanter à gorge déployée. Aussitôt, toute la gent ailée vole à lui et il promet de continuer à chanter pendant plusieurs années. Mais, voyant que ses chansons ne plaisaient pas (7), il résolut bientôt d'en changer. Enfin, après un an de cette nouvelle manière, il sentit que ses forces l'abandonnaient (8) et il pria ses auditeurs de lui permettre un repos bien gagné dans les bois solitaires. Les oiseaux se disposaient à lui accorder cette autorisation quand il redevint homme; ne sachant alors s'il rêvait ou non, il lui sembla qu'il devait « recevoir d'eux cette réponse » (9). Mais, s'il était las, le public l'était sans doute

(7) « troppo alte e che avessero un poco troppo del forestier ». (il fait ici allusion au *Mondo Morale*.)

(8) « fosse l'aria del luogo, o il continuo pensar a variare le note, o altro ».

(9) *Ed. cit.* n° XLI a dí 18 agosto 1762 (pp. 602-3). Dans les rééditions de « l'Osservatore », cette allégorie ne figure pas au même endroit de l'œuvre. Pourquoi avoir fait une division arbitraire en cinq parties? En ce cas, il eût fallu réunir dans chacune d'entre elles les compositions d'un même genre : dialogues, contes ou fables... Or, si les nombreux dialogues à la manière de Lucien

aussi, puisqu'il ne prit pas même la peine de répondre.

Quelques lignes de la préface de l'« *Osservatore* », que l'auteur prit la peine d'écrire, en manière d'avertissement au public, frappent notre esprit tout particulièrement : « Et véritablement, je ne sais quel caprice s'empare de ma cervelle en ce moment et me pousse à discourir de choses qui dépeignent les mœurs, tracent les portraits de la vie et des habitudes humaines... C'est croasser au vent que de vouloir noter ses défauts... Dans le monde, il y a toujours eu deux sortes de personnes : les unes, ce sont les plus nombreuses, ont toujours voulu agir à leur guise et les autres, qui sont les moins nombreuses, ont toujours voulu « croasser et dire leur opinion aux premières. » Et un peu plus loin : « A quoi sert de bavarder, si ce n'est à rendre le monde meilleur ?... La malice a des racines si serrées et si profondes qu'il est impossible de l'extirper complètement. Celui qui écrit, coupe tantôt cette branche, tantôt cette autre de la mauvaise plante qui continue à reproduire ses rejetons (10). »

Tout cela ne révèle-t-il pas de façon indiscutable les

caractérisent la 1^{re} partie, ils n'en continuent pas moins dans la seconde et dans les autres, parsemés çà et là... Tout est pareillement mélangé. Il faut louer Spagni d'avoir rétabli l'ordre chronologique de composition du journal dans l'édition citée. (V. p. 72.)

(10) « *Osservatore* », *Prefazione dell'autore*, p. 22-23. Comme pour l'étude de la « *Gazzetta* », nous traduisons le plus fidèlement possible les passages cités de l'« *Osservatore* ».

intentions moralisatrices de Gozzi (11), en même temps que son pessimisme et sa crainte de ne pas atteindre le but qu'il pouvait cependant poursuivre en toute liberté, son esprit étant désormais libéré de l'importante partie commerciale de la « *Gazzetta Veneta* » et de la longue allégorie du « *Mondo Morale* ».

Il expose son programme afin que nul ne puisse l'ignorer. Dans son dialogue fantaisiste avec Ulysse, l'« *Osservatore* » déclare que rien ne lui plaît plus que d'observer les hommes et leurs actions pour son utilisation personnelle et ensuite pour celle de ses semblables (12). Il ajoute : « Quand j'ai réuni assez de matière pour me fournir un sujet d'études, je prends la plume, et je répands autour de moi ce que j'ai écrit. » Et, Ulysse lui demandant comment on en parle, il répond : « Diversement. L'un dit : « Celui-ci est dans le vrai », l'autre : « Que se mêle-t-il des affaires des hommes ? » Qu'ils fassent ce qu'ils veulent. Les uns ne veulent pas lire, d'autres lisent sans se soucier de ce qui est écrit (13) ». Gozzi, imaginant qu'on lui reproche son indiscretion, assure qu'il ne parle que de l'ensemble des humains et jamais d'un d'eux en particulier et que « des sujets d'ordre général, n'importe qui peut en parler, car

(11) Il veut : « notomizzare le magagne degli uomini acciocchè le sieno conosciute e s'arrechì ad esse quel rimedio che fosse valevole a risanarle ». (*éd. cit.* n° V, p. 19.)

(12) *Ibid.* (n° IC, p. 417.)

(13) *Ibid.*

c'est précisément pour cela que les hommes ont une langue dans le gosier... Et avec tout cela, je ne nomme ni Matteo, ni Giansimone, ni Filippo... Tout ce que je dis dans ces feuilles, je le dis de moi-même et non des autres... Je dissèque mon cœur, ses désirs et ceux de mon cerveau, de mon intelligence, et de tout ce qui est en moi, qui ressemble à tout ce qui est dans les autres (14). »

Gozzi sait bien qu'il n'apporte rien de nouveau: « Qui peut en dire davantage, depuis tant d'années que l'on bavarde et que l'on imprime? Je cherche seulement à présenter ce que beaucoup ont dit, avec quelque nouveauté de franges et d'autres ornements (15). » Il n'a aucune vanité d'écrivain. Son dialogue intitulé « Beaucoup d'Ombres et l'Observateur » (16), n'est-il pas empreint de la plus touchante modestie?

Les *Ombres*: « Qui es-tu? »

L'*Observateur*: « Mon nom est si obscur sur terre que, quand bien même je vous le dirais, vous ne sauriez qui je suis! »

Les *Ombres*: « Cache-moi ton nom autant que tu veux et va-t-en au diable! mais, dis-moi au moins, si tu sais qui est et où habite un certain esprit bizarre et lunatique qui s'est dénommé l' « Osservatore » ?

(14) « E' egli notaio che debba fare pubbliche scritture delle operazioni del prossimo? » *Ibid.*, p. 19.

(15) *Ibid.* (p. 24.)

(16) *Ibid.*, p. 529-532.

L'*Observateur*: « Je l'ai blâmé plusieurs fois... de s'être adonné à la composition de certaines feuilles dans lesquelles... il donne libre cours à je ne sais combien de fantaisies, tantôt à propos des mœurs humaines et tantôt à propos de quelques particularités relatives aux Beaux-Arts... » « Crois-tu que je puisse jamais me figurer, étant donné le grand nombre de livres de valeur qui inondent la surface de la terre, que l'honneur de réformer le monde soit réservé à ces quelques pages tracées à la hâte? »

Et il s'excuse presque de ce qu'il fait: « Prenant comme sujet de méditations quelque point de morale, je vais décrivant le cœur humain tel qu'il me paraît être... Et quant aux lettres, puisque tout homme en traite, à tort et à travers, je crois pouvoir moi aussi manifester mon opinion. »

Il est encore plus modeste quand il fait parler Paolo Colombani à une « Dame Masquée »: « J'ai entendu plusieurs fois l'« Osservatore » se réjouir de ce que ses écrits trouvent ce succès et cette faveur que n'aurait jamais eus sa personne si elle avait été vue et connue (17. »

S'il est humble, cela ne l'empêche pas de savoir répondre aux attaques, réelles ou imaginaires: « Quelques-uns se plaignent, et sans doute avec raison, que dans mes numéros, j'ai traité de petites choses trop légères et d'un sujet qui n'a ni moelle ni force.

(17) *Ed. cit.*, p. 435.

Mais, s'ils veulent bien considérer quelle est mon intention, ils changeront certainement d'opinion... Ils ne voudront pas que certaines feuilles, qui doivent servir, deux fois par semaine, à faire passer un peu de temps, traitent de matières trop graves. Il ne manque pas, pour les estomacs robustes, de nourriture plus substantielle et plus difficile à digérer... Le lecteur doit se rendre compte que mon œuvre ne fait qu'ouvrir un petit sentier pour entrer dans les lieux plus vastes et plus grands. J'essaie, par ces petites choses, dans lesquelles cependant je répands de nombreuses vérités, de faire à peu près ce que fait la nourrice, laquelle avec un lait sain et donné en temps voulu, commence à former les premiers membres délicats d'un bébé. Je suis au moins sûr de ceci : c'est que mes songes, mes fables et les autres fictions desquelles je m'ingénie à revêtir mes pensées, pourront servir aux enfants, plus que les choses que leur racontent les vieilles femmes, à la garde de qui ils sont laissés, et peut-être que certains livres qu'on leur met entre les mains comme passe-temps (18)... Ce que je puis affirmer, c'est que je ne vis pas dans l'oisiveté, et le peu de temps qui me reste, je l'emploie à cultiver les jardins des Muses sacrées vers lesquelles, dès ma première jeunesse, une inclination me poussa (ici nous voyons apparaître un désir bien légi-

(18) « *Virginibus, puerisque canto* », Horace.

« la mia canzone è indirizzata alle fanciulle e ai giovinetti. *Ed. cit.* p. 144.

time de gloire), et il pourrait se faire que celles-ci, un jour, tirent mon nom hors des ténèbres et fassent en sorte qu'il ne demeure pas tout à fait inconnu (19). »

Gozzi connaissait bien la légèreté de cette société pour laquelle il écrivait, et où les esprits les plus cultivés eux-mêmes étaient plutôt tournés vers les choses plaisantes que vers les œuvres profondes. Et ceci explique l'immense vogue des chansons de Zappi ou de Rolli et des madrigaux de Metastasio... « Ainsi en est-il. Aujourd'hui les gens ne veulent pas se casser la tête pour des choses plus graves, et il n'est rien qui ne se lise plus volontiers qu'une « canzonetta » imprimée sur un éventail, et encore plus volontiers, s'il s'y trouve deux ou trois vers isolés qui, avec un peu de rime au bout, séduisent les oreilles et expliquent l'attitude des deux ou trois figures qui sont peintes à l'intérieur du clavecin (20). » Aussi Gasparo s'ingénia-t-il à revêtir les choses « les plus difficiles, grandes et profondes » d'un certain air « alla mano », que chacun peut comprendre et il les habille, dit-il, de vêtements de songes, de caprices, de dialogues, et d'autres fantaisies.

Disons aussi que son penchant à l'allégorie y était pour beaucoup. Il explique pourquoi il y a si souvent recours : « Les allégories, dit-il, sont semblables au sucre ou au miel dont on enduit les bords du verre

(19) *Ed. cit.*, p. 145.

(20) *Ibid.*, p. 214.

pour faire boire aux enfants les breuvages amers (21).»

On ne peut nier qu'il emploie avec finesse et à propos toutes ces fables, mais leur abondance finit par produire sur nous un effet de terrible lassitude et de réel ennui qu'elle devait vraisemblablement produire déjà sur les lecteurs du temps de Gozzi. Le monde mythologique était bien mort et les Vénitiens du dix-huitième siècle s'en souciaient fort peu.

*
**

II. — LES PROCÉDÉS LITTÉRAIRES, LES DIALOGUES A LA MANIÈRE DE LUCIEN.

Le souci qu'avait ainsi Gozzi, pour se faire comprendre d'un public léger mais aussi par tendance de nature, de cacher ses enseignements sous des dehors divertissants l'amena à user de plusieurs artifices littéraires: dialogues, nouvelles, fables et portraits.

Le goût que Gozzi avait pour la mythologie et pour Lucien le pousse à multiplier dans l'*Osservatore* les dialogues à la manière de l'écrivain grec où, mettant en scène les personnages les plus variés comme aussi quelquefois les plus inattendus (22), il fait dis-

(21) *Osservatore Veneto*, p. 92 (Gozzi reprend ici l'image que le Tasse avait déjà empruntée à Lucrèce).

(22) Cf. « Omero e una Ricamatrice », p. 504-08.

courir tour à tour: « Mercure et Platon », « Minerve, Plutarque, Hippocrate et les Ombres », « Ulysse et de nombreux interlocuteurs », « Homère et une brodeuse », « Hippocrate et Charon », « Aristophane et Pétrarque », « Alexandre le Grand, Diogène et d'autres Ombres », « Menippe et Mercure ». Voilà pour ne citer que les plus importants. Certains dialogues sont mieux réussis que d'autres: « Aristophane et Mantegna », puis « Aristophane et Pétrarque », fournissent à Gozzi un prétexte excellent à une critique littéraire des plus intéressantes (23).

Assez alambiqué est au contraire le dialogue intitulé: « Minerve, Plutarque, Hippocrate et des Ombres », où un homme qui sait cacher ses propres sentiments est accusé d'avoir deux cœurs que Minerve veut faire disséquer par Hippocrate. Elle obtient de Plutarque qu'il soit présent à cette opération et l'entraîne dans les Champs-Élysées; là, elle lui montre le chirurgien, son scalpel à la main. Tour à tour, les Ombres (qui furent jadis des humains pleins de vices et de vertus) défilent, apportant des morceaux de cœurs. Il ne s'agit pas ici de l'organe que nous désignons par ce nom, mais d'une sorte de substance, renfermée à l'intérieur de cet organe et qui n'en peut être extraite qu'après la mort. Hippocrate fait allègrement son métier, coupe et recoupe, cependant qu'une nuée de vautours, de hiboux et de chouettes,

(23) « *Osservatore Veneto* », p. 516-524.

attend la fin de la dissection pour s'abattre sur les morceaux de chair sanguinolents (24).

Il faut avouer que les dialogues d'Ulysse dans l'île de Circé, empruntés au X^e chant de l'Odyssée, pèchent par excès de longueur. La fable d'Homère où est contée la mésaventure des hommes changés en pourceaux pour avoir bu le breuvage auquel la perfide magicienne avait ajouté des charmes funestes, et qui reprirent leur forme première, grâce à la raison du sage Ulysse, aidé de Mercure au caducée d'or, avait certainement frappé l'imagination de Gozzi d'une manière toute particulière : « Ils trouvèrent au fond d'une vallée le palais de Circé, bâti en pierres polies dans un endroit découvert (25). »

Et voici que commence la longue narration de l'« Osservatore » : Ulysse s'enquiert auprès d'Euryloque de ce que sont devenus ses compagnons et, apprenant qu'ils sont transformés en pourceaux, il s'étonne... « Si je n'avais vu jusqu'à présent tant de choses étranges, je dirais que tu es fou ! Mais, quoi qu'il en soit, celle-là est un peu forte et j'ai peine à te croire (26). » Enfin convaincu, il décide de sauver, à n'importe quel prix, ces malheureux de leur abjection. Il comprend, d'après le récit que poursuit Eury-

(24) Minerva : « Odi che schiamazzo fanno in aria ! Che rombo ! »
Plutarco : « O Giove ! Io non credo che tanti se ne vedessero all'assedio di Troia, per mangiarsi quei corpi degli eroi che dice Omero... » (*Ibid.*, p. 342.)

(25) « *Odyssée* », ch. X.

(26) « *Osservatore Veneto* », p. 353.

loque, que les captifs n'ont pu résister au charme dangereux de la voix qui n'est autre que celle de la « Sensualité », et il s'indigne de voir la « Vertu » si vite abandonnée pour le « Plaisir ». Gozzi continue à suivre fidèlement le récit homérique: Mercure donne à Ulysse une plante au pouvoir magique: « Cette herbe te fera obtenir de Circé la permission de causer avec les animaux qui l'entourent et enfin d'assister à leur transformation en hommes qu'ils étaient auparavant (27). »

Dans les dialogues suivants, Ulysse après avoir interrogé tour à tour un mouton, un chien, une chouette, une chauve-souris, des coqs et une marmotte, un ours, un pic, un geai, un rossignol et un laurier, un cerf, un renard et un corbeau, prend congé de la magicienne et dirige sa proue vers les rives de l'Achéron afin d'aller, dans les demeures de Pluton et de la redoutable Proserpine, consulter l'âme du Thébain, Tirésias. Et l'« Osservatore » de s'exclamer: « Il me semble que l'on a ôté une pierre de dessus ma poitrine depuis qu'Ulysse est parti. » ...Qu'il fasse bon voyage jusqu'à ce qu'il parvienne aux portes de Pluton où je l'accompagnerai moi aussi quand j'aurai repris un peu de souffle. Jusqu'ici j'ai eu à fréquenter des bêtes, désormais j'aurai des Ombres à mettre en scène. Je confesse que cette compagnie bestiale commençait à me fatiguer et, pour ne

(27) *Ibid.*, p. 360.

pas en éprouver plus d'ennui, j'ai abrégé beaucoup d'autres dialogues de lions, de loups, d'éléphants, de rhinocéros, et d'autres animaux. Qui sait si les lecteurs ne partageaient pas eux aussi cette lassitude? Je l'ignore, mais je calculai en moi-même que, par nature, nous aimons la variété, et que mieux valait changer (28). » Dès le numéro du 16 janvier 1761, Gozzi, ayant sans doute repris haleine, écrit deux dialogues d'Ulysse et des Ombres qui seront les derniers. Et il renvoie le lecteur désireux de lire les conseils de Tirésias à Ulysse, au XI^e chant de l'Odyssée (29).

Tout cela rappelle beaucoup la « Circé » de J.-B. Gelli si appréciée des Vénitiens du XVIII^e siècle; le thème est le même chez les deux écrivains: « L'infortune des hommes causée par les passions mauvaises (30). » Gozzi se contente de suivre, avec très peu de variantes, le texte d'Homère. Gelli fait montre d'un pessimisme plus accentué, puisque les compagnons d'Ulysse préfèrent rester bêtes plutôt que de redevenir hommes. Seul, un philosophe que cachait la rude enveloppe de l'éléphant « Aglafano » reprend son aspect primitif avec beaucoup d'allégresse.

(28) « *Osservatore Veneto* », p. 416.

(29) « m'è paruto meglio di lasciar andare Ulisse a casa sua senza dirne altro, piuttosto che ragionare di faccende rancide che non importerebbero a noi un fil di paglia ». *Ibid.*, p. 434.

(30) « Tutti quelli a cui ho parlato insino a qui sono di quegli che mentre che furono uomini, non si conobber mai, e non consideravan mai la nobiltà loro, ma attesero solamente al corpo ed ai beni di quello. » Giovanni-Battista Gelli (1498-1563), la « Circé », Firenze, 1549.

Ce rapide aperçu des dialogues de l'« Osservatore » suffit à montrer que Gozzi avait nettement subi l'influence de Lucien (31).

Nul n'était plus apte que le journaliste vénitien à écrire des dialogues à la manière du satirique grec. Il fallait pour y réussir posséder une certaine dose de scepticisme alliée à une bienveillance générale, une plume élégante et habile; il était peut-être nécessaire aussi de vivre en une époque troublée. En effet, les deux écrivains appartinrent à des siècles qui présentent quelque affinité: dans l'un comme dans l'autre le sentiment de la religion et de la dignité humaine avaient disparu pour faire place aux instincts d'une foule indolente et débauchée. Lucien et Gozzi avec leur merveilleux bon sens, avec leur franche raillerie, parfois un peu superficielle, se révoltèrent contre la folie ambiante qu'ils combattirent en moralistes humoristiques et primesautiers.

(31) Dans la lettre alors inédite qui précède les « Fables » publiées pour les noces « da Mula Lavagnoli » (Venezia, 1809), Gasparo Gozzi lance cette sorte d'apostrophe à Apollon :

« Tu m'empiești con inganno la mente delle invenzioni di Luciano ne' suoi dialoghi, il quale non solamente fa ragionare la lucerna ma il letto ancora. Con tali invenzioni in capo chi avrebbe creduto mai che imitando cotesti grandi uomini e forse con qualche novità, ne dovessi essere da taluno biasimato? »... « Tu vuoi pur credere che si studi ancora all'antica e che gli uomini si curino oggidi di favole e di parabole come si faceva un tempo. Appena si sa oggi che tali cosette sieno mai state trovate; appena se ne ricordano e quello che non sanno, o non si ricordano, non è buono. »

Cf. « Favole Esopiane » di Gasparo Gozzi, pubblicate nelle nozze « Da Mula Lavagnoli ». (Venezia, 1809, in-4.)

*
**

III. — LES NOUVELLES.

Les nouvelles de l'*Osservatore* n'en sont pas la meilleure partie; brillantes, souvent empreintes de grâce ou d'ironie, elles n'en demeurent pas moins froides, un peu sèches. Il faut dire qu'en Italie, ce genre de composition, jadis en honneur au temps de Sacchetti et de Boccace, ne l'était plus guère au XVIII^e siècle (32). Il faut être reconnaissant à Gozzi de l'avoir à nouveau cultivé et d'y avoir ajouté une idée moralisatrice qu'il serait vain de chercher chez ses illustres devanciers.

Il n'est presque jamais question d'amour dans les Contes de l'« *Osservatore* », ou bien il s'agit d'un amour peu ardent. Mais, Gasparo n'en est pas responsable. On ne connaissait alors à Venise, en fait d'amour, qu'une certaine galanterie d'où la passion était totalement exclue. On aimait une femme à la manière d'une œuvre d'art, ou d'une fine dentelle. Les « *cicisbei* » (au nom médiocrement euphonique) chuchotaient à l'oreille de leurs dames de doux mots ou débitaient de fades compliments, qu'elles acceptaient d'un sourire ou d'une inclination de leur tête

(32) Il était cependant représenté au XVIII^e siècle par le licencié abbé Casti.

poudrée, mutine et charmante. Et tout finissait dans une révérence. Comment donc attendre de Gozzi la description d'un sentiment profond qu'il n'avait point observé autour de lui et qu'il n'avait jamais personnellement éprouvé? Le plus souvent, la trame de ses nouvelles est simple à l'excès. Certaines fois, il conte des légendes que l'on serait tenté de croire tirées des « Mille et une Nuits », si elles ne renfermaient pas, elles aussi, un idéal hautement moralisateur.

L'invention des récits de Gozzi ne lui est pas toujours complètement personnelle, et là encore, l'imitation a beau jeu (33).

C'est justement à la suite de quelques considérations sur les écrivains plagiaires (34) que Gasparo écrit l'histoire du tournoi poétique qui rappelle, sinon dans les détails, mais du moins dans son idée essentielle, l'aventure fameuse arrivée à Arnaut Daniel (35).

Dans l'« Osservatore », deux personnages, un poète et un historien devaient rivaliser d'éloquence et de savoir dans un discours, dont le sujet imposé était « l'anatomie ». « Ils décidèrent de partir ensemble de la ville et de s'en aller dans une petite maison que l'un d'eux possédait à la campagne; et là, ayant laissé

(33) « Le Malade imaginaire » de Molière a certainement inspiré la « Storia Vera » (p. 450-452), où l'on voit arriver à Venise, en temps d'épidémie, un homme qui se croit à chaque moment atteint de la maladie qu'il redoute tant.

(34) Cf. *éd. cit.*, p. 106-7.

(35) Cf. Chabaneau : *Biographie des Troubadours*, p. 13 (extrait de l'*Histoire du Languedoc*, tome X, édit. Privat, 1885.)

toute autre occupation, de se plonger entièrement dans une étude qu'ils avaient jusqu'alors totalement négligée. C'est pourquoi l'un et l'autre, ayant fait provision de livres traitant ce sujet, et ayant dit adieu à leurs épouses et amis, allèrent ensemble dans leur petite villa, et là, oubliant toutes les choses du dehors, celui-ci dans une pièce, et celui-là dans une autre, se mirent à lire et à méditer de toutes leurs forces et de tout leur pouvoir (36). » Mais, le poète ne pouvant se résoudre à abandonner sa Muse pour des choses aussi méprisables que ces os, ces muscles, ces nerfs, écrivit bientôt un sonnet, puis un autre, sans plus penser à sa tâche... L'historien, tout au contraire, s'était mis aussitôt à l'ouvrage et se délassait l'esprit de temps à autre en lançant quelques traits d'arbalète aux petits oiseaux. Le poète, profitant d'une de ces absences, entra dans la chambre qu'occupait son rival et copia perfidement tout ce que celui-ci avait écrit. Le jour du tournoi arrivé, notre Poète, qui devait parler le premier, fit montre d'une telle érudition que les assistants lui prodiguèrent les plus chaleureux compliments, cependant que notre pauvre historien, hébété d'entendre prononcer son propre discours, était sur le point de perdre la raison.

Ce tournoi ne dura pas moins de 18 jours au bout desquels le malheureux faisait peine à voir, tant il avait maigri. Il devait par la suite devenir complète-

(36) *Osservatore*, p. 106.

ment fou... « A cause de cela, il n'eut plus besoin de parler de nouveau en public et, après de nombreuses années, il guérit difficilement de sa folie (37). »

Quelques-unes des nouvelles de Gozzi lui furent suggérées par la réalité. Pour n'en citer qu'un exemple, celle qui est écrite sous forme de lettre, et qui porte le titre de « Piège tendu à un hôtelier » (parue dans un numéro de septembre 1761), a été inspirée par un larcin que trois jeunes escrocs venaient de commettre à Padoue. Le hasard voulant que l'un d'eux portât le même nom qu'une personne fort honorablement connue et amie de Gozzi, ce dernier saisit l'occasion pour faire l'éloge de l'abbé vénitien Paolo Vendramin, victime de cette fâcheuse homonymie. Voici la lettre très abrégée, signée des initiales L. S. :

« Nous avons ici à Padoue un brave homme d'hôte à qui, ces jour-ci et pour son plus grand malheur, il est arrivé d'avoir confiance en trois canailles, lesquelles, lui donnèrent à entendre que dans la cave

(37) « *Osservatore Veneto* », p. 107.

Une autre imitation des provençaux est l'histoire de la pluie et des astrologues de la « *Congrega degli Osservatori ignoranti* » (cf. *Opere*, Venezia, 1758 (L. VIII) que Gozzi n'a pas dû tirer directement de Peire Cardenal, mais plus vraisemblablement des nouvelles de Doni (cf. *Novelle di A. F. Doni ricavate dalle antiche stampe per cura di Giuseppe Petraglione*, Bergamo, 1907, p. 97-98); (cf. aussi S. Debenedetti : « *Gli studi provenzali in Italia nel cinquecento* », Torino, p. 123-128.)

La nouvelle de Peire Cardenal qui a fourni le thème de celles de Doni et de Gozzi est la suivante : « Una ciutatz fo, no saicals... ». « *Provenzalische Chrestomathie* », n° 111. Carl Appel (Leipzig, 1895.)

de sa maison se trouvait un trésor enterré et gardé par je ne sais quels diables... Une nuit, les voleurs le font descendre à la cave où, dans une sorte de marmite brûlait un feu d'un vert clair... Enfin, le contenu de la marmite s'étant consumé, ils s'approchent, non sans prononcer mille incantations et font si bien que l'hôte trouve dans le fond deux « double ».

« — L'or appelle l'or », disent-ils. « Il faut mettre ici une somme de 400 sequins... Nous en mettrons pour notre part, cent, et tu nous donneras le quart du trésor... »

« — Bien, réplique l'autre, ainsi en sera-t-il fait ! »

L'hôte, en quelques jours, vend ce qu'il possède d'argenterie, de grain, de vin, le tout à bas prix... Ayant accumulé les pièces exigées par les esprits, il va trouver les voleurs et leur dit : « Quand vous voudrez, tout est prêt ! » Ils vont ensemble dans une pièce... Un des sorciers sort une bourse en cuir et ensevelit aussitôt dedans les 400 sequins qui devaient servir de pâture aux diables. On ferme la bourse, on la scelle.

« — Maintenant, que faut-il faire ? » demande l'hôte.

« — Tu dois la fermer à clef dans une petite caisse de cette armoire. Je vais à Venise et, d'ici huit jours, tu seras avisé, par une lettre que je t'écrirai, de ce que tu auras à faire de l'argent. Fais ce que je te dis, car, si tu ouvres l'armoire et la bourse sans ma permission, je te promets que tu t'en repentiras. » Un mois s'écoule... L'hôte décide de sortir la bourse

disant en lui-même: « Si je n'ai pas le trésor, tant pis! Je dirai qu'une telle fortune n'était pas faite pour moi, mais je ne puis plus durer ainsi. » Il met la clef dans la serrure... tourne et ouvre, voit la bourse, rompt en tremblant le cachet: Oh! stupéfaction et désespoir, les sequins étaient devenus de plomb!... Il recourut aussitôt à l'aide et à la tutelle des Saintes Lois et fit si bien que l'un des sorciers fut mis en prison et dévoila le nom des deux autres auxquels arrivera la récompense qu'ils ont méritée (38). »

Toute cette histoire est absolument véridique. Gozzi voulut seulement — par un sentiment de délicatesse — taire la condition sociale de ces trois bandits dont deux étaient des Religieux vénitiens et le troisième, Zuanne Trento, de Trévis, un fabricant de chocolat. Et, si nous désirons savoir à quoi furent condamnés les auteurs de ce « vol à l'américaine » (comme l'on dirait aujourd'hui), il suffit, ainsi que l'a fait Oliviero Ronchi (39), de consulter « l'Archivio Giudiziario Criminale » de Padoue (40).

(38) « *Osservatore Veneto* », p. 378-79.

(39) Oliviero Ronchi : « *Atti e Memorie della R^a Accademia di Scienze, Lettere ed Arti in Padova*, 1933 (XI), Vol. XLIX.

(40) « Che li Controscritti Fra Angelo Maria Merlo e Pre Giovanni Maria Vendramin siano condannati star in prigione serrata alla luce per anno uno, dalla quale fuggendo, siano e s'intendano banditi da questa, e da tutte le altre città, Terre e Luoghi del Serenissimo Dominio, Terrestri e Marittimi, Navigli armati, e disarmati, e dall'inclita Città di Venezia e Dogado per anni tre...

(Le dénommé Zuanne est condamné à quinze ans de galère et de prison.)

Archivio Comunale di Padova; Archivio Giudiziario Criminale Raspa delle sentenze. (Regimento N. H. Ser Lunardo Valmarana, Podestà Vice Capitano, 1761-1762, cc. 57-59.)

*
**

IV. — LES FABLES.

C'est dans les Fables que Gozzi excelle: brèves, simples, souvent écrites avec une certaine élégance faite de grâce et de décence, elles constituent de vrais petits bijoux littéraires. Parfois imitées de la Fontaine (41) ou d'Antoine Houdart de la Motte, elles revêtent une forme nouvelle à laquelle Gasparo sait imprimer son cachet personnel. Il ne dissimule pas ces emprunts faits à des écrivains français, dont les œuvres étaient particulièrement à la mode en Italie au XVIII^e siècle. Il dit lui-même à la fin de la fable: « Il ragno e la gotta... » : « non è nè nuova nè mia (42) ». Sans remonter à Pétrarque, comme certains l'ont fait (43) pour rechercher la source de cette allégorie,

(41) Dans la « *Gazzetta Veneta* », on relevait déjà plusieurs imitations du grand fabuliste français. Pour n'en prendre qu'un exemple, le récit du jeune serviteur (*Gazzetta Veneta*, n° 103) qui, ayant gagné une petite fortune au Lotto, ne retrouve le calme et la paix qu'après s'être débarrassé de sa nouvelle et encombrante richesse, ne reprend-il pas l'idée du « Savetier et du Financier » ? (La Fontaine, Livre VIII, n° 2.)

(42) *Ed. cit.*, p. 310.

(43) Cf. Guido Bustico : « *Di una fonte sconosciuta delle favole di Gasparo Gozzi dei ragni e delle gotte in « Pro Benaco* », Anno II, p. 82-83.

Cette fable se lit en effet dans les « *Le Lettere familiari* » (III, 13) de Pétrarque.

Giambattista Passano (« *I Novellieri italiani in Prosa* »), Torino, 1878, P. I., p. 368, déclare que « quella favola con brevità mag-

il paraît plus vraisemblable d'évoquer *La Goutte et l'Araignée* de notre La Fontaine. Comme ce dernier, Gozzi imagine que Pluton, non content d'avoir rempli la terre de calamités, en voulut ajouter deux autres (44) qui se mirent aussitôt en quête d'une demeure. L'araignée et la goutte vinrent au monde, et ayant jeté un coup d'œil autour d'elles, tinrent le dialogue suivant: « Oh! dit l'araignée, ma nature est faite pour habiter dans des lieux vastes et spacieux. Tu sais bien, ô ma sœur, que je dois tendre certaines larges toiles pour lesquelles je n'aurais pas suffisamment de place dans ces mesures (45). Et la Goutte de répliquer que tel est son avis et d'ajouter: « Ne vois-tu pas comment dans les palais vont et viennent sans cesse les médecins, les chirurgiens et les apothicaires? Je suis bien sûre que je n'y aurais jamais un bon moment au monde et que ma vie serait une continuelle affliction (46). » Ayant dit,

giore d'assai trovavi più anco narrata nelle «*Facetie*» del Dominichi.

Antonio Zardo dit qu'il est peu probable que cette fable ait été tirée de «*l'Athanatophilia*», de S. Fabio Glissenti, paru à Venise en 1596.

(Cf. A. Zardo : «*G. Gozzi nella letteratura del suo tempo in Venezia*», p. 162.)

(44) Cf. La Fontaine : *La Goutte et l'Araignée*. L. III, F. VIII, vers I-V :

« Quand l'Enfer eut produit la goutte et l'araignée,
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter. »

(45) « Il n'est rien, dit l'araignée, aux cases qui me plaise. »
(*Ibid.*, v. 11.)

(46) « L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés médecins,
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise. »
(La Fontaine, *Fables*, L. III-VIII, vers 12-14.)

la goutte alla s'installer dans le gros orteil d'un pauvre villageois (47). D'autre part, l'araignée entrée dans un vaste palais et montée le long de certaines poutres peintes et magnifiquement ornées d'incrustations d'or, y établit ses pénates, comme si l'endroit lui appartenait, et commença de tisser sa toile et de prendre les mouches dans son filet (48). Mais un valet de chambre détruisait chaque matin l'industriel travail de l'araignée. Lassée, elle se rendit à la campagne chez sa sœur à qui elle fit ses doléances et dont elle entendit ensuite les amères plaintes : le villageois la menait tantôt fendre du bois et tantôt vaquer aux travaux des champs sans lui accorder un seul instant de répit, si bien, ajouta-t-elle « que je ne lui fais aucun mal, mais que lui, au contraire, m'en fait beaucoup (49) ». Bref, d'un commun accord, elles décidèrent d'échanger leurs habitations : « Entrée dans la maisonnette d'un paysan, l'araignée n'éprouva plus aucun ennui, car personne ne se préoccupait

(47) « s'étend à son plaisir sur l'orteil d'un pauvre homme. »

(*Ibid.*, vers 16.)

(48) « L'aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie;
Travaille à demeurer; voilà sa toile ourdie,
Voilà des moucherons de pris. »

(La Fontaine, *Fables*, L. III-VIII, vers 20-23.)

(49) « Elle était en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la malheureuse aragne.
Son hôte la menait tantôt fendre du bois,
Tantôt fouir, houer : goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée. »

(*Ibid.*, vers 28-33.)

d'elle, et la goutte délogée de là, alla se cacher dans le pied d'un grand seigneur, lequel était un fin gourmet et buvait les vins les plus capiteux que produisaient les vignes du monde entier. Il ne l'avait pas plus tôt sentie dans ses articulations qu'il commença de rester au lit et qu'il se mit à la caresser avec des emplâtres et des onguents et mille galanteries, si bien que la vie de la goutte devint la plus agréable et la plus douce que l'on eût jamais vécue (50). » Et Gozzi de conclure par un conseil aux gouteux, qui révèle son peu de foi en la médecine (51): « L'exercice est l'unique remède à ce mal. Et si vous ne vous imaginez pas avoir les talons d'un vilain et que vous vous fiez aux médicaments, vous resterez la plus grande partie de l'année dans le même état que celui où vous vous trouvez en ce moment (52). »

La Fable de l' « Osservatore », qui commence ainsi:

« Vengon dall'alto ciel, dal bel soggiorno

Dove han luogo gli Dei, l'api gentili (53). »

traduit, quoique très librement, celle que La Fontaine a intitulée « Le Cierge » (54).

- (50) « La goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un prélat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.
Cataplasmes, Dieu sait! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis. »
(*Ibid.*, vers 38-45.)

(51) Cf. à ce propos: *Osservatore*, p. 508-511, où Gozzi fait une amusante satire des médecins.

(52) « *Osservatore Veneto* », p. 310.

(53) *Ed. cit.*, p. 292-93.

(54) La Fontaine: *Fables*, L. IX-XII.

« C'est du séjour des dieux que les abeilles viennent. »

Gozzi s'est aussi certainement souvenu du « Rat et de l'Huitre » (55) en nous contant les mésaventures d'un rat qui, sorti du panier où il était né, commença par jouir profondément du vaste espace qui l'entourait... « mais, peu à peu, il se mit à ressentir un tourment qu'il n'avait jamais éprouvé dans sa première petite maison; car, se comparant aux autres animaux dont les uns étaient cajolés par les hommes et dont les autres étaient plus grands que lui, il fut bientôt rongé par le ver de l'envie et il aurait voulu égaler tantôt celui-ci, tantôt celui-là ». La pauvre bête devait finir entre les pattes d'un chat (56). De semblables malheurs arrivèrent au brochet... Les eaux du Piave lui ayant paru indignes de lui, il voulut entrer dans la mer, mais hélas! un poisson plus grand que lui le rencontra sur son passage et n'en fit qu'une bouchée. Et voici maintenant la moralité de ces deux fables: « Certains, sortis par orgueil de leurs paniers ou de leurs ruisseaux pour courir ou nager dans un plus vaste espace, n'en ont jamais éprouvé aucun bien sur la terre. Et si je voulais considérer la manière dont la Nature nous a créés, je pourrais presque prouver que nous sommes nés, plus pour rester tranquilles, que pour nous agiter (57). »

(55) *Ibid.*, L. VIII-IX.

(56) « *Osservatore Veneto* », p. 180.

(57) Voici la moralité de la fable de La Fontaine :

« Cette fable contient plus d'un enseignement :
Nous y voyons, premièrement,
Que ceux qui n'ont du monde aucune expérience

Dans son « Eloge de la Convalescence », Gozzi fait allusion au « Chêne et au Roseau » d'Esopé (qu'il connaissait par l'adaptation qu'en fit La Fontaine (58) et compare le convalescent au roseau le quel... « cédant à l'impétuosité du vent et se pliant, demeura seul, tandis que le chêne fut déraciné (59) ».

L'influence d'Antoine Houdart de la Motte se manifeste nettement dans trois fables en prose : celle où l'on voit Mercure conduire les quatre Ombres dans les Champs-Élysées (60) reproduit « Mercure et les Ombres » (61). « Il Guidizio, la Memoria e la Fantasia » (62) ne diffère guère du « Jugement, de la Mémoire et de l'Imagination » (63), enfin, la « Berretta » (64) est une transformation du « Bonnet » (65) mais qui apporte un peu de nouveauté sous la forme de colloque entre l'homme, à qui son précieux talisman permet de savoir ce que pensent ses semblables, et son avocat d'abord, puis, son adversaire ensuite.

Sont, au moindre objet, frappés d'étonnement ;
Et puis nous y pouvons apprendre
Que tel est pris qui croyait prendre. »

(58) La Fontaine : *Fables*, L. 1-22.

(59) « *Osservatore Veneto* », p. 103.

(60) *Ibid.*, p. 255-256.

(61) A.-H. de la Motte : *Fables nouvelles dédiées au Roy*, Paris, 1719. L. II, F. 13.

(62) « *Osservatore Veneto* », p. 260-262.

(63) A.-H. de la Motte : *Fables*, L. III, F. 13.

(64) « *Osservatore Veneto* », p. 278-280.

(65) A.-H. de la Motte : *Fables*, L. V, F. 20.

*
**

V. — LES PORTRAITS.

Les « Portraits », aux touches vives et toujours expressives, constituent avec les Fables la meilleure partie de « *l'Osservatore* ». Il y en a toute une série, quelques autres sont disséminés çà et là et l'on regrette qu'ils ne soient pas encore plus nombreux. Ce sont de brefs et alertes tableaux pour lesquels Gozzi sait trouver la phrase incisive, le mot juste qui dépeint avec tant de bonheur les types les plus divers de la société.

Nous voyons d'abord, le portrait de « Lisandro »... qu'un ami vient visiter. Il l'accueille avec des transports d'allégresse, l'embrasse, s'informe de la santé de sa femme, de celle de ses enfants et de la manière dont ses affaires prospèrent... Au bout d'un moment, comme le visiteur veut prendre congé, l'autre le retient, ne pouvant se résoudre à le voir partir si vite. Enfin, l'ami s'en va et la porte n'est pas fermée que « Lisandro » appelle son serviteur et le semonce vertement d'avoir introduit cet importun... « Lisandro est estimé partout pour sa cordialité. On prend l'apparence pour la réalité (66). »

(66) « *Osservatore Veneto* », p. 17.

C'est ensuite celui du « Burbero Benefico », peu sociable, taciturne, mais bon et généreux. Il ne peut s'empêcher de pleurer au récit de l'infortune d'autrui et pourtant... « Cornelio est jugé partout comme un homme au cœur dur. Le monde veut des masques (67). »

Voici maintenant, toujours dans la même série, le portrait du parfait galant homme, élégant de sa personne, qui sait danser et chanter avec grâce, d'humeur agréable en société. Son goût est impeccable, il dépense volontiers et largement; pourtant, malgré toutes ces précieuses qualités, il remporte peu de succès féminins... Pourquoi donc? C'est que flegmatique par nature, il ne répond jamais aux femmes quand il les a fâchées: « Lucio ne sait pas donner à temps de quoi alimenter leur colère. Il les ennuie, il les perd (68). »

Un peu plus loin est dépeint un type qui pourrait aussi bien se rencontrer de nos jours: C'est l'homme avide de « potins ». Curieux, il écoute tout, sait tout, et colporte toutes les nouvelles, vraies ou fausses, aussitôt qu'il les a apprises. Il est semblable à une éponge qu'on presse dès qu'elle s'est emplie. « Quintilio, tel une ventouse, serait vide s'il ne s'imprégnait pas d'autrui (69). »

Et cet égoïste, n'est-il pas, de tous les temps? Ecou-

(67) *Ibidem*.

(68) *Osservatore Veneto*, p. 27.

(69) *Ibidem*.

tons plutôt: On pourrait croire qu'il a du cœur parce qu'il tend une oreille complaisante aux récits des maux de ses semblables; mais, qu'on ne s'y trompe pas: c'est par pur égoïsme! Là encore, c'est à lui-même qu'il pense; car tout cela évoque en son esprit les calamités analogues dont il a été victime. « Ai-je ma femme malade? Il me dit qu'un de ses serviteurs vient de mourir chez lui. Une maison m'appartenant s'est-elle effondrée? Il en a reconstruit une il y a quelques mois. Ai-je été volé? Il maudit les voleurs et dit qu'il a changé les clefs de son écrin par méfiance. Tout ce que je dis à Giulio flatte son égoïsme (70). »

En quelques lignes est tracé le portrait d'un malheureux que les hommes comme les femmes fuient sans pitié... « Silvio n'a pas d'argent (71). »

Voici « Maddalena » qu'un récit plein de grâce nous montre, couchée, parmi les couvertures et les draps richement brodés, appuyée délicatement sur des oreillers aussi blancs que la neige. L'alcôve est éclairée par de lumineux flambeaux qui se reflètent dans les miroirs clairs. « Tout autour, des sièges moelleux offrent leurs bras à qui vient pour une aimable causerie avec la jeune fille... Doux yeux, rire céleste, joues rosées, cheveux blonds, bras et mains d'ivoire et mille autres charmes vous attirent... (72). »

(70) *Ibid.*, p. 33.

(71) *Ibid.*, p. 38.

(72) *Osservatore Veneto*, p. 42

Un autre portrait de jeune fille est celui de « Cassandra », âgé de seize ans et belle, qui, au prix d'un dur sacrifice, réussit à sauver ses parents de la misère. Et elle demeure triste jusqu'au milieu de la folle allégresse des fêtes (73).

La « Geva », petite paysanne qui, de joyeuse et insouciante qu'elle était, devient mélancolique et taciturne, soigne maintenant sa mise et orne son corsage et ses cheveux de fleurs délicates. A la vue de Cecco, elle pâlit et rougit tour à tour. « Cecco, quelqu'un t'aime de tout son cœur (74). »

Si nous passons maintenant aux petits tableaux jetés comme au hasard, nous lisons la description de l'oisiveté en la personne d' « Alcippe », paresseux, qui mène une existence insipide et désœuvrée et que l'action ennuie plus que tout. « Il passera l'après-midi comme il a passé la matinée; et toute sa vie ressemblera à ce jour (75). »

Ailleurs, c'est un récit amusant par sa finesse d'observation: « Oliviero » parlait de « Ricciardo » en louant son extrême bonté. Petit à petit il en parla moins et n'en parla plus que pour le blâmer. « Ricciardo, le mois dernier, lui avait prêté de l'argent (76). »

Voici enfin un charmant croquis, qui semble avoir

(73) *Ibid.*, p. 56-57.

(74) *Ibid.*, p. 88-89.

(75) *Osservatore Veneto*, p. 125.

(76) *Ibid.*, p. 254.

été pris sur le vif: « Quintilia et Ricciardo vont rendre visite à un malade. A peine entrés, ils s'informent de son état. Apprenant qu'il est plus grave, ils froncent les sourcils et s'attristent. L'un et l'autre sont assis en face d'un miroir. Quintilia, de temps à autre, demande ce que disent les médecins, quels sont les médicaments employés; elle soupire, tourne la tête, hausse les épaules, mais ne lève jamais les yeux du miroir, et comme par hasard, porte la main à une fleur qui orne son corsage et l'arrange. Ricciardo plaint les parents, leur fait des protestations d'amitié, adoucit sa voix, mais il observe machinalement ses attitudes dans la glace. Le médecin entre, la famille le suit dans la chambre du malade. Quintilia et Ricciardo ne se sentent pas la force nécessaire pour le voir. Restés seuls, elle parle d'un éventail qu'elle a oublié d'aller chercher au magasin et il l'assure que celui-ci ne sera pas fermé encore, à condition qu'elle se hâte. Combien de temps le médecin va-t-il rester dans la chambre? Ils commencent à craindre un retard. Ils s'effraient, se tourmentent. « Allons », dit Riccardo. « Non, la décence l'interdit », répond-elle.

La famille sort, les larmes aux yeux. Le médecin donne son diagnostic. A peine a-t-il terminé que Quintilia et Ricciardo avec un « Dio vi consoli », vont en hâte à la recherche de l'éventail, se plaignant ensemble d'avoir été retenus trop longtemps (77). Qui n'ad-

(77) *Osservatore Veneto*, p. 101-102. *Ibid.*, p. 248-49.

mire la vérité de cette peinture, légèrement teintée d'amertume.

Gozzi aimait certainement à tracer ces « Ritratti ». Pour nous en convaincre, il suffit de lire la lettre qu'il imagine adressée par le « peintre des portraits » à l'« Osservatore » : « Vous me demandez continuellement de vous envoyer des portraits. Mais je ne suis pas homme à faire le portrait de tout venant... Faisant cela par plaisir, je ne prends mes pinceaux que quand je vois quelque chose qui excite ma fantaisie (78). »

Les dons d'observation et de fine ironie que Gozzi possède à un suprême degré, font de lui un maître portraitiste.

On l'a souvent comparé au moraliste et à l'artiste de premier ordre qu'était La Bruyère. Moralistes, ils le sont tous deux par leur désir commun de rendre les hommes meilleurs; artistes, ils le sont par la finesse pénétrante de leurs réflexions psychologiques, par leur recherche des effets, des rapprochements, des contrastes imprévus et par ce qu'on pourrait appeler le « mot de la fin », qui, brusquement, vient éclairer tout le portrait.

Chez La Bruyère, le choix des mots est plus raffiné, la construction des phrases plus savante; son souci de l'art est plus apparent qu'il ne l'est chez Gozzi. Si l'on était tenté de faire quelques rapprochements

(78) Cf. « *Gozzi et La Bruyère* », par Arnaud de Mattia, Venise, 1897. C'est une étude assez superficielle.

entre les œuvres des deux écrivains, l'on constaterait que la similitude réside plutôt dans le genre même, c'est-à-dire dans la forme, que dans les idées, souvent différentes. Cependant, l'on trouverait chez Gozzi plus d'un chapitre traité par La Bruyère. C'est ce qui a incité M. P. Ronzy à étudier *les Femmes et le Cœur dans l'Osservatore* (79). Il analyse les divers caractères féminins, « esquissés à la manière du moraliste français et transportés sous le climat vénitien ».



VI. — JUGEMENT SUR L'*Osservatore Veneto*.

L'*Osservatore Veneto* recueille bien plus de suffrages que les deux autres périodiques de Gozzi. Pour nous, lecteurs du vingtième siècle, la *Gazzetta Veneta* est plus attrayante. Sa fidèle peinture des mœurs locales nous permet d'évoquer la ville charmante et indolente, souvent calomniée, et nous préférons sa brillante et spirituelle chronique aux allégories et aux allusions mythologiques de l'*Osservatore*. Mais, il est bien évident qu'au point de vue strictement littéraire, ce dernier journal marque un réel progrès sur les précédents et donne à penser que le génie de Gozzi, au lieu de se disperser dans d'aussi brèves

(79) *Etudes italiennes*, 1928-29, p. 193-221.

compositions, eût été capable de créations plus importantes.

Certes, on peut reprocher à Gasparo Gozzi, une certaine prolixité, quelques répétitions et de nombreuses négligences de style. On ne saurait lui en tenir rigueur, quand on songe qu'il était obligé de composer en hâte pour la date de parution du journal. Lui-même se rendait parfaitement compte de ces défauts puisqu'il s'excuse de suivre « le feu de son esprit ».

L'*Osservatore*, plein de bon sens, n'est pas l'œuvre d'un génie supérieur, mais celle d'un génie équilibré et mesuré. Foscolo en recommandait la lecture aux Anglais. Gaetano Sangiorgio, dans sa « *Diceria agli scolari* » (80), en faisait le plus grand éloge.

Quant à nous, lecteurs du vingtième siècle, en parcourant ce périodique dont la morale est de tous les temps et de tous les pays, nous nous représentons la personnalité de l'auteur, ce gentilhomme qui observait les choses d'un regard perpétuellement calme et digne. Sans doute, manque-t-il à l'*Osservatore* quelques accents brusques et passionnés : il y règne une sérénité, une atmosphère limpide et lumineuse dans laquelle toute l'œuvre semble baigner.

(80) « Nell' *Osservatore*, con vena mai seccata a lanci e a salti, col pennello castigato e corretto del Correggio, e co 'tratti arditi del Veronese a furia di baje vi difese e v'insegnó la verità derise corbellerie e malvagità senza riuscire pettegolo e ridestó la buona morale. » (Gaetano Sangiorgio, *Diceria agli scolari*, estratto dalla *Favilla*, Assise, 1877).

De ce qui précède, il apparaît que Gasparo Gozzi n'écrivait pas pour le peuple, mais pour un de ces salons vénitiens où tout devait être gracieux, aimable, et où le moindre mot de remontrance était corrigé d'un sourire.

CHAPITRE VI

GOZZI MORALISTE ET IMITATEUR D'ADDISON

I. — IDÉES MORALES ET PHILOSOPHIQUES.

Si les idées philosophiques occupent une large place dans les trois périodiques que nous venons d'analyser (et surtout dans l'*Osservatore*) c'est que Gozzi, animé du plus sincère amour de la petite patrie, comme son compatriote Goldoni, avait le même désir généreux que lui d'être utile à ses contemporains. Son âme altruiste apparaît dans toute sa grandeur, car, malgré sa vie si pleine d'amertumes et de tribulations, il pense toujours aux autres plus qu'à lui-même.

Dans les hautes classes de la société vénitienne, parmi lesquelles se trouvaient beaucoup de ses lecteurs, une tendance à philosopher, venue de France, s'était nettement manifestée. S'il fit sienne cette tendance, il n'accepta pas pour cela la plupart des doctrines philosophiques tellement éloignées de son esprit. Il admettait la théorie de l'égalité, comme en

témoigne l'histoire qu'il conte de Gianacca, honnête paysan, fruste, sans doute, mais plein de bon sens, qui s'étonne, venant à la ville pour la première fois, de voir les gens qu'il rencontre, vêtus si différemment de lui, et qui finit par se demander s'il est bien de la même espèce qu'eux? Comme on le rassure, il remercie naïvement:

« De quoi me remercies-tu maintenant?

« De consentir à ce que, malgré toute votre grandeur, je sois un homme à vos côtés. Cela me paraît une bonté sans limite (1). »

Gasparo méprise la folie des grandeurs caractéristique de son époque (2). Lisons plutôt ce malicieux récit où il tourne en ridicule la sotte vanité d'une jeune femme qui vient de faire un riche mariage et qui n'est pas encore habituée à son opulence nouvelle : « Hier, vers minuit, raconte-t-elle, comme j'allais pénétrer dans ma gondole, je ne trouvai qu'un de mes deux gondoliers. J'avais hâte d'aller chez un marchand, payer en sequins d'or un drap de Lyon à la dernière mode, et, ne voyant pas le gondolier de proue, je fus obligée de m'en aller avec seulement celui de poupe, et il semblait à chaque instant devoir me noyer. J'eus si peur que, tout à coup, je ne me sentis pas bien, à tel point qu'hier soir je me mis

(1) *Osservatore*, p. 312. (Cité par A. Zardo, *op. cit.* p. 178.)

(2) « Si fatte grandezze convengono a chi è avvezzo da lungo tempo fra quelle, e può custodire e accrescere con le antiche e ben fondate ricchezze le magnificenze fondate da' suoi maggiori. » *Ibid.*, p. 16.

au lit sans souper et, depuis hier jusqu'à présent, je n'ai bu autre chose qu'une « cuiller d'argent » (sic) de bouillon dans un bol de porcelaine (3). »

Gozzi traite souvent le sujet de la fortune, soit qu'il flétrisse la soif de l'or (sous la forme brillante d'un songe) (4), soit qu'il fasse l'éloge de la pauvreté (5).

Il vante les bienfaits de l'Amitié qu'il voudrait basée non sur l'adulation, mais sur la franchise, et rappelle le proverbe toscan : « Si tu veux être aimé, aime (6). »

Il veut également prouver qu'Amour et Raison sont tous deux nécessaires, pour gouverner des peuples, car sans l'un, ils seraient : « des bûches plutôt que des hommes » et sans l'autre : « plutôt des bêtes qu'autre chose » (7).

Parlant de la difficulté que l'on éprouve à juger les hommes, il dit que la vérité de l'âme est trop souvent altérée par la langue, et qu'il faudrait que le cœur soit recouvert d'un cristal transparent, à travers lequel on pût voir ce qu'il y a au fond (8).

(3) *Osservatore* (n° XXIX, a di 13 Maggio 1761, p. 123.)

(4) Cf : « *Il Senno e la Fortuna* » (*Osservatore*, p. 21-23) et « *La prudenza e la Fortuna* » (*Ibid.*, p. 187) que Patriarchi, dans une lettre à Gennari, datée du 16 juillet 1761, déclarait être « un lavoro sì delicato d'immaginazione è sì pieno di buona filosofia che vi farà strabiliare ».

(5) « Povertà santa, cui facean poi lieta
Viva amistade, amor puro e verace
Et il vòto mondo di pensieri e cure. »

« *Osservatore* », p. 489.

(6) *Ibid.*, p. 13.

(7) *Osservatore*, p. 165.

(8) *Ibid.*, p. 43.

A propos de certains menteurs, Gozzi se demande plaisamment si ce n'est pas la malignité des hommes qui leur attribue ce vice, étant donné que ce n'est peut-être pas de leur faute s'ils ne disent jamais la vérité. Pour dire la vérité, la mémoire est nécessaire, et quand cette dernière vient à manquer, ne faut-il pas que l'imagination la remplace (9).

L'homme est fait d'une infinité de contradictions et son esprit est changeant, constate ailleurs Gasparo. Celui qui se met au lit le soir n'est jamais sûr de se retrouver le même au réveil (10).

C'est sans doute parce qu'il estime qu'un sentiment unique ne peut durer bien longtemps, qu'un lecteur supposé révèle dans une lettre fort amusante à l'Observateur, le stratagème qu'il a dû employer pour éterniser l'amour dans son ménage, déjà vieux de dix-huit années. Il avait cessé d'aimer sa femme au bout de presque un an; il le lui avoue, car ils s'étaient promis une franchise totale et réciproque. Quel n'est pas son étonnement de l'entendre répliquer que c'est après neuf mois que pareille disgrâce lui était advenue? Bref, ils décident de se séparer momentanément. Elle retourne chez sa mère. Brouille; réconciliation: ils sont maintenant les meilleurs époux de la terre... Et voilà la recette pour être heureux en ménage (11).

(9) *Ibid.*, p. 82.

(10) *Ibid.*, p. 52.

(11) *Osservatore*, p. 63.

Gozzi après s'être doucement moqué des travers de ses contemporains, écoutant leurs conversations, observe qu'ils forment une sorte d'humanité minuscule à qui les grandes pensées sont totalement étrangères, et qui se contentent de peu, prenant un plaisir infini aux choses les plus insignifiantes (12).

Après avoir décrit la jeunesse indolente et peu apte au travail ou à l'effort quel qu'il soit, les familles ruinées par les folies des fils qui semaient l'or à pleines mains, pour satisfaire leur passion du jeu (13) ou leurs viles amours, il en vient, tout naturellement, à parler de l'éducation. Celle-ci doit avoir pour objet, non seulement l'esprit mais encore le cœur, et Gozzi insiste sur les merveilleux effets que produirait cet harmonieux accord (14). Il s'attriste de voir la jeunesse bruyante obligée de se plier à une discipline qui, disait-il, anéantit la grâce innée de l'âme et du corps, et confiée à des maîtres rigides qui ne se donnent pas la peine de la comprendre, c'est-à-dire de l'aimer. Les enfants n'ont-ils pas un besoin instinctif de tendresse? Gasparo voudrait qu'on laissât de côté le latin, afin de les conduire dehors, s'emplir les pou-

(12) « Chi avesse oggidi a fingere un dialogo, non avrebbe più del verisimile il trattare argomenti grandi, dappoichè non si può credere che in una barchetta o in una casettina vengano que' pensieri massicci che nascevano fra lunghi filari di alberi, in ampi porticci... Si sono impiccioliti gli animi nostri... »

Ibid., p. 99.

(13) Le Sénat, en 1770, devait donner l'ordre de fermer le trop fameux « Ridotto », source de tant de déshonneur et de ruines.

(14) ...« s'empirebbe il mondo di dolcezza, nè ci sarebbe musica più soave di questa ». *Osservatore*, p. 49.

mons d'air vivifiant, rire et jouer librement, sans pour cela négliger chaque occasion de leur montrer tout ce qu'il y a de bon et de beau dans le monde (15).

A propos du très grand nombre d'enfants astreints tout d'abord à de pénibles études, qu'ils abandonnent par la suite, pour un travail manuel quelconque, il préconise les écoles professionnelles. C'est une idée neuve et intéressante. Au lieu de leur faire traduire Cicéron, ne vaudrait-il pas mieux les accoutumer, dès leur jeune âge, au métier qu'ils exerceront un jour? Un habile cordonnier est aussi utile à la société qu'un bon grammairien... (16). L'étude ne saurait convenir à tous les cerveaux: pour certains, elle est la source d'immenses joies; pour d'autres, au contraire, elle peut être la cause de graves troubles (17).

Dans la lettre supposée d'un père de famille à « *l'Osservatore* », Gozzi fait part de quelques-unes de ses idées sur l'instruction des jeunes gens. Il montre d'abord son dédain absolu des « *maestri di retorica* », recommande une parfaite connaissance des langues vivantes: le français, l'anglais, l'allemand, le grec d'aujourd'hui (et non celui d'Homère et de Pla-

(15) « *s'avvezzino a leggere solamente in quello che si veggono intorno, a meditarvi sopra. Traggano il sugo da questi benedetti fiori che spuntano sotto i piedi e germogliano ad ogni passo e ne facciano mèle.* » *Osservatore*, p. 339.

(16) Idée générale exprimée par Rousseau dans « *l'Emile* » (1762) :

« *Perchè non s'aprono scuole costà di fucine e martella, colà di seghe e di pialle, in un altro luogo di salamoie.* » *Ibid.*, p. 92.

(17) *Osservatore*, p. 85. — Cf. aussi le paradoxal « *Dialogo contro gli studi* », *Ibid.*, p. 586-589.

ton), parle ensuite des voyages et de l'enseignement qu'on en peut tirer et loue les bienfaits de l'agriculture et le sage bon sens des paysans (18).

Ailleurs encore, il déclare qu'il est inutile de farcir les jeunes cervelles de grammaire, de logique, de rhétorique et de philosophie (si souvent dangereuse) et que mieux vaudrait leur enseigner les grandes actions des hommes (19).

Gozzi voudrait que l'on ne négligeât pas non plus l'instruction des femmes qui étaient trop souvent laissées dans une complète ignorance. Il les croit capables de faire les mêmes études et d'avoir les mêmes aspirations intellectuelles que les hommes. Il leur reconnaît des qualités extraordinaires d'éloquence, car le don de persuader par la parole, provient, dit-il, non pas de la puissance de l'intelligence, mais bien de la sensibilité du cœur (20). La poésie est faite pour elles; par la finesse de leurs pensées, elles la revêtiraient certainement d'une grâce infinie.

Les hommes se jugent très supérieurs aux femmes, les anciens tenaient pourtant celles-ci en haute estime. A en croire Tite-Live, c'est afin d'immortaliser

(18) *Osservatore*, p. 147-149.

(Gozzi préconisait les voyages, alors qu'il n'en avait jamais fait : ceci ne manque pas de piquant.)

(19) « Nel leggere le storie, facciamo osservare non sopra un elegante squarcio rettorico, o sopra la forma di un vocabolo... ma sopra le azioni degli uomini... » *Ibid.*, p. 75. (Et là, il se montre précurseur de Carlyle dans le culte des héros.)

(20) *Ibid.*, 7 febbraio 1761, p. 6. — Cf. aussi p. 569-572 et A. Zardo, *op. cit.*, p. 179.

le nom de son épouse qu'Enée donna à une ville le nom de « Lavinium » (21).

Alors que le rôle des hommes est de dominer : qu'ils soient guerrier, gens de lettres, ou seulement occupés à gérer leurs biens; celui des femmes est de chercher à plaire à leurs compagnons et elles y parviennent aisément, grâce à leurs qualités intuitives et à leur habileté à s'adapter aux circonstances.

Le monde est devenu aimable, raconte Gozzi, depuis que Floriana, à l'allure de déesse, aux cheveux d'or et aux yeux magnifiques, inspirée par Apollon et Vénus, répandit sur la terre les trésors de ses vertus (22).

On ne saurait nier que l'esprit féminin ait exercé une sorte d'attraction sur Gaspard (23). Cependant s'il admirait la femme, il la redoutait aussi, ne pouvant se défendre d'une certaine méfiance provoquée par leur coquetterie et leur inconstance. Mais, la civilisation n'est-elle pas un peu responsable de toute cette corruption? Combien il est difficile, parmi tant de femmes exquises, d'en élire une qui soit véritablement digne d'être aimée. Elles ne croient guère au désintéressement masculin, et leur amour n'est trop souvent que l'amour d'elles-mêmes. Elles n'en demeurent

(21) *Osservatore* (n° XLII, a di 27 giugno 1761, p. 174-175.) Tit. Liv. 1; I.

(22) « Floriana, la qual per incarico di Giove, deve sgombrare le tenebre del mondo, ed a modo di scintillante stella del mattino discacciare l'ombra della notte. » (*Ibid.*, p. 307.)

(23) Circé personnifie, dans l'« *Osservatore* », cette extraordinaire puissance attractive des femmes.

rent pas moins ce qu'il y a au monde de plus délicieux.

Il est un autre sentiment que Gozzi exprime volontiers, c'est son amour de la nature et des champs. La vie rustique qu'il aimait n'avait évidemment rien de semblable à celle, toute factice, que goûtaient les « gentildonne » dans leurs villégiatures des rives de la noble Brenta et que Gasparo décrivit dans une piquante description à propos d'une fête donnée par une patricienne. Son âme bucolique transparaît en maints endroits de l'*Osservatore*, tantôt dans une aimable poésie d'inspiration antique (24), tantôt dans le dialogue de « l'*Osservatore* et Mattea », tantôt encore dans les « Stanze dell' Increspato » composées pour des noces villageoises (25). Et ce sentiment de

- (24) « O selve amiche, o spiaggia solitaria,
Della mente e del cor pace e tesoro,
In cui l'ombra a vicenda e l'apert 'aria
Son della vita natural ristoro;
Fra voi contento il mio pensier non varia;
Qui vegg'io quale fu l'età dell'oro.
Il viver cheto e i semplici costumi
Erano il latte e il mel d'alberi e fiumi.
Colli beati e comodi boschetti
Quando è felice chi nacque tra voi.
Di qua son lunge sempre ira e sospetti,
Non usa invidia gli aspri denti suoi. »

Gozzi a pu s'inspirer des stances fameuses de Michelangelo Buonarroti : (« Nuovo piacere e di maggiore stima ») où, au vers 25, il est dit : « l'invidia non a loco in questo stato ». (Cf. éd. Piccoli, n° CCLXI, p. 187), ce qu'on peut rapprocher du dernier vers de Gasparo : « non usa l'invidia gli aspri denti suoi ». (*Osservatore*, p. 199-202). Michelangelo a lui-même imité Poliziano : « Stanze per la giostra del magnifico Giuliano de' Medici, libro 1.

- (25) *Osservatore*, p. 466.

la nature, si rare alors en Italie, prend un coloris spécial chez l'écrivain vénitien (26).

II. — L'IMITATION D'ADDISON.

Addison et Gozzi s'étaient tous deux érigés en réformateurs de la société. Mais, pour atteindre ce but, il leur fallait employer des moyens bien différents : l'un devait faire preuve de modération en tentant d'apaiser les esprits ; l'autre, d'énergie. Si Addison possédait à un degré très élevé la première de ces qualités, Gozzi était totalement dépourvu de la seconde. Mais, la possédant, eût-il pu crier bien haut, tout ce qu'il avait à révéler, et frapper ouvertement (27) ? Le journaliste vénitien, conservateur dans l'âme, s'interdisait la plupart des sujets qui, au contraire, alimentaient la critique du journaliste anglais : politique, religion, méthodes de gouvernement. Il est évident que c'est le *Spectator* qui suggéra à Gozzi l'idée de publier des journaux littéraires. L'imitation de la feuille anglaise

(26) Comme dans sa lettre adressée à Seghezzi qu'il invite à venir le retrouver à la campagne, lettre qui fut qualifiée par Carducci de « gemma di lettera ». (*Bozzetti critici e discorsi letterari*, Livorno, Vigo, 1876.)

(27) G. Zanella croit que Gozzi aurait pu se permettre une plus grande liberté de pensée et de parole. En 1774, Gianmaria Ortes (Cf. *G. O., un Vénitien du Settecento*, par André Jean-Faure, Thèse de l'Université de Paris, Angoulême, 1934, publiait son *Economia Nazionale*, bien hardie pour l'époque, mais que le gouvernement vénitien laissa pourtant paraître... Cf. Zanella, *Paralleli Letterari*, dans *Nuova Antologia*, anno XVIII, 1883, Fasc. II, p. 241-242.

réside plutôt dans la forme et dans la structure que dans la pensée et dans la substance. Elle n'est pas moins évidente dans la *Gazzetta Veneta* que dans l'*Osservatore*. C'est ce qu'a démontré Pia Treves, dans un brillant article de l'*Ateneo Veneto* (28). En effet, la peinture très exacte des mœurs anglaises de l'époque, dont Addison tentait la réforme, est une partie importante du *Spectator*. Pour le lecteur du vingtième siècle, c'est même la plus intéressante. Les moindres particularités de la vie londonnienne, publique ou privée, sont mises en pleine lumière par l'étonnant « short-faced man », au physique un peu ridicule, mais à l'esprit vif et à la réflexion profonde.

Si, chez Gozzi, nous recherchons la couleur locale, c'est la *Gazzetta Veneta* qu'il nous faut lire et non l'*Osservatore* où l'auteur se plaît à nous conduire dans le royaume des morts, dans l'île de Circé, ou dans le pays des songes, plutôt que de guider nos pas à travers sa Venise.

Même quand les auteurs du périodique anglais et le gazetier vénitien ont des idées semblables, ils les expriment très différemment. Nous verrons Gozzi se contenter d'exposer sa théorie des écoles professionnelles; le *Spectator*, après avoir soutenu un principe absolument analogue, songe immédiatement à son application pratique; sans s'interdire les traits satiriques, il invite ses concitoyens à étudier avec le

(28) *Ateneo Veneto*, anno XXIII (1900), vol. II, fasc. 1, p. 87. — Cf. aussi ; *Ibid.*; vol. I, fasc. III, p. 339-340.

plus grand soin la vocation de leurs enfants, cherche à les persuader que telles ou telles carrières (et il les énumère) sont aussi honorables et sans doute plus lucratives que les professions libérales. « Le Docteur South se plaint... de ce qu'il y a des personnes qui se destinent au ministère de l'Évangile, sans avoir aucune des qualités requises pour cette fonction; il dit qu'on y voit échouer bien des gens qui auraient pu rendre de très bons services à leur patrie, s'ils s'étaient bornés à mener la charrue... Il y a bien des avocats qu'on ne voit pas souvent au barreau et qu'on ne consulte guère chez eux, qui auraient pu devenir des bateliers et se distinguer à l'escalier du Temple (29). »

Ailleurs, Addison préconise — déjà — la culture physique, grande conservatrice de la santé. « Dans les *Mille et une Nuits*, dit-il, il y a le conte d'un prince grec, qui n'avait jamais pu se délivrer de la lèpre, quelques remèdes qu'il eût employés, jusqu'à ce qu'un très habile médecin le guérit de la manière suivante: Il prit un mail qu'il creusa en dedans par le manche, où il mit la drogue dont il prétendait se servir: il accommoda une boule de même, et le lendemain il dit au Roi: « Sire, exercez-vous avec ce mail et poussez cette boule, jusqu'à ce que vous sentiez votre main et votre corps en sueur. » Cela fait, le remède

(29) L'Escalier du Temple était l'embarcadère des petits bateaux qui sillonnaient la Tamise. *Spectator*, n° 307 (cet article a été écrit par Budgell.)

opéra si bien que le roi fut guéri de sa lèpre (30).

Gozzi, dans la *Gazzetta Veneta*, décrit avec enthousiasme le spectacle donné dans une île, à une foule nombreuse et intéressée, par des jeunes gens qui se livrent joyeusement à des exercices de force et de souplesse (31).

Addison considère la femme comme le principal élément de civilisation d'un peuple; il parle souvent d'elle et s'occupe des moindres détails de sa personne et même de la mode qu'elle suit. Il prend souvent sa défense, comme le fera Gasparo Gozzi. Mais c'est à Richard Steele que revient le mérite d'avoir, le premier, rendu un juste hommage aux qualités féminines de bonté, de beauté et de compréhension (32).

Le *Spectator* nous montre Arletta qui, pour répondre aux railleries incessantes d'un gentilhomme « grand babillard attaché aux lieux communs », cite la fable du lion et de l'homme: « Le premier, pour donner à l'autre des marques de supériorité, lui fit voir une enseigne représentant un lion terrassé par un homme, à propos de quoi, ce noble animal dit fort justement: « Il n'y a pas de peintres parmi nous, mais s'il y en avait nous pourrions vous montrer cent hommes tués par des lions, pour un seul lion tué par un homme. » L'application est facile: « Vous autres, Messieurs, vous êtes nantis du droit de manier la plume,

(30) *Ibid.*, n° 195, trad. cit., tome III, p. 2.

(31) *Gazzetta Veneta*, p. 122.

(32) Cf. Thackeray, *The English Humorists of the Eighteenth Century*; Leipzig, 1853, p. 129.

et vous pouvez noircir les femmes dans vos livres, comme il vous plaît, sans que nous puissions vous rendre la pareille. »

Cette fable est rapportée dans l'*Osservatore* et précisément à propos de l'habitude que Gozzi reproche aux hommes de calomnier les femmes dans leurs écrits : « Un homme fit une fois voir à un lion certains tableaux qui représentaient des chasses aux bêtes fauves. Ici, était un lion aux mâchoires démantibulées, là, un autre transpercé par une lance, ailleurs encore un animal pris dans les filets, et les hommes étaient toujours vainqueurs. « Que t'en semble-t-il ? » demanda au lion celui qui lui montrait les toiles, « ces peintures te plaisent-elles ? ». Le fauve répondit : « S'il y avait parmi nous des peintres, je crois que c'est autre chose qu'ils représenteraient (33). »

Encore à propos des femmes, Addison vante leurs dons d'éloquence. « J'ai toujours regardé cet art comme le plus approprié au beau sexe... La coquette est toujours maîtresse dans cette partie de l'éloquence qu'on nomme action. En effet, elle ne semble parler que pour avoir l'occasion de prendre quelque attitude, de varier un de ses traits, de lancer une œillade, ou de jouer de l'éventail (34). » Gozzi déclare de même

(33) *Spectator*, n° 11 (écrit par Steele.)

Osservatore, n° LV, addi 12 agosto 1761 (p. 231.)

Ce qui est intéressant ici, c'est de constater que l'application de la fable est la même chez Gozzi et chez Steele (elle est tirée de La Fontaine, III, 10; ou d'Esope, 169-223. La fable où Gozzi excelle, est rarement employée par Addison et Steele.

(34) *Spectator*, 247 (écrit par Addison).

que la femme a tout ce qu'il faut pour réussir dans l'art oratoire: « Charme du visage, yeux habiles à manifester toute passion intérieure par certains regards expressifs, enfin, bras si gracieux et si mobiles, que rien ne lui manque pour attirer à elles les auditeurs et même leur faire perdre l'esprit, et cela est nécessaire (35). Le *Spectator* nous conte les aventures de « Fidelio » métamorphosé en miroir, et qui un certain jour trouva la mort dans les circonstances que voici: « Philantie, ayant eu la petite vérole, sitôt qu'elle put se lever, voulut consulter son fidèle ami. Constatant sa laideur, désespérée et folle de rage, elle le frappa et le brisa. » Mourant, je gardai cependant ma sincérité; j'exprimai mes véritables sentiments et, par des grimaces pleines de reproches, j'annonçai la difformité de ma meurtrière (36). »

Gozzi, dans le « Dialogue de la Femme de Chambre et de sa Maîtresse » qualifie aussi le miroir, d'ami « schietto e sincero » (37). Utilisant d'ailleurs le même thème, il introduit dans une petite fable, ce qui donne plus de vivacité à son récit (38).

Addison met en garde les hommes contre un excès de prudence dans leurs actions. « Une personne qui ne vise qu'à un but raisonnable et qui suit de très près les lumières de la prudence n'obtient jamais ces

(35) *Osservatore*, n° XXXIII (a di 23 giugno 1762, p. 570.)

(36) *Spectator*, 392 (écrit par Steele.)

(37) Cf. *Osservatore* (p. 252-254.)

(38) Le rapport entre les deux passages cités est assez vague, car chez Gozzi le miroir n'est pas personnifié. (*Ibid.*, p. 150.)

grands succès imprévus, qui sont d'ordinaire l'effet d'un tempérament sanguin, ou d'une heureuse témérité (39). Gozzi dans la bouche d'un philosophe, prouve à Alexandre-le-Grand et à César qu'ils ne doivent pas leurs victoires à la prudence, comme ils le croyaient (40).

Dans certains passages, nous constatons d'évidentes imitations de détails. Voici parmi les plus typiques.

« Dans la *Gazzetta Veneta* (41), nous trouvons un « Exercice militaire de la tabatière ». Il ne comporte pas moins de treize articles: 1) Prends ta tabatière dans la main droite. — 2) Passe la tabatière dans la main gauche. — 3) Frappe sur la tabatière. — 4) Ouvre la tabatière. — 5) Présente la tabatière à la société. — 6) Retire vers toi la tabatière. — 7) Ramasse le tabac et frappe sur le couvercle de la tabatière. — 8) Prends une prise de tabac de la main droite. — 9) Tiens-la un instant avant de la présenter à ton nez. — 10) Présente-la à ton nez. — 11) Renifle avec les deux narines. — 12) Ne fais pas de grimaces. — 13) Ferme la tabatière: éternue, crache, souffle par le nez. »

« L'exercice de l'Eventail » du *Spectator* ne comprend que six mouvements, mais chacun d'eux est longuement expliqué. Voici l'ordre des opérations:

1) Préparez vos éventails. — 2) Déferlez vos éven-

(39) *Spectator*, n° 293 (écrit par Addison.)

(40) *Osservatore* (p. 193).

(41) *Gazzetta Veneta* (p. 8).

tails. — 3) Déchargez vos éventails. — 4) Mettez bas vos éventails. — 5) Reprenez vos éventails. — 6) Agitez vos éventails (42).

Décrivant un de ses rêves, Addison nous dit qu'il voit un panier rempli de cœurs humains, contenus dans des petites fioles. Le péché avait sali ces cœurs. Celui de Tom Dreadnought, taché de rouge, battait à un rythme accéléré. C'est qu'il appartenait à un « miles gloriosus » dégoûté du peu de cas que les hommes faisaient de lui. Le cœur de Dick Gloomy, très petit, avait une tache noire: son possesseur était avare.

Il y a, dans l'*Osservatore*, une scène de dissection assez semblable, pratiquée par Hippocrate devant Plutarque. Un homme se vantait de dire toujours la vérité: il a dans le cœur un soufflet, symbole de vanité. Un autre se croyait généreux, mais ne l'était que quand il espérait tirer un avantage quelconque de ses largesses: il a une clef au milieu du cœur (43).

Rappelons enfin ces deux histoires de maris aveugles: Celui dont Addison trace le portrait vante les qualités sérieuses de sa femme qui se complait à

(42) *Spectator*, n° 102 (trad. cit., t. II, p. 73-74.)

Savioli, dans une poésie intitulée « Il Passeggio », fait allusion à « l'Exercice de l'éventail » d'Addison; la voici :

« Risvegliator di zefiri	« Ne' modi or lenti or rapidi
Ventaglio avea la manca	Arte apparia maestra :
Onde solea percuotere	Lo spettator dell'Anglia
Lieve la gota bianca.	Così le belle addestra. »

(Cité par A. Graf, *op. cit.*, p. 263.)

(43) *Osservatore* (p. 340-346.)

demeurer chez elle le soir pour jouer avec son mari et un ami intime de ce dernier, au jeu bien innocent de colin-maillard... « Vous ririez trop de voir avec quelle précaution scrupuleuse ma femme nous attache notre bandeau de sorte qu'il est impossible d'apercevoir la moindre lueur de lumière... Il se passe souvent une demi-heure avant que je puisse les attraper, car nous nous cachons çà et là dans les coins afin de nous mieux divertir... je ne vous donne cette description de nos plaisirs que comme un échantillon des amusements innocents que je vous prie de recommander. » Cette lettre, signée Timothée Doodle, adressée au *Spectator* (44), est vraiment d'une candeur étonnante. Le cas du mari dont parle Gozzi, plus banal, moins amusant, est cependant le prétexte d'un « *Ritratto* » joliment dessiné : « Salvestro est un bel homme, mais dénué d'intelligence... Il ennueie les femmes et il croit que leurs pensées ne sont occupées que de lui... Salvestro s'est marié. Il épouse une femme d'esprit qui s'entend avec lui plutôt par obligation que par amour. Dans les premiers jours de leur mariage, il lui a amené un jeune homme aimable et intelligent, Robert, à qui il a dévoilé certains secrets d'intimité conjugale et cela, en présence de son épouse qui en a été très ennuyée. Salvestro a fait preuve de vanité : il a voulu montrer qu'il était aimé. Sa femme, craignant d'être accusée par ce jeune homme d'avoir mauvais goût, se confia à Robert, dès la seconde visite

(44) *Spectator*, n° 245 (éd. cit. t. IX, p. 415, écrit par Addison.)

de ce dernier. Celui-ci la remercia et s'offrit comme un ami véritable. L'épouse de Salvestro et son Robert ne se quittent jamais. Oh ! heureux que je suis, s'esclame souvent Salvestro, qui donc le serait plus que moi qui possède à la fois une pareille femme et un pareil ami (45). »

Le rapprochement de ces quelques passages nous permettent de constater l'influence indéniable du périodique d'Addison sur les journaux de Gasparo Gozzi, mais nous écarterons aussitôt toute idée de plagiat. Les deux écrivains, connaissant bien l'inconstance de l'esprit humain, recherchent la plus grande variété possible. Ils ont souvent recours à l'allégorie, mais seul, le Vénitien devait faire un abondant usage de figures mythologiques, leur donnant tantôt une certaine apparence de réalité, tantôt une valeur symbolique, comme quand il personnifie la science en Minerve. L'Anglais, lui, avait entrepris contre la mythologie une campagne dont l'ardeur passionnée annonce déjà les exagérations des romantiques. Milton lui-même n'échappa pas à son blâme impitoyable.

Si, comparant la pensée d'Addison et celle de Gozzi, l'on est obligé de reconnaître à la première plus de profondeur ; en revanche, on peut décerner à la seconde la palme, quant à la vivacité et à la spontanéité. N'oublions pas que le « *Spectator* » eut le privilège de vivre dans une ville laborieuse et active,

(45) *Osservatore*, p. 249.

dans une société libre et forte et qu'il fit de nombreux voyages en Europe. Toute sa profonde connaissance du cœur humain ne vient-elle pas de là? « L'Osservatore », qui apporte aux sujets les plus graves cette gaieté sereine qui le distingue si nettement de son modèle, vécut toujours, — nous l'avons vu — dans le même cercle étroit: Venise, Vicinale, Padoue. Sa tâche était particulièrement ardue; rédigeant seul ses journaux, il fallait qu'il fut tout à la fois philosophe, poète, conteur. Il n'était pas comme son illustre devancier, aidé par de nombreux écrivains, tous habiles à manier la plume, Swift, Steele, Budge, Parnell, Tickell.

La forme chez Addison est du plus pur classicisme; elle révèle son caractère précis, méticuleux, jusqu'au pédantisme. Ce défaut a été sévèrement relevé par Taine: « Calculer les longues et les brèves, dit l'auteur de *l'Histoire de la Littérature Anglaise*, poursuivre partout l'euphonie, songer aux cadences finales, toutes ces recherches classiques gâtent un écrivain (46). » Et Taine, lui reprochant, d'une part, la longueur et l'uniformité de ses phrases encombrées de mots inutiles, et, d'autre part, son ton dogmatique, qu'il s'agisse d'art, de morale, de religion, n'hésite pas à le qualifier de « prédicateur laïque ».

Quoiqu'il soit parfois bien long, lui aussi, dans ses développements, Gozzi n'est jamais aussi profondé-

(46) *Histoire de la Littérature anglaise*, Paris, 1883, t. III, p. 144.

ment ennuyeux que l'est Addison dans certains de ses « Discours ». La forme, chez le gazetier vénitien, est excellente pour l'époque. Ses dons poétiques sont certes plus grands que ne l'étaient ceux de son modèle, car, dans la littérature anglaise, aucune œuvre en vers du journaliste « whig » n'occupe la place que tiennent les *Sermoni* dans la littérature italienne. Mais ceci nous fait sortir du cadre que nous nous sommes imposé. La valeur des deux écrivains était donc sensiblement égale, bien que l'un possédât certaines qualités que l'autre n'avait pas. Et ce sont surtout les circonstances qui ont permis au génie d'Addison, plus qu'à celui de Gasparo Gozzi, de s'épanouir complètement.

CHAPITRE VII

GASPARO GOZZI, CRITIQUE LITTÉRAIRE ET DRAMATIQUE

*« Gasparo Gozzi prese a difendere
il suo poeta con quell' arguzia ur-
bana che teneva dell' attico e del
fiorentino. »*

(TOMMASEO)

I. Le critique littéraire. — II. Le critique dramatique.

I. — LE CRITIQUE LITTÉRAIRE.

Si nous voulons envisager Gasparo Gozzi sous cet aspect particulier de « critique littéraire et dramatique », il nous faut lire l'ensemble de ses journaux et non pas l'un plutôt que l'autre.

Gozzi parle tour à tour du « Style épistolaire » dont il loue les formules de politesse employées, avec quelques variantes, dans tous les pays du monde (1),

(1) « Pare a me che questi atti e queste cortesie sieno un effetto del buon terreno e dell'ottima qualità del cuore umano. » (*Osservatore*, p. 108.)

de l' « Histoire » dont il déplore le peu de véracité, des diverses qualités de « l'Allégorie » (2), et de la « Satire » pour laquelle il donne de sages conseils. Après avoir cité Berni, qui dans ses « Rime Burlesche » avait écrit ce vers : « L'usanza mia non fu mai di dir male », il déclare que « la satire est un des genres littéraires qui renferme le plus de difficultés (3) », et il recommande aux écrivains qui veulent le cultiver d'éloigner de leur esprit toute ombre de colère ou de rancune personnelle et de faire montre d'une constante bonne humeur, malicieuse, mais sans méchanceté.

Gozzi flétrit les écrivains plagiaires : « Les œuvres de la plupart des auteurs sont comme un manteau en lambeaux ; les couleurs sont prises çà et là, et, afin qu'on n'en dise point de mal, nous avons inventé ce nom « d'érudition » qui couvre les menus larcins (4). »

Il parle longuement des poètes. Dans son dialogue entre Charon et Mercure, il fait dire au premier de ces personnages, que la poésie, quand elle n'a pas une utilité quelconque, n'est autre chose « qu'une articulation sonore qu'emporte le vent (5) ».

(2) « So io bene che questo modo ha in sè molte gravi difficoltà e che, non è cosa agevole... il rendere l'argomento sì chiaro alla udienza ch'essa se ne avvegga, e tenerlo d'all'altro lato sì occulto, che il velo dell'allegoria non ne rimanga in alcuna parte squarciato. » (*Ibid.*, p. 332.)

(3) *Ibid.*, p. 276.

(4) *Osservatore*, p. 106.

(5) *Ibid.*, p. 245.

Ailleurs, c'est Thalie qui fait une description charmante du Parnasse (6).

Gozzi parle de la religion comme d'une « machine » poétique dans le poème épique (7).

Dans le dialogue intitulé « Gl' Ingegneri », il recommande aux poètes d'imiter la nature et de se laisser guider dans le « poétique voyage » par les auteurs anciens, favoris des Muses. Cependant, il les met en garde contre une mauvaise imitation (8) et leur conseille de chercher le fond plutôt que la forme. « La correction du langage est nécessaire... mais c'est un vêtement, et à quoi servent les vêtements si tu n'as pas de corps à y enfermer? Les nobles esprits que tu cherches à imiter pensèrent d'abord aux os, à la moelle, à la chair, puis ils les ornèrent (9). »

Dans un autre dialogue entre: « la Poesia e il Cervello », Gozzi se révèle inconsciemment. Dans le poète distrait dont les oreilles n'entendent pas, qui répond hors de propos, qui n'aime que la solitude, nous voyons sa personne taciturne, absorbée. Quand il se refuse à publier des vers, parce que « le monde est si plein de poèmes, de chansons, de sonnets, de « terzine », de madrigaux, de satires, et d'autres fantaisies, que toutes les oreilles en sont assourdies et que ce serait jeter de l'eau dans la mer »..., nous devinons

(6) *Ibid.*, p. 480.

(7) *Ibid.*, p. 558.

(8) « O imitatores, servum pecus. » (Horace.)

(9) *Osservatore*, p. 98.

(La « dissection » paraît être une véritable manie chez Gozzi.)

toute la lassitude et le dégoût de l'écrivain dont la plume est le seul gagne-pain; quand la « Poésie » affirme que les poètes « acquièrent gloire et renommée au moins après leur mort (10) », nous sentons l'amertume de l'homme persécuté par le malheur.

C'est en 1758 que Gasparo Gozzi publia l'œuvre qui devait constituer un de ses plus grands titres de gloire : « Giudizio degli antichi poeti sovra la moderna censura di Dante, attribuita ingiustamente a Virgilio », mieux connue sous le nom de : « Difesa di Dante ». Il ne convient pas de l'analyser ici; toutefois, il faut observer que cette défense du grand poète toscan revêt à nos yeux une haute signification morale et prend une considérable valeur critique quand nous nous reportons au temps où elle a été écrite. Au XVIII^e siècle, la « Divine Comédie » ne pouvait plaire aux esprits, trop superficiels pour apprécier une œuvre toute de profondeur, et trop différents aussi de ceux du moyen âge (11), Il leur aurait fallu se mettre « in istato di essere contemporanei a Dante (12) ».

Gozzi eut donc le mérite extrême de contribuer à renouveler le culte dantesque, non seulement par cette œuvre, mais aussi par des observations critiques placées, çà et là, dans ses journaux littéraires,

(10) *Osservatore*, p. 47-9. Ce dialogue avait déjà paru en entier dans la *Gazzetta Veneta*, p. 50-2.

(11) « Per tutto il secolo scorso », dit très justement Foscolo », la poesia di Dante non trovó giudizi competenti. » (Discorso sul testo della « Commedia », ch. CXXIX.)

(12) « Difesa di Dante ». (Préface.)

ou par des citations, qui montrent toute son admiration respectueuse pour l'Alighieri et pour sa doctrine. Virgile et Horace, dit-il, reconnaissent comme leur maître, Homère. Pétrarque salue en Dante un modèle inégalable. Ni les deux premiers écrivains, ni l'auteur du « Canzoniere », ne firent bénéficier le monde de la sagesse de leur enseignement ainsi que l'avaient fait : Homère en Grèce, et Dante en Italie (13).

Gozzi montre une juste compréhension de la poésie de la « Comedia » quand il parle « des tourments des damnés, de cette noble mélancolie du Purgatoire, et de ces consolations du Paradis (14) ».

Au sujet de la langue employée par l'Alighieri et que Bettinelli qualifiait injustement de dure et de barbare (15), Gasparo fait discourir dans l'*Osservatore*, Aristofane et Mantegna.

Les extraordinaires dons de puissance, de fantaisie, de variété dans l'invention, font de Dante un peintre merveilleux devant qui Mantegna s'incline (16).

(13) *Osservatore*. (N° LIX, a di 26 agosto 1761, p. 246.)

(14) *Osservatore*. (N° XXIII, a di 22 aprile 1761, p. 99.)

(15) « Barbaro e duro perpetuamente ». Bettinelli. (*Opere*, vol. XII, p. 51.)

(16) Mantegna : « Le parole sue medesime hanno un colorito pieno di tanta forza, che tu diresti le cose sue essere più presto scolpite, che dipinte. »

Aristofane : « Quanto è alle parole, io ho sentito a dire che le sono dure, stiracchiate, e di quelle che non sono mai state al mondo altro che in sua bocca. »

Mantegna : « Egli è il vero che le voci usate da lui sono oggidì antiche, ma non lo erano a' tempi suoi, ne' quali ogni scrittore contemporaneo le usava. »

Osservatore. (N° XX, p. 520.)

Gozzi compare les deux génies de Dante et de Pétrarque : le premier plus robuste, plus vigoureux, presque surhumain; le second, plus délicat, plus gracieux. Tous deux durent leur gloire à une femme « l'étincelle qui alluma leur feu poétique ». L'harmonie du style est plus aisée dans le récit d'un amour, comme celui de Pétrarque pour Laure, que dans l'immense fresque de la « Divine Comédie ».

L'auteur du « Canzoniere » eût-il pu décrire l'Enfer ? (17).

Gasparo dit en quelques mots concis, que la manière de Pétrarque, jadis goûtée, paraissait un peu sèche aux fervents admirateurs du « pompeux style fleuri », sans doute à cause de ce qu'il appelle avec bienveillance: la versatilité humaine (18), plutôt, croyons-nous, à cause du mauvais goût de son temps.

Quand Gozzi parle de la « continua sonorità e del rovinoso rumore » de certains vers, il fait certainement allusion à Frugoni (19) dont il détestait la manière.

Dans le dixième dialogue de l'« *Osservatore* », quelques oiseaux chantent à qui mieux mieux devant un laurier qui se secoue et laisse tomber ses feuilles sur ceux dont il a apprécié les chants. Cependant, le

(17) *Osservatore*, cf. le dialogue : « Aristophane et Pétrarque ». (N° XXI, a di 14 aprile 1762, p. 521-524.)

(18) *Gazzetta Veneta*, p. 347, N° LXXXII : « Avviene delle forme dello scrivere quello che accade dei vestimenti; la gente se ne infastidisce col vedregli a lungo. »

(19) *Ibid.*

pic ayant totalement manqué de naturel pour exprimer les passions humaines, l'arbuste demeure insensible (20). C'est encore une allusion à la faiblesse poétique de son époque. Nous en trouvons une troisième, également dans l'« *Osservatore* », quand la Poésie écrit à Aristophane dans les Champs-Élysées et qu'elle se lamente de voir les Muses délaisser le doux climat italien pour celui plus rude de l'Allemagne (21).

A diverses reprises, Gozzi donne des témoignages de son admiration pour les grands auteurs de l'antiquité : Platon, Aristote, Aristophane, Salluste, Tacite. Il loue longuement la « Divine Iliade » qui renferme « toutes les grâces et les beautés que peuvent contenir un poème », mais dont les qualités ont été déjà vantées si souvent, qu'en dire davantage serait aussi vain que de verser de l'eau dans la mer », ce qui ne l'empêche pas toutefois, d'ajouter une comparaison fort inattendue entre la diversité des images de l'Iliade et l'humeur changeante des femmes, tantôt joyeuses, resplendissantes de santé, amoureuses ; tantôt maussades, souffrantes, froides et sèches. Ces multiples aspects de l'être féminin ne font-ils pas songer à l'étonnante variété du poème homérique ? (22).

(20) *Osservatore*. (N° XCIV, a di 26 dicembre 1761, p. 394-397.)

(21) Pietro Chiari est ici spécialement visé. « Nella Germania, in quei freddi e rigidi climi... si sono oggidì innalzati gl'ingegni e hanno adattato quel loro faticoso idioma alle dolcezze dell'arte mia... » *Ibid.* (N° XX, p. 517-518.)

(22) *Osservatore*. (N° LV, a di 12 agosto 1761, p. 229.)

C'est encore à Lucien, plus qu'à tout autre auteur de l'antiquité que vont les sympathies de Gozzi... « Oh, vous riez parce qu'il vous semble presque l'avoir deviné » (23), aussi non seulement l'a-t-il imité, mais encore traduit, comme nous l'avons vu précédemment.

Parmi les plus importantes critiques littéraires du journaliste vénitien, il convient de noter celles qui concernent Bayle et son « *Dictionnaire historique* », lequel contenait en germe l'« *Encyclopédie* ». Gasparo, dans plusieurs numéros de la « *Gazzetta Veneta* » (24) met en garde ceux que nous pourrions appeler « les lecteurs moyens » contre les dangers d'un ouvrage dont la vogue était alors immense. Il ne nie pas l'érudition de l'auteur, mais s'indigne de son scepticisme et de son irrévérence en matière de religion, et il cite à l'appui de ses assertions l'Allemand F. Buddaeus (25) qui se demandait si le « *Dictionnaire* » de Bayle n'était pas plutôt nuisible qu'utile à la catégorie des lecteurs ignorants. Gozzi revient plusieurs fois à la charge. Si ce livre est aussi dangereux, pourquoi en tolère-t-on la diffusion ?

(23) *Osservatore*. (N° XXX, a dì 7 luglio 1762, p. 577.)

Il a traduit aussi quatre lettres de Lucien :

« Io a Saturno, salute. »

« Saturno a Me suo, carissimo, salute. »

« Saturno ai ricchi, salute. »

« I ricchi a Saturno, salute. »

(24) Cf. *Gazzetta Veneta*, p. 340-41, 371-73, 379-80, 388-89, 394, 400, 401.

(25) Fr. Buddaeus, auteur luthérien d'une « *Théologia* » et de plusieurs autres ouvrages. (1667-1729.)

C'est, dit-il, parce qu'il ne l'est pas pour les esprits éclairés par la science et qui savent discerner le bon du mauvais (26).

Dans ces observations, il s'est certainement souvenu des études critiques d'Addison sur le « Paradis Perdu » de Milton, faites avec le plus louable souci de clarté et de méthode (27).

*
**

II. — LE CRITIQUE DRAMATIQUE

Quand on parle de « Gasparo Gozzi, critique dramatique », on évoque aussitôt la rude bataille que Carlo Goldoni dut soutenir, pour la réforme du théâtre comique italien, contre le superficiel abbé Chiari et contre la réaction imprévue de Carlo Gozzi en faveur de la « Comedia dell'Arte ». Gasparo apparaît dans la lutte, non pas en journaliste qui attend la représentation de quelque comédie nouvelle pour aussitôt la blâmer ou la louer, mais en littérateur dont le goût personnel ou les sympathies naturelles font qu'il préfère telle œuvre à telle autre.

Certes, il aime le théâtre de Goldoni qui correspond parfaitement à ses idées esthétiques, mais, quand il

(26) *Gazzetta Veneta* (p. 389, n° LXXXIX).

(27) Cf. *The Spectator*, n° 267, 273, 279, 285.

fait l'éloge d'une certaine comédie, ce n'est pas sans un examen minutieux, du développement de l'action, de la vraisemblance des caractères des personnages, du contenu moral. Il entre dans le secret de la technique de la pièce pour en découvrir les défauts s'ils existent, ou pour en révéler les subtiles qualités. Le critique, inévitablement, finit par tomber dans des répétitions de phrases, qui à la longue paraissent un peu conventionnelles. La célèbre définition voltairienne de Goldoni, « peintre et fils de la Nature » (28), revient chaque fois que la troupe de « San Luca » présente au public une nouvelle pièce comique. Chaque fois au contraire, que Goldoni abandonne la comédie pour d'autres compositions lyriques, Gozzi le supplie de revenir au genre dans lequel il excelle et où « il ne sera jamais, ni égalé, ni égalable ». Quand le journaliste vénitien entre dans les particularités d'une œuvre, il nous étonne par la richesse de son

(28) En tout pays on se pique
 De molester les talens,
 De Goldoni les critiques
 Combattent les partisans.

 On ne savait à quel titre
 On doit juger ses écrits;
 Dans ce procès on a pris
 La nature pour arbitre.

 Aux critiques, aux rivaux,
 La nature a dit sans feinte :
 Tout auteur a ses défauts,
 Mais ce Goldoni m'a peinte.

Gazzetta Veneta (n° XLX, p. 201.) Vers de Monsieur de Voltaire sur les talens comiques de Monsieur Goldoni, au Marquis Francesco Albergati Capacelli, sénateur de Bologne.

argumentation, par la finesse de ses observations ou de ses déductions. Cherchant, par exemple, quel est le principal élément de beauté des « Rusteghi », il constate que c'est d'avoir quadruplé le type destiné à caractériser sur la scène la figure de Rustego. Un seul homme, en qui se résumeraient les aspects différents de quatre personnages, eût paru une insupportable caricature. Gozzi fait ces remarques dans la « *Gazzetta Veneta* » du 20 février 1760 au moment où la brillante saison théâtrale de « San Luca » prenait fin sur ce chef-d'œuvre qui venait de recevoir le triomphal baptême de l'immortalité (29).

A propos de l'échec de la tragédie goldonienne « *Enea nel Lazio* », donnée pour la première fois le 24 octobre 1760; Gasparo déplore que l'auteur ait manqué d'audace et, qu'au moment même d'atteindre le haut tragique, il se soit brusquement effondré pour devenir fade et doucereux. Pourquoi ? parce qu'à l'époque, « tragédie » était synonyme d'ennui et son nom seul suffisait à éloigner la foule des spectateurs. Et Gozzi se lamente de voir que les esprits les plus nobles sacrifient ainsi au goût du public (30).

En novembre 1760 était représenté « *Zoroastro* ». La chute d'une œuvre aussi mauvaise était inévitable. Gasparo l'examine rapidement, reconnaît que quelques scènes sont écrites de main de maître, mais dé-

(29) *Gazzetta Veneta* (n° V, p. 24-26.)

(30) *Gazzetta Veneta*, mercredi, addì 29 ottobre 1760, p. 324, n° LXXVII.

molit le reste sans pitié. Il cherche ensuite la cause de cet évident contraste entre la perfection des « Rusteghi » et la médiocrité de « Zoroastro » et il l'attribue au caractère même de la « tragicomédie » qu'il « qualifie de monstrueuse » et qui ne peut être à la fois, sublime à l'égal d'une tragédie, et amusante comme une comédie (31).

Mais, ces deux pièces ne constituent qu'une sorte de parenthèse, assez étonnante, entre les chefs-d'œuvre que sont : « I Rusteghi » et « Casa Nuova ». Écoutons ce que dit de cette dernière le journaliste vénitien : « C'est véritablement une de ces comédies qui honorent grandement le nom du Dr. Carlo Goldoni; l'habileté avec laquelle l'action est conduite la rend intéressante d'un bout à l'autre; la grâce des dialogues et la soudaineté des coups de théâtre les plus inattendus sont telles, que l'on éprouve le désir de la revoir (39). »

Toutes ces qualités, auxquelles il faut ajouter une extrême simplicité de style, se retrouvent dans la « Bona Mare » (la buona Madre) que Goldoni écrivit cette fois en dialecte vénitien et qui fut représentée en janvier 1760. Elle n'eut pas le succès, qu'au dire de Gasparo, elle méritait pourtant. L'auteur n'en éprouva aucun étonnement : « La Bonne Mère ne fut ni méprisée, ni applaudie; on l'écouta froidement

(31) *Gazzetta Veneta* (n° LXXXV, p. 360-361.)

(32) *Gazzetta Veneta*, addi, 13 dicembre 1760, n° XC, p. 394.)

La première représentation avait eu lieu deux jours auparavant.

et elle ne fut représentée que quatre fois. Voilà une pièce honnête qui est tombée très honnêtement. Et Goldoni croit voir la cause de cet échec dans le titre trop semblable à ceux des trois comédies qu'il avait fait jouer les années précédentes : « La Buona Figlia », « La Buona Moglie », « La Buona Famiglia ».

« La Bonté, dit-il, ne peut jamais déplaire, mais le public se lasse de tout... il n'aime pas la répétition des mêmes motifs, et la ressemblance des caractères (33). »

Gozzi prodigue d'ailleurs encore, sous une forme plus détournée, des louanges à son grand compatriote et trouve moyen de l'exalter dans le passage même où il condamne l'abbé Chiari. Il décrit les impressions d'une jolie jeune fille « accostumata a pensare con verità », qui goûte le naturel remarquable des comédies représentées au théâtre San Luca (et qui n'étaient autres que celles de Goldoni), mais dont l'estomac ne supporte pas : « l'eau de la nouvelle source poétique », ici il est facile de voir une allusion à Pietro Chiari (34).

Pendant que l'académie des « Granelleschi » couvrait l'aimable avocat vénitien de basses injures,

(33) Goldoni, *Mémoires* (p. 11; ch. XL.)

(Gasparo fait encore l'éloge de quelques autres œuvres de Goldoni, dans la *Gazzetta Veneta* : « *L'unzione del real profeta Davidde* » (p. 75.) « *Un curioso accidente* » (p. 300-301). « *L'amore contadino* » (p. 344). « *L'amore artigiano* » (p. 427.)

(34) *Gazzetta Veneta*, addé 8 novembre 1760 (n° LXXX, p. 335.)

notre Gasparo s'élève seul pour le défendre. Ses louanges cependant, n'ont rien d'exagéré; il reste toujours mesuré, guidé en cela par son bon sens, ennemi de tout excès de geste ou de parole. Il résume les qualités de Goldoni dans une phrase concise : « Natura gli parla al cuore quando medita ».

Quel amusant contraste avec l'opinion de Carlo qui ne craint pas de le qualifier de « Sanglier » et de « pelé » (« Zuccone ») (35).

(35) Tomaseo affirme que Gasparo, dans une de ses « *Cicalate* », plaça une fois Carlo Goldoni en compagnie de Pietro Chiari, parmi « i cattivi scrittor di commedie ». (*Storia civile nelle Letteraria* », 1872, p. 204.) C'est étonnant. Il est possible néanmoins que Gasparo ait été choqué par la langue souvent incorrecte de Goldoni. Quoi qu'il en soit, aucune poésie bernesque ou autre, maintenant ensevelie dans le cimetière des « *Granelleschi* », n'ôtera rien aux articles sereins que la *Gazzetta Veneta* publia à la louange de Carlo Goldoni.

Carlo en voulait beaucoup à son frère de son attitude envers Goldoni. Il déversa une partie de sa bile dans ce sonnet adressé au « Gazzettiere » :

« Tosto che fu inventata la gazzetta
Il Dottor se n'è andato al Gazzettiere.
Era sudato fuor d'ogni dovere,
Perch'egli è grasso, ed era corso in fretta.

E disse : « Il foglio è una cosa perfetta
Utile al terrazzano e al forestiere,
Ma se quel gran spaccio intendi avere,
Convien, s'io tiro un peto, tu vel metta. »

Che ci sono meraviglie più belle
Desiate, apprezzate e sospirate
Di quelle, ch'escon fuor della mia pelle. »

Così fien le Gazzette comperate
E il nome mio n'andrà fino alle stelle. »
Disse il buon gazzettier : « Ben ragionate. »

Pubblica sue favate
Ed ei fingendo non averle lette
Va chiedendo : « che dicono le Gazzette? »

Goldoni avait une vive gratitude pour le rédacteur de la « *Gazzetta* » et le tenait en haute estime. Jamais il n'oublia la courageuse défense que celui-ci avait faite de sa comédie intitulée : « Il filosofo inglese », qui était par ailleurs combattu avec tant d'acharnement (36). Goldoni mentionne même le nom de Gasparo dans une scène du « *Cavaliere di buon gusto* » où l'on voit au lever du rideau, un personnage, le comte Ottavio lire un volume qui n'est autre que l'« *Osservatore* » et en faire le plus vif éloge (37).

Il est aussi bien probable, comme le croit Tommaseo (cf. *Storia Civile nella Letteraria*, p. 280), que c'est Carlo qui a incité son frère à donner deux traductions de la petite poésie de Voltaire, dont il a été parlé précédemment. Ecrivant la seconde, Gasparo insinuait perfidement que la louange que Voltaire adressait à Goldoni était une satire déguisée.

Goldoni, parlant de cette version, dit à Albergati : « Vi è stato un bello spirito, o per meglio dire uno spirito malizioso, cattivo, che ha preteso di convertire in senso ridicolo il testo e la traduzione. » (« Lettere di Carlo Goldoni, con proemio e note » di E. Masi. Bologna, 1880, p. 134-135.)

(36) Voici ce qu'écrivait Gozzi dans une poésie en dialecte, estimant que cette forme était là un instrument efficace dans une querelle littéraire :

« Come anderà più avanti el teatro nascente
Se ai poveri poeti ghe fighè addosso el dente ?

Aspetava la scena d'aver el so decoro
Giera prima Venezia a darghe sto restoro ;

El popolo coreva, el bateva le man,
Al bon seme chiapà che cresceva pian pian. »
(Codice Cicogna, 2395 autrefois : 1882 du Musée Correr.)

Par ces vers, le poète veut dire que Venise, grâce à Goldoni, avait renouvelé la gloire du théâtre italien.

(37) « Questo libro è sì bene scritto, ch'io lo reputo testo di lingua, e in oggi veramente pochi italiani scrivono in questo stile. » (« Il cavaliere di buon gusto », Acte I, scène I.)

Plus tard, de Paris, Goldoni dédia même à son ami en signe d'admiration, une de ses comédies. Il lui écrivait des lettres où il avouait sincèrement avoir largement tiré profit des critiques de la « *Gazzetta Veneta* », et avec son inlassable bonhomie, il le priait ardemment « pour l'amour du Ciel » de ne pas déprécier aux yeux des femmes qui étaient l'objet de sa satire le caractère de « Semiramide » de « Zoroastro ».

La « *Gazzetta Veneta* », qui se proposait de ne pas provoquer de polémiques littéraires, devient pourtant le champ clos de ces luttes ardentes et haineuses.

Dans le numéro du 8 octobre, une note sèche et brève au possible, apprend aux lecteurs que la représentation au théâtre « San Giovanni Grisostomo », du « Padre amoroso », n'a pas eu de lendemain. Gozzi a une manière bien amusante de laisser entendre que cette « *nuova comedia, non più rappresentata, del signor abate Pietro Chiari* » a été un véritable four (38). Cette courte annonce décide un anonyme à s'informer des idées du journaliste sur les « comédies pensées et écrites par l'auteur et apprises par cœur par des artistes », et sur celles « que les comédiens improvisent d'après un canevas réduit » et à persuader un autre anonyme de publier

(38) *Gazzetta Veneta*, 8 ottobre 1760 (n° LXXI, p. 291.)

Cette comédie était précédée d'un prologue en vers intitulé « *Notte critica per introduzione alle recite autunnali dell'anno 1760.* »

(39) *Ibid.* (n° LXXII, p. 297.)

quelques « dubbi » sur la « Notte Critica (40) ». Au premier, Gasparo répond par toute une théorie sur la « Comedia dell'Arte » et, aux dubbi si pleins d'humour du second qu'ils trahissent presque à chaque mot la plume qui les écrit, et qui n'était autre que celle de Carlo, l'abbé Chiari répond lui-même. Et voilà la polémique amorcée. Gasparo s'en amuse énormément. Si elle paraît languir, il l'alimente à nouveau. A la première riposte de l'abbé, il écrit : « Je m'imaginais parfaitement que l'auteur du « Prologue » se serait fâché. Je regrette profondément de constater qu'aujourd'hui, on ne peut plus parler d'une œuvre littéraire, parce que les esprits s'échauffent et là où la critique devrait apporter une aide aux arts et contribuer à les faire resplendir toujours davantage, il n'y a que brûlantes invectives (41). »

Dans cette fameuse « Notte Critica », on invitait le public à venir toujours au même théâtre pour se nourrir de bonne et vraie poésie. Suivaient des dialogues prétentieux et vides entre la lumière et les ténèbres, les étoiles et les éléments.

Et Gasparo de conseiller ironiquement : « Toutes les fois qu'au théâtre « San Giovanni Grisostomo » l'on vous représente quelque production du fécond cerveau de l'auteur du « prologue », tâchez d'y aller (42). »

(40) *Ibid.* (p. 299.)

(41) *Gazzetta Veneta*, Sabato addì 18 ottobre (n° LXXIV, p. 307.)

(42) *Ibid.* (N° LXXVI, p. 319.)

Cependant, trouvant que la lutte entre son frère et l'abbé avait assez duré, il prêche la paix aux deux antagonistes, leur demande de ne plus rien envoyer à son journal et conseille à l'auteur des « dubbi » de venir les reprendre. Il faut dire qu'il n'y en avait pas moins de 15 sur le « prologue » et de 86 sur « Il trionfo dell' innocenza », tragicomédie du même Chiari (43).

La polémique ne se termina pas de sitôt et les lecteurs s'amusent des lettres qu'échangent les deux Gozzi et Chiari : celui-ci véhément; Carlo, sarcastique, et Gasparo, courtois; car en combattant Chiari, il ne vise pas tant l'individu que l'école qu'il représente, toute nourrie des littératures espagnole et française qu'elle imite à tort et à travers (44).

(43) Il faut noter, à propos de la lutte « Carlo Gozzi-Chiari », tout un passage de l'*Osservatore* que l'édition Spagni est seule à reproduire. Le 24 octobre 1761, Gasparo, dans son journal, répond à une très violente critique adressée à son frère Carlo, dans le n° 73 de la *Gazzetta Veneta* dirigée alors par Pietro Chiari.

Gasparo prend la défense de son frère et, dans quelques « Versi martelliani » à la manière de l'abbé, tourne ce dernier en dérision. (Cf. *Osservatore*, p. 314-319.)

(44) Dans les *Atti Granelleschi*, en 1761, Gasparo Gozzi publia, sous le pseudonyme de « Il Velluto », la poésie suivante :

« Chi alla mensa sua vuole un trinciante
Che tagli, spolpi, sminuzzi ed affetti
Sgroppi, dilombi; scorticchi, sgherretti,
Acconci in casa sua questo pedante.

Ha l'arte di tritare un lionfante,
Nonchè leprette, fagiani, e capretti;
Ogni carne par ch'esca de' guazzetti
Quand 'egli trincia e mette altrui davante.

In poche ore di notte l'ho veduto
Un monte far di membra di Troiani,
Tanto che a dir non mi sarà creduto;

Le 25 janvier 1761 a lieu, au théâtre San Samuele, la première représentation de « la Favola » ou plutôt : « Fiaba delle tre melarance » de Carlo Gozzi. — « Je m'étais proposé de ne plus rien dire des comédies improvisées », note le gazetier (45). Il est vrai qu'il s'agit d'un genre allégorique nouveau. Le personnage de la « Fata Morgana » était une caricature fort ressemblante de l'abbé Chiari; celui du « Mago Celio » représentait Goldoni. Le public friand de satire reconnaît aussitôt l'un et l'autre et s'en divertit infiniment. Par contre, Gasparo feint de ne pas s'apercevoir de cette méchante parodie et découvre une quantité d'allégories dont son frère est le premier à s'étonner. En voici une : Dans le château de la sorcière Creonta, où sont enfermées les trois oranges, Gasparo voit la grossière ignorance des peuples primitifs qui retenaient prisonnières la tragédie, la co-

E di Cartaginesi e di Toscani
E udì Enea che gridava: aiuto, aiuto,
Fatto in più pezzi che non fanno i cani;

E Virgilio che a brani
Vide la sua famiglia in un catino,
Disse: non so s'io fui greco o latino. »

(Cité par V. Malamani « Gasparo Gozzi », œuvre citée, p. 42.)

(45) *Gazzetta Veneta* (p. 468.)

Gasparo y parle abondamment de l'œuvre de son frère, mais non sans une certaine mélancolie instinctive : cette fable ne prélude-t-elle pas au départ de Goldoni pour Paris?

Gasparo a prétendu que la source de « *l'Amore delle tre Melarance* » était « *le tre cetre* » del Basile (tiré du *Cunto dei Cunti* ovvero *lo trattenimento de' Peccerille* de Gian Alesio Abbatutis (Anagramme de Giambattista Basile) 1575-1632. C'est aussi l'opinion de Benedetto Croce.

On a voulu voir la source de cette fable ailleurs : dans un conte populaire : « *Le tre melarance di Amore.* »

médie de caractère et la comédie improvisée. Les deux jeunes filles sorties des fruits ouverts par Truffaldino et qui meurent de soif devant lui, sont : la tragédie et la comédie de caractère (46); la troisième, que Tartaglia libère de son écorce et qu'il abreuve ensuite d'eau contenue dans son soulier de fer, est la comédie improvisée (47). Comme on le voit Carlo avait su maintenir l'importance de la fantasmagorie et de tous les vieux éléments de la « Comedia dell'Arte. »

Le 28 octobre 1761, un certain « Polipragmone » écrit à l'*Osservatore* : « J'ai été voir jouer une fois et même deux fois, le « Corvo ». Comme l'on voit représenter dans cette comédie beaucoup de choses dont on sait qu'elles ne peuvent arriver..., je ne puis vous nier que j'en demeure troublé... Il doit cependant y avoir une raison à l'effet qu'elle produit sur les spectateurs ? »

Gasparo Gozzi répond à ce prétendu lecteur : « Les choses qui, selon vous, ne peuvent arriver sont telles il est vrai; mais l'homme possède un cerveau ainsi fait qu'il croit souvent ce qui est le plus invraisemblable... Cette faiblesse de notre nature fut bien connue des poètes... Que fit Virgile ? Lui aussi emplît

(46) « in que' teatri dove recita un buon Truffaldino non possono avere nutrimento, nè vita. » (*Ibid.*, p. 468) (parce que cet acteur merveilleux, accoutumé à improviser dans la « Commedia dell'Arte » n'aurait pu se plier à l'obligation de réciter son rôle appris par cœur, comme l'exigeaient la tragédie et la comédie de caractère).

(47) « sostenuta in vita dal socco de' recitanti piacevoli ». (*Ibid.*). (Le « socco » était le brodequin des anciens histrions.)

son poème de choses merveilleuses, comme des navires changés en nymphes... l'Aristote et le Tasse furent jadis très appréciés. On les lit volontiers et on les lira dans l'avenir. Mais, me direz-vous, tous ceux que vous avez énumérés jusqu'à présent sont des poètes épiques. Où me prendrez-vous un exemple de poètes tragiques ou comiques faisant parler des animaux ? — « Si les noms d'Eschyle et d'Aristophane vous suffisent, je puis vous les citer (48). »

Le caractère fabuleux du « Corvo » est aussi celui du « Re Cervo » représenté au théâtre San Samuele le 5 janvier 1762, et accueilli avec un grand enthousiasme (49).

« Ce genre de comédie, déclare l'« *Osservatore* », est l'un des plus anciens que l'on trouve chez les peuples cultivés qui inventèrent, outre la tragédie et la comédie, le « merveilleux » comme moyen de flétrir les mœurs. Le « Re Cervo » ne doit donc pas être méprisé à cause de son caractère fantastique (50). Ce qui nous paraît étonnant, dans toutes ces appréciations de Gasparo, c'est qu'il y ait si peu d'allusion au jeu des acteurs. Le nom d'un artiste est bien rarement prononcé. Voilà qui différencie singulièrement la critique dramatique du « Gazetier »

(48) *Osservatore* (n° LXXVII, p. 321.)

(49) « fu rappresentata a giorni passati per quindici sere e poi, di nuovo cominciata a rappresentare ieri sera. » Patriarchi (Lettre datée de Venise, 14 février 1762.)

(50) *Osservatore* (n° XCVIII, p. 410-413.)

vénitien, de celle de nos journalistes d'aujourd'hui, où l'on sent parfois un peu trop « la réclame »...

Dans plusieurs numéros de la « *Gazzetta Veneta* » Gozzi décrit avec minutie deux des œuvres de Metastasio ; l'opéra « Enea al Bivio » (51), le ballet allégorique « Marte e Amore alla Fucina di Lenno » (52). Toutefois, sa critique ne se borne pas aux seuls écrivains vénitiens. Pour s'en convaincre, il suffit de lire l'article inspiré par la comédie de Marivaux : « L'île de la Raison ou les petits hommes », tirée du roman célèbre de Swift, « les voyages de Gulliver ». C'est une des pièces les plus singulières de l'auteur français que celle-ci où l'on imagine un homme, une femme, un paysan, un serviteur, un philosophe, arrivant dans l'île de la Raison. Dès qu'ils s'en approchent ils rapetissent au point d'avoir la taille d'un doigt ; pour grandir à nouveau, il leur faut développer leur intelligence et leur raisonnement ; mais, chose étrange, celui qui croît le plus rapidement est le paysan. Viennent ensuite dans l'ordre : le serviteur, l'homme et la femme. Le dernier à reconquérir sa taille est le philosophe (53). Gozzi loue le dialogue vif et délicat, qui plaît infiniment à la lecture, mais qui est dépourvu de tout effet scénique. L'auteur confesse lui-même, dans sa préface que cette œuvre ne pouvait plaire au public. Et de fait, « elle

(51) *Gazzetta Veneta* (n° LXXIV, p. 308-310.)

(52) *Ibid.* (n° LXXVI, p. 320-322.)

(53) *Ibid.* (n° LXXIII, p. 304-305.)

ne produisit aucun effet ». Gasparo rappelle que ce genre fantastique avait été cultivé avec succès par les Grecs, et en particulier par Aristophane.

Ailleurs, il parle de Klopstock, « un de ces nobles génies qui rendent fameux le siècle auquel ils appartiennent (54) ».

Gozzi ne se contente pas de donner dans le « *Mondo Morale* », l'excellente traduction que l'on sait, mais il analyse dans la « *Gazzetta Veneta* », la « Mort d'Adam » pour dire ensuite tout le plaisir qu'il avait éprouvé à sa lecture de la version française et pour faire l'éloge des sujets religieux qu'il regrette de voir trop souvent abandonnés par les auteurs tragiques. « Les Grecs n'ont-ils pas surtout écrit des tragédies sacrées ? » Ils y ajoutèrent des chœurs qui ne sont souvent pas autre chose que des prières publiques. C'est à cause de son caractère religieux que l'*Athalie* de Monsieur Racine est d'une plus parfaite beauté que toutes ses autres œuvres (55). »

Le samedi 4 octobre 1760, Gasparo annonce que la version italienne de la « Mort d'Adam » vient de paraître.

Enfin, dans l'avertissement aux lecteurs du « *Mondo Morale* », qui précède sa traduction, et dans le « *Ragionamento* » qui la suit, le journaliste vénitien admire une fois de plus les qualités de l'œuvre et

(54) *Gazzetta Veneta* (n° V, p. 28.)

(55) *Ibid.* (n° XV, p. 75.) — (Voir également p. 28-30, 47, 280, 281-291.)

sa simplicité voulue qui s'adapte si parfaitement au sujet... « Nos tragiques, dit-il, ont oublié cette simplicité et veulent partout... « suonare la campana grossa » et mettre dans chaque vers tout le souffle que contiennent leurs poumons (56). »

Et Gozzi conclut en disant que la si grande perfection de la tragédie de Klopstock rend bien malaisée la tâche du traducteur.

*
**

En terminant, admirons la rapidité avec laquelle toutes les critiques dramatiques étaient faites. L'article paraissait quelquefois à peine quarante-huit heures après la représentation. Cette célérité d'élaboration et de composition typographique, étant donnés les moyens mécaniques de l'époque, si faibles en comparaison des nôtres, a quelque chose de prodigieux. Et ce sont ces pages, considérées par les lecteurs d'alors comme éphémères, qui restent pour l'historien des lettres vénitiennes au dix-huitième siècle, un précieux document.

(56) *Mondo Morale* (tome IV, p. 278.)

CONCLUSION

Le journalisme ne tient qu'une petite place dans la carrière de Gozzi puisque l'écrivain ne lui consacra que deux années de sa longue existence de labeur. Nous avons vu pourquoi il avait abandonné, en 1762, la rédaction de ses périodiques. Ce qu'il faut dire aussi, c'est que cela coïncidait assez exactement avec la place d'Inspecteur des Livres et de l'Imprimerie qu'obtenait Gasparo Gozzi. Peu de temps après cette date, il était également chargé par les autorités de Padoue, de rédiger un travail sur la réforme des écoles (1). Dès lors, il demeura presque constamment dans cette ville. Les aspérités de sa route commençaient enfin à s'aplanir. Ce n'était plus la lutte quotidienne, à coups de plume (si nous pouvons ainsi nous exprimer) pour la vie.

La deuxième moitié de son existence fut occupée par une figure féminine, incarnation la plus typique de la grande dame vénitienne du dix-huitième siècle, Caterina Dolfin, épouse de ce fameux procureur Tron a qui les vénitiens décernaient le titre de « *Padrone della Repubblica* ». Cette patricienne fut son ange tutélaire. Il l'aima d'un amour qui avait

(1) Cf. A. Viglio, *op. cit.*, p. 86-96, et O. Bassi, *op. cit.*, p. 76-92.

quelque chose de paternel. Il l'appelait sa « très chère fille » et signait les épîtres qu'il lui adressait de la manière la plus étrange (2).

Cependant, le dégoût de toutes choses qui l'avait envahi, l'exaltation ou le délire de la fièvre poussèrent Gozzi à un acte désespéré qu'il n'eût jamais tenté en pleine possession de son esprit sain et réfléchi (3). Un jour d'été 1777 se répandit brusquement dans Padoue la nouvelle de sa tentative de suicide. Aussitôt retiré du Bacchiglione dans lequel il s'était jeté, il fut porté dans le palais du procureur Tron qui le recueillit. Après la terrible secousse, la convalescence devait être longue; elle fut éclairée du sourire de deux amies : Caterina Dolfin Tron et Sarah Cénét, jeune française qu'il connaissait depuis quelque temps. Toutes deux l'entourèrent de soins attentifs : lumineux arc-en-ciel dans la tempête. Il guérit enfin.

Un an plus tard, sa mère, très âgée, mourut. Il la pleura de tout son cœur. Il parut bien moins ému à la mort de sa femme Luisa Bergalli, survenue le 18 juillet 1779. Il écrivit à son frère Almorò une lettre étonnante de sécheresse et de froideur (4). On ne sait au juste combien de temps après (la date de son

(2) « Padre accademico » ou bien « Pare nonno e bisnonno ».

(3) Cf. Magno : « *Angelo Dalmistro e il tentato suicidio di Gozzi* » (Archivio Veneto, 1887.)

(4) « E' piaciuto a Dio chiamare a sè la povera mia moglie... Le cose fatali mi nascono l'una dietro all'altra, che mi sono accostumato a non sentirle quanto farebbe uno a cui succedessero di rado. »

second mariage n'est indiquée ni dans ses lettres, ni dans les « *Memorie Inutili* » de Carlo), il épousa Sarah Cénet pour la remercier de son dévouement. Auprès d'elle s'écoulèrent paisiblement les dernières années de sa vie (5).

Son esprit vif, sa curiosité toujours en éveil trouvaient encore à s'exercer. Il déclarait lui-même qu'il avait noté de quoi écrire un « *Osservatore padovano* », mais sa santé devenait de plus en plus précaire; appuyé sur sa canne, il allait par les rues de Padoue, tremblant et boitillant (6). Il avait une haine farouche des médecins : « Ici, il y en a plus que de malades », disait-il. Il recherchait la solitude, « parlait avec les oiseaux du ciel », se sentait encore poète : de plus en plus épris de la Nature, il retrouvait alors la gaieté d'antan. Son petit verger était sa joie et son orgueil. Il n'était pas de traité d'agriculture qu'il ne sût presque par cœur. Il décrivait sa passion champêtre dans les vers pleins d'amertume, dédiés à l'abbé Cherubini (7). Le poids de treize lustres pesait

(5) « *Madamigella è alquanto bruttetta, lunga e magra, ma ha uno spirito pieno di grazie, intende i libri a meraviglia parla squisitamente, ha un'educazione che qui non si vede nelle signore. La sua vita è un lavorare continuamente.* » (*Lettre de Gasparo Gozzi.*)

(6) « *Pensate io, pover 'uomo che figura ho fatta per le strade andando quasi zoppiconi... E per farmi più disperare a questi dì, ho veduta sempre gente a correre, chi a cavallo, chi a piede, tutti furia fretta, cavalli, lacchè e fino le femmine per tutte le strade parevano Atalante.* »

(7)

« Ecco del lauro l'onorata fronda

Di ch'io credetti inghirlandar le temple:

Ecco l'umana speme in che si fonda :

Ho nudo il capo e'l verde il corpo m'empie. »

sur ses épaules. « Je suis vieux comme le péché mortel, avait-il coutume de dire. Une seule chose nous différencie, c'est qu'il se renouvelle de temps à autre et que moi je reste le même; ou plutôt, je m'affaiblis de plus en plus, et lui, est de plus en plus vigoureux. »

C'était un pressentiment. Carlo appelé en hâte, accourut au lit d'agonie de Gasparo qui s'éteignit le 27 décembre 1786 dans la maison appartenant aux comtes Ferri, via « Borgo Vignali, appelée depuis : via Galileo Galilei » (8).

Il mourut en fervent chrétien. Son attitude désinvolte à l'égard de la religion n'était qu'apparente et ne traduisait pas sa pensée intime.

Nous avons beau entendre les redites habituelles sur la décadence vénitienne, sur le spectre de la mort qui interrompait le carnaval perpétuel du peuple de « San Marco », sur l'apathie de Gasparo Gozzi, si nous pensons à tout ce que celui-ci publia (aussi bien en vers qu'en prose) entre 1750 et 1762, nous ne pouvons que l'admirer sincèrement et regretter que sa personnalité de journaliste, pourtant si attachante, n'ait pas été mieux comprise de ses contemporains. Il avait tenté d'imiter Addison; s'il ne réussit pas à l'égaliser, il ne faut pas voir la cause de son infériorité,

(8) Les biographes de Gorri n'étant pas d'accord sur la date de sa mort, il n'est pas inutile de reproduire ici son acte de décès: « Addi 27 dicembre 1786. Gasparo Gozzi passò da questa ad altra migliore vita nell'età sua di 73 anni c^a per infermità di due anni continui... e fu sepolto nell'Oratorio della Scuola del Santo-Io Giò. Toldo. ° S. Giorgio. »

avant tout, comme l'a fait Zanella, dans les infortunes de sa vie privée (9), mais bien plutôt dans la différente ambiance où furent créées les œuvres de chacun des deux écrivains.

Gasparo Gozzi est le digne précurseur de Baretti et de Parini. Il est un des auteurs du « Rinnovamento » de la littérature italienne. Il annonce déjà l'œuvre d'Alessandro Manzoni, combattant la rhétorique au nom de la « toscanité » classique, comme le grand Lombard devait la combattre plus tard au nom de la « toscanité » moderne.

Parmi les pages de Gozzi, beaucoup présentent à nos yeux le double intérêt d'évoquer le passé et de faire pressentir l'avenir.

Le premier, il posa et résolut le problème, sans doute le plus ardu de la littérature, mais essentiel : celui de la rendre populaire, tout en conservant la grâce, la pureté et la noblesse du style. Car, s'il est l'érudit de la langue pure, il est en même temps le journaliste que tous peuvent lire sans effort, le conteur qui amuse, le critique plein de délicatesse, l'homme qui étudie les coutumes des anciens et qui observe celles de ses contemporains pour les blâmer doucement. Cet esprit, nourri de prose et de poésie grecques et latines, rempli d'idées philosophiques, qui médissait avec Lucien des dieux et des hommes, goûtait cependant le comique un peu vulgaire de Berni et s'abaissait même à contempler la vie sous

(9) *Paralleli letterari*, Vérone, 1885, p. 233-47.

ses aspects les plus humbles : la vie « Goldonienne », comme on serait tenté de la nommer. Toute la personnalité de Gozzi journaliste se trouve contenue dans cette sorte de dualité intellectuelle : gravité du penseur, et curiosité amusée du flâneur vénitien.

Le caractère dominant du génie de Gasparo Gozzi est, ce qu'en italien, l'on pourrait nommer la « venezianità ». Par la vivacité de son esprit, légèrement caustique, la finesse de ses observations, par sa verve malicieuse, sa bonhomie, son bon sens, par son manque de profondeur même, il est bien l'aimable vénitien des derniers temps de la république, ami de la paix et totalement insoucieux du lendemain. S'il est homme de son époque, cela ne l'empêche pas de juger sainement, quoiqu'avec indulgence, ses contemporains. Améliorer les mœurs, purifier la langue littéraire, tout en cherchant à divertir ses lecteurs, voilà ce qu'il voulait faire. La satire cruelle, virulente, était aussi éloignée du tempérament de Gasparo que de celui de ses concitoyens. Idéaliste, sentimental, poète, artiste, il se contenta d'essayer de persuader.

A-t-il atteint le but qu'il poursuivait ? Il serait téméraire de l'affirmer ; sans doute, pour arracher les hommes à leur léthargie morale eut-il fallu user de moyens plus efficaces. Il semble néanmoins que Gozzi n'a pas dû jeter en vain autour de lui tant de noble semence. S'il n'obtint pas un heureux résultat, il faut néanmoins lui être reconnaissant d'avoir tenté

de ramener la vertu, là où régnait la corruption, et la simplicité du style, là où fleurissait la forme vide, ampoulée. Il fit sienne cette pensée de La Bruyère : « Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement; elles se gâtent par l'emphase : il faut dire noblement les plus petites; elles ne se soutiennent que par l'expression, le ton et la manière (10). »

Il n'y a jamais aucune vulgarité d'idées ou d'expressions dans les écrits de ce parfait gentilhomme qu'était Gasparo Gozzi. Sans doute avait-il été frappé par la justesse du jugement que portait Addison sur les littérateurs italiens d'une époque, il est vrai, un peu antérieure, puisqu'il figurait au cinquième numéro du « *Spectator* », paru en 1711. « On peut dire, que les meilleurs écrivains d'Italie, parmi les modernes, s'expriment en des termes si fleuris et qu'ils empruntent des circonlocutions si ennuyeuses, qu'il n'y a que nos pédants qui les imitent. Ce n'est pas tout : ils remplissent leurs ouvrages de pensées si grotesques et de ce qu'ils appellent « *concetti* » que nos jeunes écoliers, après avoir demeuré un ou deux ans à l'Université, auraient honte de les produire (11). » Cette critique qui visait le goût du « baroque », propre au « Seicento » pouvait encore parfaitement s'appliquer au genre maniéré de certains auteurs du « Settecento », tel, Frugoni.

(10) La Bruyère : *Caractères*, chap. V.

(11) *Spectator*, V.

Il faut avouer, pour être tout à fait sincère, que Gozzi ne put s'affranchir complètement de certaines affectations de style et, sans doute, était-ce volontaire, tant il lui plaisait de demeurer « con le ginocchia delle mente inchine » devant les grands noms du « Trecento » (12).

Cependant, il réussit à épurer la langue d'une quantité de mots étrangers, notamment français, dont elle était encombrée (13).

A-t-il diverti ses lecteurs? Je crois bien qu'à cette question, il faut répondre négativement, puisqu'il renonça de lui-même à son entreprise (17). Certes, il y a un don réel d'observation, mais son langage trop uniforme, trop modéré, privé d'accents brusques ou passionnés n'excitait pas suffisamment l'intérêt.

Quoiqu'il en soit, on peut voir dans le journaliste vénitien l'un des premiers et des plus complets qu'ait produits l'Italie. A la fois capable de composer des nouvelles, des fables, des portraits, des dialogues et de rédiger des critiques littéraires et dramatiques, il possédait toutes les qualités que nécessitait son art, d'après la conception vaste et variée qu'il s'en était faite.

(12) Voici ce qu'il dit lui-même de son style : « Ho una mescolanza dell'antico e del nuovo. » (*Gazzetta Veneta*, p. 458.)

(13) On trouve, cependant, quelques gallicismes, çà et là, chez Gozzi.

(14) Gasparo Gozzi eut peu d'imitateurs comme journalistes, mais il en eut davantage comme poète des *Sermoni*. (A. Zardo : « Gasparo Gozzi nella letteratura del suo tempo in Venezia », p. 229-279, et Fr. Fattorello : « *Il Giornalismo Veneto nel Settecento* », p. 192, note 12.)

Il n'aspira jamais à la gloire de grand écrivain. Cependant, dans l'allégresse bruyante du siècle, la figure du sage et bon Gasparo est digne d'être placée aux côtés de celles de ses compatriotes : Carlo Goldoni, Giambattista Tiepolo et Benedetto Marcello, ces nobles esprits qui illuminèrent de l'étincelante lumière de leur génie, le déclin de Venise.

APPENDICES I - II - III

I. — IL SOGNATORE ITALIANO

« Il mio foglio è di sua natura una cosa da nulla e che non serve a divertire e, al più, è come uno specchio suscettibile du tutte le caricature che fan ridere i circostanti et insegna chi n'è il ridicolo a guardarsene in avvenire. »

(Il redattore anonimo.)

I. Ce que nous savons du périodique. — II. Son contenu. — III. Opinions des critiques.

I. — CE QUE NOUS SAVONS DU PÉRIODIQUE.

Si, à la suite de la *Gazzetta Veneta*, du *Mondo Morale* et de l'*Osservatore*, nous plaçons le *Sognatore Italiano*, c'est que nous avons l'intime conviction que Gozzi fut l'animateur de celui-là aussi bien que des autres.

Le *Corriere Letterario* du 28 mai 1768, en même temps qu'il faisait part à ses lecteurs de la nais-

sance du *Sognatore Italiano* (1) leur en indiquait le programme : « Les quatre parties du monde pourront contribuer à augmenter et à embellir cette gazette, car l'on y parlera d'art, de sciences, d'inventions, de livres (tant modernes qu'anciens) et surtout, l'on y critiquera poliment les choses et l'on y respectera les personnes. »

Selon B. Gamba, les dix-huit numéros de ce périodique parurent entre le 21 mai et le 17 septembre (2). Nous ne connaissons le *Sognatore Italiano* que par quelques extraits publiés, « per nozze » par le même érudit en 1830 (3), et qui forment quatre opuscules d'environ quarante à soixante-dix pages chacun (4).

La collection de ces dix-huit numéros est absolument introuvable; c'est en vain que l'on en chercherait un exemplaire au Musée Correr ou à la bibliothèque Marciana. Pas plus qu'à Vicinale (4), il n'en reste aucune trace. Les recherches entreprises à ce

(1) « Da Paolo Colombani, libraio in Merceria, si troverà ogni sabato, cominciando da quello del ventun maggio, il *Sognatore italiano*. »

(2) Prefazione ad un estratto del *Sognatore*, Venise, 1830.

(3) Quella gazzetta attribuita a Gasparo Gozzi intitolata *Il Sognatore Italiano*, ch'era caduta in quasi generale dimenticanza, e che ha porto in me materiali per ben tre volte a rallegrarmi per nuziali festività. (B. Gamba : *Utili Avvertimenti di Vita Civile*, Venise, 1831, p. 7.)

(4) L'opuscule cité dans la note précédente est le dernier en date; voici comment étaient intitulés les trois autres : *Alcuni scritti di Gasparo Gozzi che non si leggono impressi tra le sue opere*, Venise, 1830; *Racconti di Gasparo Gozzi, che non si leggono impressi tra le sue opere*, Venise, 1830; *Storia del Reame degli Orsi, scritta da Gasparo Gozzi, il dì 17 settembre 1768 e che non si legge nella Raccolta delle sue Opere*, Venise, 1830.

(4) C'est dans la villa où les frères Gozzi passaient habituellement l'automne que l'on conserve leur importante bibliothèque.

sujet par plusieurs érudits italiens, Maria Gemma, Francesco Fattorello, Ottavia Bassi, sont restées parfaitement vaines. Et pourtant Tommaseo et Gamba ont eu connaissance de ce périodique. On voudrait espérer qu'une bibliothèque privée en détient encore quelques numéros.

Sur l'auteur du périodique les opinions diffèrent. Certains critiques affirment que le « *Sognatore* » a été rédigé par Gasparo Gozzi, d'autres sont d'un avis nettement opposé. La question est intéressante et mérite d'être étudiée, même si l'on doit se résigner à ne pas aboutir à une certitude absolue. Si nous examinons avec attention les brèves compositions, contenues dans les opuscules dont il vient d'être parlé, nous constatons qu'elles s'apparentent de très près à celles que renferment l'« *Osservatore* » et le « *Mondo Morale* ».

*
**

II. — SON CONTENU.

La plupart des sujets du « *Sognatore* » : l'utilité de l'histoire, l'amour de la patrie, l'art d'écrire (pour n'en citer que quelques-uns) ne sont-ils pas familiers à Gozzi ? Les formes de littératures adoptées par le rédacteur inconnu : fables, dialogues moraux,

allégories, ne sont-elles pas précisément celles auxquelles Gasparo nous avait habitués ?

Aucun fil ne semble relier entre eux les différents morceaux du périodique ou, si ce fil a existé, il n'apparaît plus dans les « Per Nozze » que nous devons à l'érudit bibliothécaire de la Marciana. Prenons donc un peu au hasard quelques-uns de ces morceaux et cherchons-y la pensée de leur auteur. La littérature contemporaine est quelquefois bien sévèrement jugée dans ce mystérieux journal. Selon son rédacteur, le but des écrivains devrait être de faire connaître à l'homme ses devoirs envers Dieu, sa patrie, sa famille et la société; il n'en est malheureusement pas ainsi, constate-t-il, et l'on ne peut que le déplorer. Le *Sognatore* voudrait que tous ses compatriotes eussent un jugement droit et sain, qu'ils fussent probes, sincères et rebelles à certaines idées modernes, si dangereuses pour le bien et la sécurité de la noble république vénitienne. Il dit ce qu'il pense, franchement, et ne craint pas de s'attirer des ennemis. Au contraire, il s'amuse de voir combien les lecteurs réagissent différemment: les uns le traitent d'inutile bavard, les autres le conjurent de continuer l'œuvre qu'il a entreprise pour le bien public. Ses anciens amis refusent de lui rendre son salut dans la rue; des hommes qu'il ne connaissait pas jusqu'alors souhaitent de devenir ses plus intimes amis. Certains se plaignent de ses médisances et se gardent bien de parler en sa présence, ayant la crainte perpétuelle d'inspirer sa plume; d'autres, au contraire,

le supplient de les faire figurer sur sa gazette, avec au grand complet leurs noms, prénoms, lieux et date de naissance. Quelques-uns lui recommandent de s'abstenir de traiter des sujets trop ardu; quelques autres (plus rares) lui réclament un traité de théologie, de métaphysique ou de politique... Et le journaliste, en voulant contenter ceux-ci, mécontente inévitablement ceux-là.

Dans la *Storia del Reame degli Orsi*, allégorie de valeur assez médiocre, il se livre à d'amusantes réflexions sur l'utilité de l'histoire. « Il n'y a pas de chose plus utile que l'histoire vraie », mais il poursuit ironiquement: « généralement celui qui l'écrit naît cinquante ou soixante ans après que se sont passés les faits qu'il veut raconter. C'est une chose très facile que de dépouiller des archives qui n'existent plus, et de savoir tout ce qui concerne les morts avec précision et netteté, alors qu'il serait impossible de connaître tout ce qui concerne les vivants... »

« ...J'ai découvert que les historiens, mes collègues... ont employé pour cette merveilleuse histoire, le subterfuge habile de taire toutes les vérités qui pourraient présenter pour eux quelque danger (5). »

Ailleurs encore le « *Sognatore* » traite ce même sujet qui semble lui tenir particulièrement à cœur :

(5) « *Storia del Reame degli Orsi* ». (Per le Nozze Trois-Papadopoli. Venezia, Alvisopoli, 1830.)

Rapprochons ce passage de celui du *Mondo Morale* (tome IV, p. 76-78) et de la Préface à la traduction de la *Vera Storia* de Lucien (*Osservatore*, p. 532-533.) Comme on le voit, Gozzi a toujours manifesté très peu de confiance en la véracité de l'histoire.

« J'ai lu beaucoup de livres d'histoire; j'ai entendu bien des gens en discourir. Quelques-uns la tiennent pour une étude aride, ennuyeuse et sans aucune utilité... Quelques autres la nomment la maîtresse, la mesure, la conseillère, le miroir de la vie humaine, et je partage, moi aussi, cet avis... Tout homme d'état devrait être un parfait historien, et celui qui aime sa patrie et qui tient à la conserver et à se conserver, doit savoir comment ses ancêtres se sont comportés dans ce monde; par quels moyens ils ont acquis leurs possessions et les ont étendues, accru leur commerce et lui ont redonné une nouvelle vigueur, compris la nature de leur climat et de leur sol, connu la force de leurs ennemis, conservé leurs amis (6). »

De l'utilité de l'histoire, le journaliste passe, de façon assez brusque, à l'utilité des gazettes: « Celui qui, au lieu de se moquer des périodiques des diverses nations européennes, aurait leur histoire bien présente à la mémoire, verrait de quelle utilité ils ont été, sont et seront toujours. Qui sait si l'Angleterre n'est pas redevable à Swift et à Steele de cette faculté de raisonnement qui est propre à cette île philosophique? Grâce à un simple feuillet, on peut découvrir l'habileté des autres nations dans n'importe quel domaine, connaître la réputation acquise par les hommes les plus favorisés du sort, et s'humilier de sa propre indolence (7). »

(6) *Utili Avvertimenti di Vita Civile*, p. 14-15.

(7) *Utili Avvertimenti*, p. 14-15.

Nous trouvons, traités dans le *Sognatore*, bien d'autres sujets dont voici une énumération incomplète : « L'éducation », « Ce qu'est la véritable astrologie », « la conversation », « Contre les Antiquaires », « Zénon le philosophe », « Un déjeuner d'hommes d'esprit », « Le tuteur et la pupille », « Les Gany-mèdes modernes », « La nouvelle fabrique d'horloges », « Conseils aux aimables jouvencelles », « Des études que l'homme peut faire seul », « Le véritable héroïsme de Togno », « Supplique à Jupiter », « Dialogue entre deux amoureux », « Prière d'un philosophe indien », « L'art de vivre au milieu d'une ennuyeuse compagnie »...

La petite pièce satirique intitulée « la Mort de Cantegril, poète célèbre » est pleine d'un délicat humour. En voici la traduction : « Le nom du célèbre poète Cantegril était écrit sur toutes les boutiques de la ville, et celui d'Hésiode seulement sur la porte d'une hôtellerie. Un certain observateur anglais passe, lit et demande aux uns et aux autres pour quelle raison Milord Cantegril a mérité un témoignage aussi universel d'estime, alors que le pauvre Hésiode n'a pour lui que la simple protection d'un hôtelier ?

— « Monsieur l'Anglais, la chose est claire, si elle ne l'est pas pour l'Angleterre, c'est parce que vous autres la comprenez autrement que nous, c'est-à-dire mal. Sachez que Cantegril composa des sonnets en l'honneur des chiens, des chats et des perroquets de nombreuses femmes de lettres, qu'il griffonna des

romans qu'il dédia à des philosophes, et des comédies où le vice était toujours vainqueur de la vertu. Il mérita les applaudissements du public. Hésiode, seul, fut son plus cruel ennemi, car il osa mépriser sa personne et ses œuvres, rire de ses sonnets, de ses romans et de ses comédies, Hésiode qui ne composa rien en dehors d'un poème, après avoir passé cinquante ans à étudier Homère, l'Arioste, le Tasse, Virgile et tous les meilleurs poètes épiques de chaque nation, à apprendre le grec, le latin, l'anglais, à écrire avec le style le plus harmonieux et le plus parfait qui puisse exister. Hésiode, était, en outre, très versé dans la philosophie et il croyait fermement que « Poète » signifiait: un homme qui sait tout et parle de toutes choses en maître. Il ne fut ni estimé, ni connu, il mourut pauvre; personne d'autre que l'hôtelier ne sut jamais qu'il était au monde, car ce brave homme avait coutume de lui faire la charité de quelques morceaux de pain et de viande. »

L'Anglais répond: « Cantegril d'ici une semaine sortira de la mémoire des hommes; quant à Hésiode, il sera le prétexte à des dissertations qu'écriront les érudits sur sa patrie et sur la couleur de ses yeux. »

« Bien, bien, Monsieur l'Anglais, mais en attendant, Hésiode est mort de faim (8). »

Le *Sognatore* donne en maints endroits, des indications sur l'art d'écrire. Il juge avec beaucoup de clair-

(8) P. 9-10.

voyance les écrivains italiens de son temps. « Aujourd'hui, dit-il, ce sont des périodes excessivement brèves, la grâce totalement dénuée de profondeur, quelque terme barbare, échappé comme au hasard de la plume, qui font porter un auteur aux nues. N'avons-nous donc plus ni cerveau, ni âme, ni raison ? Le mal provient de ce que les lecteurs lisent, plus pour suivre un caprice de la mode que par amour de l'érudition pure. Il faut que les esprits sortent enfin de leur torpeur et l'Italie saura dire son mot tout aussi bien que n'importe quelle autre nation (9). »

Le *Sognatore* ne met aucunement en doute la valeur intellectuelle de ses compatriotes. Si, dans son estime il place les Italiens au-dessus de tous les autres peuples, c'est parce qu'il voit une preuve de leur supériorité dans l'abondance des grands hommes que sa patrie a produits, aussi bien dans le domaine des sciences, que dans celui des lettres et des arts. A quoi faut-il attribuer cela, sinon à une heureuse influence du climat de l'Italie, qui prédispose plus que n'importe quel autre aux choses de l'esprit ? Et puis, les Italiens n'ont-ils pas reçu en héritage, un inestimable trésor classique ?...

...Malheureusement il est de bon ton d'admirer aveuglément ce qui vient de l'étranger, que ce soit un écrivain, une étoffe, ou une tabatière... Qui donc aurait

(9) *Ibid.* « *L'Arte vera dello scrivere* », p. 22-24.

l'audace de proposer comme modèle un de nos bons auteurs modernes ? (10).

L'admiration du journaliste pour sa chère Venise est débordante d'enthousiasme: « Sachez, dit-il, qu'il y a des chefs-d'œuvres de peinture et d'architecture dans tous les coins de notre ville, car c'est ici qu'ont fleuri les Palladio et les Titien. C'est à Venise que les nations mandèrent leurs ambassadeurs afin qu'ils étudiasent ses statuts qui étaient un modèle de sagesse, de justice et de raison (11).

Le *Sognatore*, en bon critique qu'il est, va jusqu'à critiquer... un critique, sous forme de conseils amicaux. En voici quelques-uns: « Monsieur le Critique, vous ferez œuvre vaine, ou bien vous vous attirerez beaucoup d'ennemis. Quelle est la raison qui vous pousse à importuner les oreilles humaines? Le plaisir de médire? C'est le propre d'une âme méchante et envieuse... Le plaisir de paraître spirituel... Si vous cherchez à rendre certains jeunes gens plus sages, et nos femmes, un peu moins folles qu'elles ne le sont, sachez que c'est impossible. N'avez-vous pas vu mille fois que si, dans un salon, il est question de tel homme ou de telle femme et que l'on en décrive les défauts, l'on en vient à faire la satire de dix personnes présentes. Et cependant, chacun de ces dix assistants désapprouve cet homme ou cette femme, sans jamais

(10) « *Lettera a un amico intorno al sapere degli italiani.* » (*Ibid.*, p. 65-71.)

(11) *Avviso ai forestieri che visitano Venezia.* (*Ibid.*, p. 55-56.)

se reconnaître dans l'un ou dans l'autre... Fait-on la caricature d'une bavarde qui parle sans savoir ce qu'elle dit? Voici dix bavardes qui la blâment. D'une personne méchante? En voici dix autres. D'une débauchée? Dix débauchées...

« Croyez, Monsieur le Critique, que vous rêvez et que vous perdez votre temps (12). »

Le *Sognatore* voudrait pouvoir prendre la défense des femmes (13); cependant, il se moque doucement de leurs travers: elles ne savent parler que de « gardinfanti », de « tupé », de perruques, de mouches, de parfums, de jeux et de villégiature. Leurs sigisbées applaudissent stupidement à tout ce qu'elles disent (14).

Avant de terminer cette brève analyse du mystérieux journal, traduisons encore ce portrait si joliment tracé:

« Il me semble impossible qu'un homme qui n'a jamais porté ni manteau de soie doublé de damas rouge, ni boucles de béril, ni cheveux frisés, pommadés et poudrés, puisse être ce galant homme qu'il est, aimé, désiré, recherché dans les meilleures sociétés, cher à ses amis et même aux femmes. Il est donc vrai que l'habit ne fait pas le moine et qu'il y a des choses qui plaisent plus que la manière de s'attifer et le

(12) *Lettera di buon consiglio a un critico.* (*Ibid.*, p. 39-40.)

(13) « Mi duole che tutti se la prendano colle amabilissime donne; ed io oserei difenderle se mi credessi capace di tanto. » (*Dialogo fra due innamorati.*) (*Ibid.*, p. 54.)

(14) « *L'arte di vivere nelle noiose compagnie.* » (*Ibid.*, p. 45.)

« cicisbeismo. » Mais le merveilleux est qu'il a presque quatre-vingts ans et que sa vivacité d'esprit est comparable à celle des plus joyeux jeunes gens. Que diable a-t-il donc ? Je vous le dirai : une tranquillité de cœur qui provient d'une parfaite droiture de jugement... Il regarde tout avec indifférence... Il dit toujours la vérité et possède l'art de n'offenser personne. Il sait faire rire parce qu'il sait rire, et cela le fait aimer de tous... Les années donnent plus d'expérience et d'amabilité à ceux qui ont toujours su vivre. Un homme du siècle dernier arrivé jusqu'à nous avec toutes ses qualités vaut mieux qu'un jeune homme de notre temps qui parviendra au siècle futur pour donner à nos petits-fils, avec le spectacle de tant d'absurdités et de sottises, celui d'une poupée à la dernière mode, toute parfumée de fleur d'oranger, modèle accompli dans l'art de servir les dames. » (15).

*
**

III. — OPINION DES CRITIQUES.

Ce sont ces extraits et quelques autres de même sorte qui permettent aux critiques modernes d'attribuer à Gozzi la paternité du *Sognatore*. Comme nous

(15) *Ibid.*, p. 56-58.

l'avons déjà dit, Tommasseo et Gamba ont eu, sur leurs successeurs, l'avantage de pouvoir lire le journal complet; il est donc particulièrement intéressant de constater la divergence de leurs opinions.

Le premier est sceptique, mais les raisons qu'il invoque ne sont guère probantes. Il relève d'abord dans le *Sognatore* certaines libertés de style que Gasparo ne se permettait pas. Evidemment la langue de l'auteur de la *Gazzetta Veneta*, du *Mondo Morale* et de l'*Observatore* est d'une grande pureté pour l'époque, mais elle n'est pas toujours exempte de certaines négligences de formes (archaïsmes, vénétismes ou galliscismes) que l'on trouve en plus particulière abondance dans le premier de ces périodiques. Puis, Tommasseo déclare que le gazetier vénitien étant, en 1768, pourvu d'une charge publique qui lui suffisait pour faire face aux nécessités de l'existence, n'aurait pas entrepris la rédaction d'un nouveau journal, quelques années après l'insuccès du *Mondo Morale*. N'est-ce pas mal connaître la manie d'écrire dont était affligé Gozzi? Tommasseo termine par une boutade à laquelle on ne doit accorder qu'un sourire amusé: « Pouvant imaginer deux nobles esprits au lieu d'un seul, je me plais à le faire (16). »

B. Gamba avoue manquer de documents pour élucider la question; cependant, il croit reconnaître la plume de Gasparo dans les brèves compositions mo-

(16) « *Storia Civile nella letteraria* ». (Roma, Firenze, Torino, 1872, p. 244.)

rales, empreintes de sereine philosophie, et dans les récits pleins de brio et de verve qui semblent porter la marque de son génie (17).

Passons maintenant aux critiques contemporaines. D'après Maria Gemma, le *Sognatore* aurait été rédigé par Gozzi aidé de quelques collaborateurs (18). Natali ne doute pas un instant que la *Storia del Reame degli Orsi* n'ait été écrite par lui (19). Enfin, Francesco Fattorello, l'érudit historien du journalisme, que nous avons consulté, n'ose répondre de manière absolument affirmative, bien qu'il soit plutôt de l'avis de ces derniers critiques (20).

Pour notre part, nous partageons résolument cette opinion : le contenu du périodique fait irrésistiblement songer à Gozzi : cela ressort à l'évidence des quelques extraits précédents qui sont bien de la manière de l'aimable gazetier vénitien, tant par le style (n'en déplaise à Tommaseo) que par le choix des sujets traités.

Il est néanmoins parfaitement possible et même probable, que le *Sognatore Italiano* n'ait pas eu pour unique rédacteur Gasparo Gozzi. Quoiqu'il en soit, l'on peut placer le mystérieux périodique près de l'*Osservatore*, dont il continue la fonction et la tradition.

(17) *Prefazione ad un estratto del Sognatore*. (Venezia, 1830.)

(18) *Cenni sulla vita di Gasparo Gozzi*. (Vicenza, 1907.)

(19) *Il Settecento*. (Milano, 1929, p. 1134.)

(20) Cf. du même auteur : « *Un giornale ignorato di Gasparo Gozzi?* » (Dans *Rivista Letteraria*, anno III, fasc. I, p. 20-21.)

II

HISTOIRE DE L'EVOLUTION DE LA « GAZZETTA VENETA »

Nous avons pensé qu'il était intéressant de suivre l'évolution de la *Gazzetta Veneta*, depuis le 31 janvier 1761, date à laquelle Gasparo Gozzi en abandonna la rédaction pour fonder son *Osservatore*, jusqu'à nos jours; elle vit encore, en effet, bien que sous un nom légèrement modifié, celui de *Gazzetta di Venezia*. Dirigée, du 7 février 1761 au 10 mars 1762, par l'abbé Pietro Chiari, l'adversaire fameux de Goldoni, la *Gazzetta Veneta* passe entre les mains de Domenico Caminer qui l'intitule *Nuova Veneta Gazzetta* et la laisse le 25 septembre 1762. La publication du périodique, interrompue pendant quelques années, reprend en 1765, avec le même Caminer, qui se fait aider dans la rédaction par Antonio Piazza. Tous deux rebaptisent leur journal du nom de *Gazzetta Urbana Veneta*. Celui-ci voit le jour le 2 juin 1787 seulement et continue pendant dix années, en se transformant et en se perfectionnant. L'aspect du périodique subit aussi des modifications, dues aux événements politiques: L'ours suçait sa patte, et la légende emprun-

tée par Gasparo Gozzi à Properce disparaît pour faire place à la figure de Venise Dogaresse, puis à celle de la Reine de l'Adriatique, en bonnet phrygien (c'est l'emblème de la *Gazzetta Politica*, parue en 1778).

Le 4 septembre 1799, la *Gazzetta Veneta* reproduit les armes d'Autriche. Le 18 avril 1814, elle devient *Gazzetta di Venezia* (nom qu'elle devait conserver jusqu'à nos jours) et passe entre de nombreuses mains. Il faut citer, parmi ses rédacteurs, Tommaso Locatelli, écrivain de talent et ardent patriote, qui refusa de laisser imprimer son nom en tête du journal pendant une partie de la domination autrichienne. A côté du titre figuraient seulement ces mots : « Viva San Marco ».

Le 8 novembre 1866, jour de l'entrée à Venise de Victor-Emmanuel II, la *Gazzetta di Venezia* paraît imprimée en lettres d'or.

Pendant toute la grande guerre, la régularité de sa publication, malgré l'ordre qui avait été donné de faire évacuer la plus grande partie de la population, n'est jamais interrompue.

Devenue feuille politique, la *Gazzetta di Venezia* se souvient de son glorieux passé littéraire, qu'elle doit surtout à Gasparo Gozzi.

III

Voici la liste, par ordre alphabétique, et la signification, des mots que Gozzi a tirés du grec (1) :

Acacia = innocence,	du grec	ἀκακία
Achedia — chagrin,	—	ἀκηδία
Agenoria = orgueil,	—	ἀγνηορία
Alidea = vérité,	—	ἀλήθεια
Andria = courage,	—	ἀνδρεία
Andropo = homme,	—	ἄνθρωπος
Argirio = argent,	—	ἀργύριον
Cardia = cœur,	—	καρδία
Cefalos = tête,	—	(κεφαλή)
Colacie = adulation,	—	κολακεία
Clevamossia = dérision,	—	(χλευασμός)
Dolossia = fraude,	—	(δόλωσις)
Epizimia = concupiscence,	—	ἐπιθυμία

(1) Nous mettons entre parenthèses les formes classiques d'où, par l'adjonction de suffixes, ont été tirées les formes inédites italianisées par Gozzi.

Eucheria = occasion,	—	εὐχέρεια
Evergessia = libéralité,	—	εὐεργασία
Filargeria = amour de l'argent, ..	—	φιλαργυρία
Filidonia = luxure,	—	φιληδονία
Fronesia = prudence,	—	(φρόνησις)
Ftonia = envie,	—	φθόνος
Gastrimargía = gourmandise,	—	γαστριμαργία
Idonio = le plaisir,	—	(ἡδονή)
Melezia = méditation,	—	(μελέτη)
Odinea = douleur,	—	(ὀδύνη)
Ofelia = égoïsme,	—	ὠφελία
Orgia = colère,	—	(ὄργη)
Orgistico = irascibilité,	—	ὀργιστικόν
Patossie = passions,	—	(πάθος)
Pegmi = jeux,	—	(? παιγμοί)
Porossía = endurcissement,	—	(πάρωσις)
Proschimissi = salutations, du grec		προσκυνήσεις
Psichè = âme,	—	ψυχή
Prosochie = attentions,	—	προσοχαί
Sinderesia = conscience,	—	(συνδέρσεις)
(Pour le sens, voyez Littré : « Syndérèse ».)		

Tapinossia = humilité,	—	ταπεινώσεις
Tichía = fortune,	—	τυχία
Zinamie = vertus,	—	(δύναμις)

Quelques-uns des mots de cette liste sont correctement formés. D'autres ont subi l'influence de la prononciation du grec alors régnante à Venise, par exemple dans : « andropi » et « alidea », le θ est rendu par « d », alors qu'il l'est correctement par « z » dans epizumiai ». Certains termes nous paraissent barbares: tels « patossia », « clevasmossia »: ils peuvent fort bien transcrire des formes étrangères à l'usage classique, mais usuelles dans le romaïque. Il faut sans doute aussi laisser une part à l'ignorance et à l'étourderie (1).

(1) Qu'il nous soit permis ici de remercier M. Raingeard, professeur de grec à l'Université de Caen, des indications qu'il a bien voulu nous donner.

Vu et lu : Caen, 2 mai 1937.
Le Doyen de la Faculté des Lettres :
 A. BARBEAU.

Vu et permis d'imprimer, Caen, le 3 mai 1937.
Le Recteur :
 R. DELTHEIL.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- ABBATUTIS (Gian Alesio), p. 217.
ADDISON, pp. 17, 58, 60, 66, 98, 186, 189, 192, 193, 194,
196, 197, 207, 226, 227.
ALBERGATI, p. 213.
ALBRIZZI, pp. 52, 53.
ALEXANDRE le GRAND, p. 192.
ALGAROTTI, p. 12.
ALIGHIERI, pp. 46, 203.
ANGELI (Giovanni), p. 53.
ANTOINE, p. 86.
APPEL (Carl), p. 159.
ARIOSTE, p. 240.
ARISTOPHANE, pp. 205, 219, 221.
ARISTOTE, pp. 71, 114, 205.
AUTRICHE (J. d'), p. 81.

BARCOVITCH, p. 36.
BARETTI, pp. 10, 12, 35, 46, 55, 57, 59.
BASILE (G.), p. 217.
BASSI (Ottavia), pp. 11, 19, 34, 48, 235.
BATTAGIA, p. 42.
BAYLE, p. 206.
BECCARIA, p. 54.
BELZAME, p. 58.
BERGALLI (Luisa), pp. 36, 37, 53, 224.

- BERNI, pp. 46, 199, 227.
BETTINELLI, pp. 10, 12, 203.
BIANCHI (A.), p. 90.
BOCCACE, pp. 11, 93, 156.
BOSSUET, p. 94.
BOURBON (Isabelle de), p. 81.
BOURSAULT, p. 11.
BRUSTOLON, p. 70.
BRUYÈRE (La), pp. 94, 173, 229.
BUDDAEUS (F.), p. 206.
BUDGE, p. 196.
BUDGELL, p. 187.
BUNYAN, p. 113.
BUONARROTI, p. 184.
BURCHIELLO, pp. 46, 47.
BUSTICO, p. 162.

CALOGERA, pp. 53, 54, 55.
CAMINER, p. 247.
CAPACELLI, p. 208.
CARCANO (Fr.), p. 35.
CARDUCCI (G.), pp. 15, 186.
CARDENAL (Peire), p. 159.
CARLYSLE, p. 183.
CASTELVETRO (Ludovico), p. 71.
CASTI, p. 156.
CATON, p. 90.
CELESTINI, p. 70.
CENET (Sarah), p. 225.
CESAR, p. 192.
CESAROTTI, p. 18.
CHABANEAU, p. 156.
CHERUBINI, pp. 48, 225.
CHESTERFIELD, p. 84.

CHIABRERA, p. 13.

CHIARI, pp. 44, 47, 48, 53, 54, 64, 105, 205, 207, 211
214, 215, 247.

CIAMPI (V.), p. 88.

CICOGNINI, p. 44.

COLOMBANI, pp. 63, 72, 110, 111, 112, 147, 234.

CONCARI, p. 19.

CORNARO (Pisano), p. 37.

CORREGGIO, p. 175.

COSTANTINI (G. Antonio), p. 48.

COUSIN (Victor), p. 114.

CROCE (B.), p. 217.

DALMISTRO, pp. 11, 17, 37, 64.

DAMERINI, p. 17.

DANTE, pp. 10, 46, 71, 108, 202.

DEBENEDETTI, p. 159.

DOLFIN (*Caterina*), pp. 223, 224.

DONI, p. 159.

ELIEN, p. 86.

ENÉE, p. 184.

ESCHYLE, p. 219.

ESOPE, pp. 167, 189.

FARSETTI (Daniele), pp. 44, 46, 47, 141.

FATTORELLO (Francesco), pp. 19, 20, 51, 235.

FERRI (comtes), p. 226.

FERRIER (Saint-Vincent), p. 44.

FILIPPO (Don), p. 82.

FLORIAN (cafetier), pp. 63, 86.

FLORIO, p. 83.

FONTAINE (La), pp. 162, 163, 164, 165, 167, 189.

FOSCARINI, pp. 48, 54.

FOSCOLO (Ugo), pp. 14, 202.

FRADELETTO (A.), p. 17.

FRUGONI, pp. 91, 204, 229, 230, 246.

GAMBA (B.), pp. 234, 245.

GAVAGNIN (Roberto), p. 16.

GELLI (J.-B.), p. 154.

GEMMA (Maria), pp. 235, 246.

GENNARI, pp. 46, 179.

GESSNER, p. 91.

GHERARDINI, pp. 13, 30.

GIORDANI, p. 92.

GLISSENTI, p. 163.

GODEAU (Mgr), p. 91.

GOLDONI (Carlo), pp. 12, 48, 55, 64, 70, 79, 208, 210, 211,
214, 217, 231, 247.

GOZZI (Carlo), pp. 31, 34, 38, 42, 43, 44, 53, 111, 141, 207,
216, 217, 226.

GOZZI (Jacopo-Antonio), p. 30.

GRAF (A.), pp. 59, 193.

GROPPPO (A.), p. 71.

GUARDI, pp. 10, 86.

GUASTALLA (Rosolino), p. 18.

GULLIVER, p. 219.

HASSE, p. 83.

HÉSIODE, p. 240.

HOMÈRE, pp. 154, 203, 240.

HORACE, pp. 10, 12, 13, 64, 147, 201.

HOUDART DE LA MOTTE, pp. 162, 167.

ISABELLE (de Bourbon), p. 82.

JOSEPH (d'Autriche), p. 82.

KLOPSTOCK, pp. 11, 107, 221, 222.

- LEE (Vernon), p. 19.
LIECHTENSTEIN, p. 82.
LIONI, p. 52.
LOCATELLI, p. 248.
LOCKE, pp. 55, 114.
LONGHI (Alessandro), p. 87.
LONGHI (Pietro), pp. 10, 87.
LUCA (G. de), pp. 16, 46, 47, 48.
LUCIEN, pp. 11, 107, 143, 149, 155, 206, 227, 237.
LUCRÈCE, p. 149.

MADDALENA, p. 17.
MAFFEI (Scipione), pp. 51, 52.
MAGNO, p. 224.
MAJOTTO (ou Maggiotto), pp. 85, 86.
MALAMANI, pp. 16, 30, 35, 64.
MALMIGNATI, pp. 13, 14, 16, 19.
MANTEGNA, p. 203.
MANZONI (Alessandro), p. 227.
MARCELLO (Benedetto), p. 231.
MARCUZZI, pp. 62, 65, 100, 104, 110.
MARIESCHI (J.), p. 88.
MARIVAUX, p. 219.
MARMONTEL, p. 11.
MANDELLI, p. 55.
MASI (E.), p. 213.
MATTIA (A. de), p. 173.
MEDEBACH, pp. 38, 82.
MEDICI (G. dei), p. 184.
MEMEL (G. de), pp. 57, 63.
MENEGAZZO, p. 45.
METASTASE, pp. 83, 149, 219.
MILTON, pp. 55, 207.
MIONI (Maria), p. 37.

- MOCENIGO (Luigi), pp. 12, 37.
MOLIÈRE, p. 156.
MOLMENTI (Pompeo), pp. 17, 19, 85, 87.
MONNIER (Philippe), p. 19.
MONTAIGNE, p. 65.
MONTESQUIEU, pp. 48, 84.
MONTESQUIEU (A. de), p. 84.
MONTI (Vincenzo), p. 16.
MURATORI, pp. 52, 54.

NATALI, p. 19.
NURRA, p. 37.

ORTOLANI, p. 19.
ORTES (G.), p. 186.

PAGE (Violet), p. 19.
PALMA (il Vecchio), p. 70.
PLATON, pp. 114, 205.
PANCRAZI, p. 17.
PARINI, pp. 16, 69, 227.
PARNELL, p. 196.
PARTENIDE (Irminda), p. 37.
PASQUALI (G.), p. 103.
PASSANO, p. 162.
PATRIARCHI, pp. 179, 219.
PEDRINI, p. 42.
PELLEGRINI (Fr.), pp. 17, 31, 37.
PETRAGLIONE (G.), p. 159.
PERSE, p. 91.
PÉTRARQUE, pp. 162, 204.
PEZZOLO (de' Gozzi), p. 29.
PIANTONI, p. 45.
PIAZZA, p. 247.
PIAZZETTA (G.), p. 85.

- PICCIONI, p. 51.
PINDEMONTE (Ippolito), pp. 13, 37, 52.
PLAUTE, pp. 11, 90.
PLUTARQUE, p. 86.
POLIZIANO, p. 184.
POMBAL (Marquis de), p. 90.
POMO (abbé), p. 33.
PROPERCE, pp. 65, 247.
PULCI (Luigi), p. 46.
PYGMALION, p. 94.

RACINE, p. 221.
RAFFI (G.), p. 82.
RAPHAËL, p. 70.
RAVA (Aldo), p. 17.
RENAUDOT (Théophraste), p. 65.
RENI (Guido), p. 88.
RIDOLFI, p. 88.
RIETSTAP, p. 29.
ROLLI, p. 149.
RONCHI (O.), p. 161.
RONCONELLA (G.), p. 63.
RONZY (Pierre), p. 173.
ROUSSEAU (J.-J.), pp. 55, 182.

SACCHELLARI (G.), pp. 44, 45.
SACCHETTI, pp. 78, 156.
SALMIN, p. 15.
SALLUSTE, p. 205.
SANGIORGIO (G.), p. 175.
SAVARY, pp. 103, 104.
SAVIOLI, p. 193.
SEGHEZZI, pp. 9, 85, 196.
SEGRÉ (Carlo), p. 17.

SPERONI (Père), p. 91.

SETTEMBRINI (Luigi), p. 14.

SIBILIATO (Clemente), pp. 12, 40.

SIMONI (Renato), p. 17.

SPAGNI (E.), pp. 17, 41.

STEELE, pp. 58, 60, 98, 189, 191, 196, 238.

SWIFT, pp. 55, 98, 196, 219, 238.

TACITE, p. 205.

TAINE, p. 196.

TASSE (Le), pp. 149, 240.

TAVERNARI, p. 38.

TÉOPHRASTE, p. 116.

THACKERAY, p. 189.

THÉON, pp. 86, 87.

TICKELL, p. 196.

TIEPOLETTO, p. 87.

TIEPOLO (Almoró), p. 224.

TIEPOLO (Angiola), p. 30.

TIEPOLO (Giambattista), p. 231.

TINTORET, pp. 36, 88.

TITE-LIVE, p. 183.

TITIEN, pp. 36, 76.

TOMMASEO (Nicoló), pp. 13, 16, 30, 38, 44, 199, 212, 245, 246.

TREVES (Pia), pp. 17, 187.

TRON (Dolfin), p. 107.

VALLISNIERI, p. 51.

VASARI, p. 88.

VENDRAMIN, p. 159.

VÉRONÈSE, pp. 70, 175.

VICTOR-EMMANUEL II, p. 248.

VIGLIO (A.), pp. 17, 223.

VIRGILE, pp. 218, 240.

VITTURI (B.), pp. 41, 46, 48.

VOLLAND (M^{le}), p. 84.

VOLTAIRE, pp. 48, 54, 59, 65, 208, 213.

ZACCARIA (Fr.), p. 55.

ZAMBLER (Gemma), p. 16.

ZANELLA (G.), pp. 15, 186, 227.

ZAPPI, p. 149.

ZARDO (Antonio), pp. 18, 62, 64, 67, 69, 73, 93, 141, 163,
178, 230.

ZATTA (A.) p. 91.

ZENO (Apostolo), pp. 32, 34, 53, 54, 57.

ZENO (Pier Caterino), pp. 52, 54.

ZINGARELLO (astrologo), p. 73.

ZORZI (Elio), p. 17.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.	9
TABLE DES RÉFÉRENCES	21
CHAPITRE I. — <i>Comment Gasparo Gozzi fut amené au journalisme.</i>	29
I. — Situation de famille et de fortune de Gasparo Gozzi.	
II. — Son tempérament et ses préoccupa- tions littéraires.	
III. — Les Académies et les <i>Lettere Diverse</i> , école du chroniqueur.	
CHAPITRE II. — <i>Le journalisme vénitien avant Gas- paro Gozzi et l'exemple anglais</i>	51
CHAPITRE III. — <i>La Gazzetta Veneta</i>	61
I. — Lancement et premier numéro de la <i>Gazzetta Veneta</i> .	
II. — Le contenu de la <i>Gazzetta</i> : Informa- tions commerciales et pratiques ; « Petites Annonces ».	
III. — Chroniques citadines, « Faits divers » et « Mondanités ».	
IV. — Informations littéraires et artistiques.	
V. — Chroniques d'éducation morale.	
VI. — La fin de la <i>Gazzetta Veneta</i> .	
CHAPITRE IV. — <i>Il Mondo Morale</i>	107
I. — La « Congrega dei Pellegrini » et la publication du <i>Mondo Morale</i> .	

II. — Le roman allégorique, fond du <i>Mondo Morale</i> .	
III. — Les pièces diverses.	
IV. — Traductions et adaptations de Lucien et de Klopstock.	
V. — La fin du <i>Mondo Morale</i> .	
CHAPITRE V. — <i>L'Osservatore Veneto</i>	139
I. — Historique et programme de l' <i>Osservatore Veneto</i> .	
II. — Les procédés littéraires, dialogues à la manière de Lucien.	
III. — Nouvelles.	
IV. — Fables.	
V. — Portraits.	
VI. — Jugement sur l' <i>Osservatore Veneto</i> .	
CHAPITRE VI. — <i>Gozzi moraliste et imitateur d'Addison</i>	177
I. — Idées morales et philosophiques.	
II. — L'imitation d'Addison.	
CHAPITRE VII. — <i>Gasparo Gozzi critique littéraire et dramatique</i>	199
I. — Le critique littéraire.	
II. — Le critique dramatique.	
CONCLUSION.	223
APPENDICES :	
I. — <i>Il Sognatore Italiano</i>	233
II. — Histoire de l'évolution de la <i>Gazzetta Veneta</i>	247
III. — Liste des mots tirés du grec par Gozzi.	249
Index des noms de personnes	253

IMPRIMERIE DE LA LIBRAIRIE LIPSCHUTZ.
